

L'Exécuteur [299]

– Chaos à Vancouver

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



CHAOS À VANCOUVER

par Don Pendleton

VILLIERS-MAGAZINE



HUTTEN

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



CHAOS À VANCOUVER

par Don Pendleton

VILLIERS & HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

CHAOS À VANCOUVER

Roman

Adapté de l'américain par Daniel Fournier

ISBN 978-2-2801-9547-8 ISSN 0337-1182

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1" de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Photo de couverture © ANDREW K

PROLOGUE

Vancouver, Canada

La pluie frappait le toit de la voiture. Depuis leur descente d'avion, il pleuvait sans discontinuer. Ça les changeait du soleil de Floride, qu'ils avaient quitté hier et qu'ils avaient l'intention de retrouver demain dès qu'ils auraient fait le boulot.

Reginald Skelton sortit de sa poche une tablette d'aspirine et la croqua comme un bonbon. Ce martèlement lui donnait la migraine. Vancouver était vraiment une ville de sauvages. Il n'y a pas si longtemps, paraît-il, on y croisait encore des ours ! Et, en plus, c'était le pot de chambre de l'Amérique : il y pleuvait, pleuvait, pleuvait de jour comme de nuit et en toute saison. Dans les pays de mousson, au moins, l'averse a des horaires et elle a la courtoisie de s'y tenir !

Comment pouvait-on habiter là ? Pour un natif de Miami, accoutumé au beau temps, c'était un mystère.

Skelton tourna la tête vers Antonio Vallejo. Vallejo était en train de vérifier pour la énième fois l'Heckler & Koch VP'70 que lui avait fourni la Dame blanche. Elle avait fourni le même à Skelton, qui l'avait vérifié une fois avant de le glisser dans sa ceinture et basta !

— Quand tu as vu que le chargeur était plein, qu'une balle était chambrée et que le sélecteur de tir était dans la bonne position, pourquoi tu remets ça cinq minutes après ? demanda Skelton. T'as peur qu'entre-temps un gremlin se soit glissé dans ta poche et t'ait piqué tes cartouches ?

— T'occupe, rétorqua Vallejo.

Il était comme ça, Vallejo : tatillon. Et pas que pour ses armes ! Par exemple, il était toujours en train de se recoiffer, de rajuster le nœud de sa cravate, de s'assurer que sa braguette était bien fermée ou qu'il n'avait rien de coincé entre les dents...

— J'aurais quand même préféré un bon vieil Automag, bougonna-t-il.

— Heckler & Koch, c'est très bien, affirma Skelton.

— L'Automag, c'est mieux, dit Vallejo sur un ton buté.

— Encombrant, dit Skelton.

— Efficace, répondit Vallejo.

— Quand tu tires, ça t'arrache le bras, dit Skelton.

— Le bras des rachitiques, peut-être, répliqua Vallejo du tac au tac.

C'était pas mal envoyé, mais Skelton n'avait pas le cœur à rire. Il s'agita sur son siège. Combien de temps allait-il encore falloir supporter ça ? C'était comme le supplice de la goutte d'eau... avec un milliard de gouttes d'eau à la fois !

— Arrête de te trémousser comme si t'étais assis sur une fourmilière, lui dit Vallejo.

Skelton regarda sa montre. Le cadran digital affichait 17 h 05.

— D'après ce qu'a dit la Dame blanche, ça ne devrait plus tarder.

Il parlait de la femme qui attendait en ce moment même sous un abribus, en face de l'église. Elle portait un ciré blanc c'est pourquoi il l'avait surnommée ainsi.

— Dès qu'ils seront là, je vous ferai signe, avait-elle dit.

Il ne fallait pas la quitter des yeux car, à travers le rideau de pluie et la paroi embuée de l'abribus, on la distinguait à peine. En la voyant arriver ainsi vêtue, Skelton s'était demandé pourquoi elle n'avait pas choisi une tenue plus discrète. Maintenant, il avait sa réponse : sans la luminosité du ciré blanc, elle se serait totalement fondue dans la grisaille de la rue et ils ne l'auraient plus vue.

Justement, la Dame blanche était en train d'ouvrir un grand parapluie-cloche. C'était le signal. D'un bon pas, elle traversa la rue. La toile de son parapluie était en plastique translucide. Elle le tenait penché, comme on fait lorsque la pluie tombe obliquement. Illico, les deux hommes descendirent de voiture et, après avoir mis sur leurs têtes des chapeaux feutre à larges bords, ils allèrent la rejoindre, en ayant soin de longer les façades et de garder la tête baissée, comme elle l'avait recommandé. Ils arrivèrent sur le parvis au moment où elle disparaissait dans l'église. Ils la suivirent.

— Reginald, dit Vallejo en montant les marches du perron, ça risque pas de porter malheur, des assassinats dans une église ?

— Aux assassinés, sûrement, répondit Skelton.

Skelton entra dans l'église comme dans un moulin.

Vallejo, avant de le suivre, trempa son doigt dans le bénitier et se signa. La Dame blanche leur montra de la main une femme qui priait au premier rang.

— La voilà, dit-elle tout bas. Asseyez-vous et attendez. L'autre ne va pas tarder à se montrer.

Puis, elle alla se poster derrière un pilier. Comme elle l'avait prédit, « l'autre » survint bientôt. Il émergea de la sacristie, fit une génuflexion en passant devant le saint sacrement et s'engouffra dans le confessionnal. C'était un prêtre. Il ne portait pas l'habit de clergyman mais une soutane à l'ancienne. La femme en prière au premier rang fit un grand signe de croix et se leva. Sa tête était couverte d'un fichu noir d'où dépassaient des cheveux gris. Elle était plutôt grande mais un peu voûtée. Au rythme lent et saccadé de ses articulations rigides, elle se traîna jusqu'au confessionnal.

— Messieurs, dit la Dame blanche, à vous de jouer.

Skelton et Vallejo sortirent leurs pistolets et s'avancèrent en marchant sur la pointe des pieds. Lorsqu'ils furent assez près du

confessionnal pour entendre les marmonnements du prêtre et de sa pénitente, ils ouvrirent le feu. Vallejo tira une rafale de trois coups dans la tête de la femme et Skelton en usa de même avec le prêtre.

L'écho des coups de feu alerta un passant. Sans réfléchir, il escalada le perron et puis, à moitié poussé par la curiosité, à moitié retenu par la crainte, il passa un œil par l'encadrement de la porte sans hasarder le reste. Il eut juste le temps de voir deux silhouettes noires et une blanche qui se faufilaient par une porte latérale.

Le trio se retrouva dans une ruelle déserte, qui puait la vase. La Dame blanche récupéra les pistolets qu'elle avait procurés aux tueurs et les glissa dans son sac.

— Pour vos honoraires, vous verrez avec sir James, dit-elle.

Vallejo dit :

— Si, señora ! Bueno está !

Skelton se contenta d'un hochement de tête.

— Messieurs, reprit la femme, il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare. Pour rejoindre votre voiture, c'est par ici...

Sur ce, la tête haute et la démarche triomphante, elle partit dans la direction opposée.

— Dios moi ! s'exclama Vallejo en la regardant s'éloigner. Qui peut vouloir la peau d'une vieille bigote et d'un cureton ?

— Putain ! bredouilla l'inspecteur Percy Michelet en voyant le carnage. Qui peut vouloir la peau d'une vieille bigote et d'un cureton ?

— En tout cas, ce n'est pas un crime crapuleux, dit Ruth Kremer, la partenaire de Michelet. La vioque a toujours son sac.

— Des sataniques, alors ? suggéra Michelet.

— Ça ou autre chose, répondit Kremer. C'est pas les cinglés qui manquent !

Autour d'eux, c'était l'agitation habituelle en pareil cas. Les flics en uniforme délimitaient une zone interdite et refoulaient les curieux. Les infirmiers accouraient avec des civières. Les gens de la police scientifique photographiaient les empreintes de semelles avant qu'elles ne sèchent, traçaient des marques sur le sol, déposaient des écriteaux jaunes, soigneusement numérotés, à côté des douilles ou bien éclairaient des choses avec leurs lampes et les examinaient.

On n'attendait plus que le légiste.

Le Dr Zizka arriva enfin, tout essoufflé.

— Brrr ! fit-il. Je suis trempé comme une soupe ! J'ai beau être né ici, je n'ai pas encore appris à passer entre les gouttes. Bonsoir, Ruth, bonsoir, Percy. Excusez mon retard, j'étais sur un suicide à l'autre bout de la ville quand on m'a bipé...

Avant de s'approcher de la scène de crime, il eut soin d'ôter son

manteau et son chapeau, qu'il déposa sur le banc du fond. Il salua Kremer d'un signe de tête, serra la main de Michelet, chaussa ses bésicles, regarda les cadavres et poussa un soupir d'accablement. À la place de la tête, ils n'avaient plus qu'une bouillie sanglante.

— Percy, je soupçonne que c'est l'action volontaire d'un ou plusieurs tiers qui a occasionné ces décès, dit-il sur un ton pince-sans-rire. Or, si tel est bien le cas, il s'agit d'un obstacle médico-légal à l'inhumation. Une autopsie judiciaire serait sans doute la bienvenue pour éclaircir les circonstances de la mort.

— Et peut-être aussi une enquête de police, suggéra Michelet sur le même ton.

— Excellente idée ! approuva le médecin-légiste.

La femme avait été projetée en avant par l'impact de la mini rafale et une partie de son cerveau était restée collée à la cloison ajourée. Lorsque des infirmiers la couchèrent sur une civière, le col de son chemisier s'ouvrit largement. Au lieu de cuir flétri et de chairs flasques, comme on aurait pu s'y attendre, c'est un triangle de jolie peau laiteuse qui apparut dans l'échancrure, constellée de taches de rousseur, ainsi que deux seins ronds et fermes, qui débordaient d'un soutien-gorge sexy.

Michelet et Kremer échangèrent un regard intrigué. Du coup, ils s'intéressèrent de près au visage ou du moins à ce qu'il en restait. Les dents, blanches et régulières, appelaient la comparaison avec deux rangées de perles. Puis, ils virent que les cheveux gris et ternes étaient une perruque et qu'en dessous les véritables étaient du plus beau roux.

— Les enfants, dit Zizka, je ne sais pas qui est cette femme mais je peux déjà vous dire qu'elle était jeune, jolie et certainement pas dévot.

L'on se consacra ensuite au cadavre du prêtre. Il fallut s'y mettre à trois pour l'extirper du confessionnal car, il pesait au bas mot son quintal. Michelet lui déboutonna la soutane, s'attendant encore à des surprises. Il ne fut pas déçu. Le buste, sanglé dans une chemise blanche, était celui d'un athlète. Sous la soutane se trouvaient deux pistolets, un S&W M&P40 dans un holster d'épaule et un SIG-Sauer SP2340.

— Les enfants, dit alors le médecin, je ne sais pas qui est cet homme mais je peux déjà vous dire que, si c'était un prêtre, il ne s'épuisait pas en jeûnes et en mortifications et, à voir son arsenal, il ne comptait pas seulement sur l'eau bénite pour éloigner les démons.

Sur un signe que lui fit Kremer, un agent de la police scientifique s'empara des pistolets du pseudo-curé et les glissa dans des sacs en plastique. Zizka regarda sa montre.

— Bordel ! s'exclama-t-il. Déjà 19 heures. Ce soir, on dîne chez la belle-doche. J'ai intérêt à me magner. Les autopsies, je les ferai

demain à la première heure. Les enfants, si le cœur vous en dit, vous serez les bienvenus.

Kremer acquiesça d'un signe de tête. Michelet fit une grimace.

— Sinon, reprit le légiste, vous aurez mon rapport après-demain.

Cela dit, il replia ses bésicles, les glissa dans la poche de poitrine de son veston et s'en alla.

— Comme victimes, dit Ruth Kremer, nous avons désormais une belle nana et un apollon en soutane. Ça sent l'histoire de cul.

— Je me disais aussi ! s'exclama Michelet. Qui peut vouloir la peau d'une vieille bigote et d'un cureton ?

CHAPITRE PREMIER

Miami, Floride

James Fitzpatrick n'en avait plus pour très longtemps à vivre.

Il n'était pourtant pas au bout du rouleau, ni usé ni malade. Au contraire, il était même dans la force de l'âge et, au vu de son dernier check-up, son médecin lui avait dit qu'il avait tout pour faire un centenaire.

Non content de se porter comme un charme, Fitzpatrick était prudent et bien protégé. Il vivait à Miami Beach, retranché au sommet du Sémiramis, un immeuble neuf sur Collins Avenue. Son appartement occupait tout le dernier étage. On n'y accédait que par un ascenseur privé : il ne risquait pas de retrouver sur son seuil une paire de Témoins de Jéhovah, un colporteur ou un mendiant. Quelques gardes du corps aguerris et bien armés veillaient sur lui en permanence. Ses visiteurs devaient montrer patte blanche et encore étaient-ils rares : à part ses gros clients, il ne recevait personne. Sauf une call-girl de temps à autre, pour l'hygiène. Il n'avait pas d'horaires précis pour aller et venir. Miami Beach était relié à la côte par sept ponts et c'était impossible de prédire lequel il prendrait pour s'y rendre. Pour couronner le tout, Fitzpatrick venait d'investir un demi-million de dollars dans un Knight XV. C'était un dérivé du pick-up Ford F550, blindé absolument partout carrosserie, vitres, plancher et capable, prétendait-on, de résister pendant vingt-quatre heures à des attaques à la grenade et à l'arme lourde. Son VIO de 6,8 litres développait 500 chevaux qui n'étaient pas de trop pour déplacer ses cinq tonnes et demie. Intérieurement, l'imposante voiture pouvait s'enorgueillir de sièges dignes d'une Rolls, d'équipements High Tech et de gadgets en tout genre. Au total, c'était la plus belle des solides et la plus solide des belles.

Avec son excellente santé, sa petite armée privée, son repaire inexpugnable, son château fort à roulettes, James Fitzpatrick pouvait se croire invulnérable.

Malgré ça, il était foutu.

Pour la bonne et simple raison que Mack Bolan voulait le voir mort.

Le jour de l'exécution, vers 8 h 30 du matin, Bolan et Grimaldi arrivèrent aux abords du petit aéroport de Pompario Beach. Ils ne l'avaient pas choisi par hasard mais parce qu'il était idéalement situé au nord de Miami Beach et qu'en partant d'ici ils seraient sur leur cible en moins de deux conditions sine qua non pour que le plan ait une chance de marcher ! La veille, Grimaldi y était venu louer un

hélicoptère. Pour la circonstance, il avait revêtu une tenue passe-partout : costume gris, chemise blanche. Mais sa casquette et sa cravate avaient été choisies pour lui donner un look de pilote privé. Il s'était muni d'une fausse moustache assortie à la photo sur la fausse carte d'identité, d'un faux brevet de pilote, d'un plan de vol mitonné aux petits oignons et de tout ce qu'on pouvait lui demander d'autre. Puis, il avait payé la caution avec un chèque de banque et il était sorti en lançant un jovial et prometteur : « A demain ! »

Mack Bolan se gara devant le petit terminal et attendit dans la voiture pendant que Grimaldi allait accomplir les formalités administratives. La femme à l'accueil était la même qu'hier, une blonde entre deux âges, aux yeux bleus, aux joues rebondies, aux lèvres tartinées de rouge, avec laquelle il avait pris la peine de sympathiser. Cela simplifia les choses.

— Ah, monsieur Grillparzer ! s'exclama-t-elle joyeusement en voyant paraître Grimaldi. Pile à l'heure !

— Pour tout vous avouer, repartit Grimaldi, je ne me serais mis en retard pour rien au monde tant j'avais hâte de vous revoir.

La femme éclata de rire et ses grosses joues s'empourprèrent.

— Vous êtes un vil flatteur, monsieur Grillparzer, dit-elle sur un ton minaudier en battant des paupières.

— Point du tout, protesta Grimaldi. Vous êtes épatante. Je le dis comme je le pense. Mais trêve de galanterie, ajouta-t-il en tendant la main. Ce n'est pas tout ça mais mon patron m'attend et la patience n'est pas son fort.

— Je vois, je vois, murmura la femme. Ce ne serait pas un vrai patron, sinon !

Elle lui donna le contrat et la clé de contact.

— C'est celui-ci, ajouta-t-elle en lui montrant à travers la baie vitrée un Mc Donnell Douglas MD 900 Explorer au fuselage d'un noir rutilant.

Grimaldi remercia, fit encore le joli cœur pendant une demi-minute et sortit. Lorsqu'il eut rejoint Bolan, les deux hommes portèrent leur fournement dans l'hélico. Il y avait quatre sacs en tout, qui contenaient un lance-grenades MK 19, un trépied ultraléger XM205, un container à munitions M548 avec 48 grenades M430 HEDP et quelques autres accessoires. Bolan portait une combinaison noire en Kermel et un blouson de cuir qui lui servait à dissimuler son petit arsenal : un Beretta-93 R, dans un holster sous son aisselle gauche, un Desert Eagle, logé au creux de ses reins dans un étui tactical en Cordura, des chargeurs de rechange et quelques grenades flash-bang. Quant à Grimaldi, il avait remis le costume de la veille.

En premier lieu, Bolan avait prévu de se percher sur le toit de l'immeuble d'en face avec un bon fusil et une bonne lunette, attendre

que Fitzpatrick passe devant une fenêtre et lui coller une balle en pleine tête. L'idéal ! Plus les plans sont simples et moins ils risquent de foirer. Par malheur, en face il n'y avait pas d'immeuble ! Rien que le bleu de l'océan !

Bolan avait dû réfléchir à autre chose.

Alors, il avait pensé à ça : contacter Fitzpatrick en se faisant passer pour quelqu'un qui avait besoin de ses services, manœuvrer de façon à obtenir un rendez-vous, aller chez lui sans armes, attendre sagement d'être reçu, puis lui sauter sur le râble, l'étrangler, piquer le flingue qu'il aurait à sa ceinture ou, s'il n'en avait pas, en prendre un dans un tiroir, ou dans une vitrine, ou s'emparer de celui d'un garde du corps, et ressortir en faisant un massacre !

Autant dire : se jeter dans la gueule du loup en comptant sur la Providence pour vous en sortir !

« Très peu pour moi ! » s'était dit Bolan, qui avait alors imaginé une variante : entrer sans armes, en comptant sur la Providence et sur Grimaldi. Grimaldi se planquerait dans les sous-sols. A un signal convenu, il couperait le courant. Avant que le groupe électrogène prenne le relais, Bolan disposerait de trois secondes d'obscurité. Il en profiterait pour assommer quelqu'un, lui prendre son arme et... feu à volonté !

Difficile de voir en quoi ce plan-là était beaucoup moins hasardeux que l'autre !

Bolan était un soldat d'élite : son premier devoir avait toujours été de rester en vie. S'il était attaqué, il se défendait avec les moyens du bord, d'accord ! Mais, si c'était à lui d'engager le combat, il attendait d'avoir mis toutes les chances de son côté.

C'est pourquoi il avait finalement choisi ça : hélicoptère et lance-grenades automatique.

— C'est moins casse-cou comme ça, dit-il au moment d'embarquer. Même si ce n'est pas très subtil.

— Toujours plus subtil qu'un F-16 et des missiles Sparrow, répliqua Grimaldi sur un ton pince-sans-rire.

Sans perdre un instant, le pilote s'installa aux commandes et démarra le moteur. La voilure de l'hélico se mit à tourner avec des bruits sifflants. Grimaldi vérifia tous les cadrans. Si le brevet qu'il avait montré était faux, ses compétences étaient réelles. Comme pilote, c'était même un vrai génie. Que ce soit avec ou sans ailes, avec ou sans moteur, gros ou petit, préhistorique ou ultramoderne, n'importe ! Cet homme-là savait tout faire voler ! Il aurait été à l'aise aux commandes de la navette spatiale aussi bien que cramponné au manche à balai d'un biplan. Il aurait même été capable de faire décoller le coucou de Clément Ader, si on le lui avait demandé. C'est pourquoi Brognola l'appelait quelquefois : « L'homme qui murmure à

l'oreille des aéronefs. »

De son côté, Bolan ne prit pas le temps de se prélasser sur les sièges en cuir fauve. Lorsque l'hélico se souleva doucement, il avait déjà commencé à mettre en place le trépied. Quelques secondes après le décollage, Grimaldi arracha sa fausse moustache, qui le démangeait, et partit vers le sud, à l'opposé de son plan de vol. Ils eurent alors à leur gauche la ville de Miami, surplombée par les 242 mètres du Four Seasons Hôtel ; à leur droite, l'océan bleu turquoise ; et, juste en face, Miami Beach, avec ses superbes immeubles alignés comme à la parade sur le front de mer et dont les façades étincelaient dans le soleil du matin.

Bolan se pressa d'achever ses préparatifs. Après avoir fixé le lance-grenades sur son trépied, il souleva le capot d'alimentation, engagea la première grenade, referma le capot et le verrouilla d'un coup de poing.

Pour atteindre leur objectif, Grimaldi n'avait qu'à suivre Collins Avenue, qui semblait avoir été tracée sur le sol tout exprès pour les guider. Ils survolèrent le Trump International Beach Resort, sans un regard pour ses cascades rococo et ses extravagantes piscines en forme de haricot. Là, normalement, les garde-côtes devaient commencer à se demander qui était cet intrus sur leurs radars et ce qu'il venait foutre là, celui-là.

Lorsqu'ils furent en vue des deux tours du Blue and Green Diamond, Bolan fit coulisser la portière de l'hélico : le Sémiramis n'était plus très loin. De fait, ils l'aperçurent bientôt, facile à reconnaître avec son immense toit-terrasse gazonné, sa façade couverte d'azulejos et ses baies vitrées disposées en quinconce. Grimaldi se tourna vers Bolan et les deux hommes échangèrent un signe de tête qui voulait tout dire. Bolan tira le levier d'armement du MK 19 et saisit à pleines mains les deux poignées. Il était fin prêt ! Fitzpatrick et ses sbires n'avaient plus qu'à faire leurs prières.

Grimaldi s'approcha de la première fenêtre. Le Mc Donnell Douglas se refléta dans les vitres et sa grande ombre obscurcit la façade. La silhouette d'un homme, sans doute attiré par le bruit, apparut dans l'encadrement, juste au moment où Bolan appuyait ses deux pouces en même temps sur la détente du MK 19. La première grenade perça le triple-vitrage, qui vola en éclats. L'homme la reçut en pleine poitrine. Il disparut dans un mélange de fracas, de fines fumées et de lumières éblouissantes.

— Putain ! grommela Grimaldi. Heureusement que ces trucs-là ne sont pas en vente libre.

Le Boeing d'American Airlines se posa à 7 heures pile, avec deux minutes d'avance sur l'horaire. Skelton et Vallejo en descendirent, les yeux rougis et le costume fripé, mais plutôt contents d'eux. Le jour se

levait sur Miami.

Avant toute chose, ils prirent la navette pour aller récupérer leur voiture au parking de l'hôtel Wyndham. Leur arsenal se trouvait dans une cache, sous la banquette arrière. A l'abri des vitres fumées, ils s'équipèrent.

Vallejo retrouva son bon vieil Automag, qu'il glissa à sa ceinture. Puis, il installa un Colt.38 Spécial contre son mollet gauche.

— Là, ça va mieux, dit-il lorsque les armes furent dans les holsters et les holsters à leur place. Sans mes deux amigos, je me sens nu et vulnérable comme un bébé qui vient de naître.

— Beau bébé ! s'exclama Skelton en rigolant.

Lui aussi s'était harnaché. Son artillerie se composait d'un FN Herstal Five-seven USG sous chaque bras et d'un Smith & Wesson 317 Airlite dans la botte droite. Comme on n'est jamais trop prudent, il glissait aussi un couteau dans la botte gauche mais, jusqu'ici, la situation n'avait jamais été suffisamment désespérée pour qu'il ait eu à s'en servir.

Skelton se mit au volant. A la sortie du parking, il regarda sa montre.

— Il est encore tôt, dit-il. Le boss n'apprécierait pas de nous voir débarquer chez lui à l'heure du breakfast.

— A propos de breakfast, repartit Vallejo en se pétrissant l'estomac, j'ai un petit creux.

— Moi aussi. Allons nous caler les joues, proposa Skelton. Et puis, ça fera passer le temps.

— Bonne idée, dit Vallejo.

En général, ils s'entendaient bien. Ils avaient en commun d'être deux beaux pourris. A part ça, ils étaient aussi dissemblables que deux bonshommes peuvent l'être. Skelton était grand et mince, Vallejo petit et trapu. Skelton avait le teint livide, Vallejo était basané. Skelton était chauve et glabre. Vallejo était chevelu et moustachu. De même, leurs tempéraments n'avaient pas grand-chose en commun : Skelton était aussi flegmatique que Vallejo était sanguin. Le premier tenait du serpent et le second du fauve. De sorte qu'ils se complétaient admirablement.

— On va où pour déjeuner ? demanda Skelton en sortant du parking.

Ils tombèrent d'accord sur le Starbucks Coffee de Miami Beach, parce que c'était tout près de chez le patron.

Skelton rejoignit le centre-ville par la Dolphin Expressway. Un soleil flamboyant émergeait de l'horizon. La journée s'annonçait belle. La ville de Miami passe pour la plus propre des USA. Mais elle est également réputée pour ses embouteillages inextricables et la grossièreté de ses automobilistes. Dans beaucoup de rues, les autos

étaient déjà pare-chocs contre pare-chocs. Skelton se faufila, fit quelques queues-de-poisson et essuya quelques insultes qui le laissèrent froid.

Ils trouvèrent à se garer sur la 3e Avenue, presque en face du Starbucks Coffee. Ils avaient faim et soif. Une fois installés dans le café, ils engloutirent des pancakes et des tranches de pain perdu en buvant des espressos. Ils regardaient fréquemment leur montre. Pour passer le temps, ils discutèrent football, basket-ball, base-ball. Puis, Vallejo fit un speech sur la torréfaction du café et Skelton raconta Pulp Fiction, que Vallejo n'avait jamais vu.

Lorsqu'ils sortirent du café, le soleil était tout entier au-dessus de l'horizon et cognait avec hargne. La journée menaçait d'être torride. Skelton desserra sa cravate et déboutonna le col de sa chemise. Pas Vallejo. Quelle que soit la chaleur, Vallejo ne relevait jamais ses manches et n'ouvrait jamais son col à cause de ses tatouages. Il en avait sur tout le corps, qui dataient du temps où il faisait partie d'un gang. Vallejo était né à Ciudad Juárez, au Mexique. Le Mexique n'est déjà pas une oasis de paix mais Ciudad Juárez, c'est le pompon. Là-bas, il y a presque autant de morts en temps de paix qu'ailleurs en temps de guerre. On s'y fait tuer pour un oui ou pour un non. Parfois, pour rien du tout. Les trafiquants de drogue y sont au pouvoir, pas l'État. Pour se faire respecter, ils torturent et tuent ; pour se divertir, ils violent, torturent et tuent et les mariachis chantent leurs exploits !

Dans les banlieues riches, les gosses bien élevés tondent des pelouses ou lavent des voitures pour se faire de l'argent de poche. Dans les bidonvilles, c'est une autre paire de manches. A quinze ans, pour se faire de l'argent de poche, Vallejo était devenu tueur à gages. Les cartels les recrutent de plus en plus jeunes. Les gosses miséreux ont toutes les audaces et ils se contentent de peu. S'ils ne font pas de vieux os, ils sont faciles à remplacer ! Vallejo, totalement dépourvu de compassion, avait fait merveille. Comme il était plus malin que les autres, il avait su s'arrêter à temps. Exactement comme il s'était arrêté à temps pour les tatouages, avant l'invasion du visage et des mains. Sir James tenait à ce que ses employés aient un look passe-partout : jamais il n'aurait recruté un type avec des têtes de mort sur le dos des mains, un serpent ou un scorpion dans le cou et les joues couvertes de signes cabalistiques ! Dieu sait ce que Vallejo serait devenu sans sir James !

Au moment de remonter en voiture, Skelton et Vallejo regardèrent leur montre une fois de plus. La matinée était suffisamment avancée pour qu'ils puissent décemment se présenter chez le boss. Ils venaient d'entrer dans le parking souterrain du Sémiramis lorsque le grenadage débuta, de sorte qu'ils ne virent pas l'agitation dans la rue et n'entendirent pas les explosions au dernier étage.

CHAPITRE II

Malgré son côté « paradis terrestre », Miami Beach n'était pas à l'abri du mauvais temps. C'était de vrais déluges qui s'abattaient ici quelquefois, avec le tonnerre qui claquait, les nuages qui plongeaient la ville dans l'obscurité et les éclairs qui zébraient le ciel. On avait même vu le vent du large cueillir des surfeurs à la surface de l'eau, les tourner dans tous les sens avant de s'en débarrasser deux ou trois cents mètres plus loin.

Ce n'était pas la saison des tempêtes tropicales. Il n'y avait pas à redouter ce genre de cataclysme. Mais Grimaldi avait quand même vérifié la météo. Sûr de pouvoir manœuvrer à sa guise dans l'air immobile, il longea lentement la façade.

Bolan tenait le MK19 perpendiculairement à l'immeuble, afin que les grenades atteignent la cible de plein fouet : il n'aurait pas fallu que l'une d'entre elles ricoche et explose dans l'espace entre la façade et l'hélico, ni qu'elle tombe et s'en aille faire des dégâts parmi les passants vingt-cinq étages plus bas. Il gardait les pouces appuyés sur les détentes. Les M430 HEDP fusaient. Malgré leur forme gracieuse et leurs couleurs pimpantes, vert olive et jaune, ce n'était pas des jouets. Elles pouvaient transpercer le blindage d'un char et calciner l'équipage. Là, elles entraient comme dans du beurre dans tout ce qui se trouvait sur leur chemin : verre, béton, acier et puis, elles explosaient, tuant ceux qui se trouvaient dans un rayon de cinq mètres, amochant les autres plus ou moins gravement dans un rayon de trente.

À la cadence de 300 par minute, les 48 grenades du container furent vite épuisées. Bolan n'avait pas emporté de quoi recharger le MK19. Pas la peine : à ce stade, le dernier étage du Sémiramis n'avait plus une fenêtre ni un pan de mur intacts. Par les trous béants, une épaisse fumée noire s'échappait.

Sur un signe que lui fit Bolan, Grimaldi alla poser l'hélico sur le toit en terrasse. Bolan descendit d'un bond. Il courut jusqu'à la balustrade en acier et y attacha le bout d'une corde.

Il avait l'intention de descendre chez Fitzpatrick pour figoler le travail.

Il ne jeta pas la corde dans le vide, ce qui revient à dire à l'ennemi : « Attention, j'arrive ! » et lui donne le temps de préparer un comité d'accueil. Il fixa à sa cuisse droite un sac de toile et y lova la corde de façon qu'elle se déroule à mesure qu'il descendrait.

De son côté, Grimaldi coupa le moteur, sauta sur la terrasse et partit en courant vers une trappe de toit.

Pour les deux hommes, il n'avait jamais été question de redécoller. Pour aller où ? Même s'ils l'avaient su, ils n'auraient eu aucune chance d'y parvenir, entre les hélicoptères de la police et des garde-côtes qui les auraient poursuivis sans compter les F-16 de la base de Homestead, toujours prêts à décoller : dans l'espace aérien américain, depuis le 11 septembre, on ne rigolait plus avec les intrus !

Le mieux était encore de laisser l'hélico sur place.

Grimaldi souleva la trappe et, après avoir échangé un regard avec Bolan, il se laissa glisser le long de l'échelle métallique.

Dans trente secondes, il ferait son apparition sur Collins Avenue, le bec enfariné ; dans une minute, il rejoindrait la voiture qu'il avait laissée sur la 41e Rue ouest ; dans deux minutes, il serait loin.

Bolan enjamba la rambarde et se laissa descendre le long de la corde. Arrivé en face du dernier étage, il s'abrita derrière un pan de mur moins amoché que les autres.

Son pied commença par glisser lorsqu'il chercha un appui sur une étroite corniche. Les badauds agglutinés sur le trottoir le virent et poussèrent un cri à l'unisson. Malgré la distance, Bolan l'entendit. Il regarda vers le bas un court instant. Les visages tournés vers lui étaient minuscules, il ne put rien lire sur leurs traits – mais leur immobilité trahissait la stupeur et l'effroi.

Bolan chercha un point d'appui sur le rebord d'une fenêtre et jeta un coup d'œil dans l'appartement. Il n'y avait pas âme qui vive. Les seules choses qui bougeaient, c'était des flammèches et des volutes de fumée.

Il se glissa à l'intérieur et dégaina son Desert Eagle.

Il tomba en pleine fin du monde.

Des meubles et des objets, il ne restait que des tas informes, de toutes les nuances de gris, et qui puaient le brûlé. Les murs étaient noirs. Des tableaux les avaient ornés. Certains cadres, transformés en charbon de bois, étaient encore en place, mais les toiles étaient réduites en cendres.

Bolan se rendit dans la pièce voisine : un grand salon. Au milieu de ce qui avait dû être un magnifique tapis, il vit le cadavre d'un homme, nu, sauf de rares lambeaux de vêtements carbonisés. Une grenade lui avait explosé entre les pieds, sans doute. Des jambes, il ne restait que les cuisses, sectionnées et cautérisées au-dessus des genoux. Le tronc était ouvert en deux comme un bœuf à l'abattoir. La mâchoire inférieure avait été emportée. Les orbites étaient vides. Les cheveux avaient brûlé.

Prudemment, Bolan passa de pièce en pièce. A travers la fumée, il distinguait partout le même spectacle d'apocalypse.

Dans la dernière pièce, il y avait eu du mobilier moderne de verre et d'acier. Le verre avait explosé, l'acier était tordu dans tous les sens.

Un Macbook gisait sur le sol, au milieu d'éclats de verre, de bouts de ferraille et de gravats. Il avait dû traverser beaucoup de flammes et rebondir contre beaucoup de murs avant d'atterrir là, car sa belle coque blanche était toute noire et toute cabossée. L'homme qui avait reçu la première grenade s'était trouvé dans cette pièce. Ses restes gisaient près de la fenêtre et cela ne faisait pas un tableau très ragoûtant. Le tronc avait entièrement disparu, transformé en un nuage de vapeur rouge. Ce qui subsistait des jambes et du bassin, brûlé, déchiqueté, n'avait plus forme humaine. La tête, en revanche, reposait dans un coin, intacte.

Le bilan était donc de deux morts deux porte-flingues. Les gens qui s'étaient trouvés dans les pièces du fond au moment de l'attaque étaient peut-être encore en vie. Parmi eux, quelques gardes du corps deux ou trois, peut-être plus.

Et puis, James Fitzpatrick.

Bolan s'engagea dans le couloir central. La fumée n'y était pas très épaisse et les lampes des plafonniers brillaient. L'atmosphère était celle d'une ruelle un soir de brume. Bolan s'avavançait à la rencontre de l'adversaire l'esprit relativement tranquille : la moquette étouffait le bruit de ses pas et il allait tomber sur des gens qui ne s'attendaient pas à le voir.

Il n'avait pas fait trois mètres qu'une porte s'ouvrit. Quelqu'un sortit. C'était une rouquine aux yeux verts, grande et bien faite. En voyant le gros pistolet, elle se pétrifia, ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit. Son regard affolé et ses cheveux en désordre lui conféraient une étrange beauté. Elle pâlit et, par contraste, les taches de rousseur qui lui constellaient le nez se mirent à brasiller comme des paillettes de cuivre. Bolan se rendit compte que ce n'était pas une tueuse. Sans doute s'agissait-il d'une inoffensive call-girl. Le Guerrier s'approcha d'elle à grands pas. Elle était encore trop sidérée pour chercher à fuir. Mais elle trouva la force de pousser un cri avant qu'il ne lui assène un coup de poing en plein front : un direct du gauche savamment dosé pour assommer sans faire trop de dégâts ; elle en serait quitte pour deux yeux au beurre noir pendant quelque temps.

Elle tomba comme une chiffé molle en travers du couloir.

Aussitôt, une autre porte s'ouvrit. Un homme apparut – attiré par le cri de la fille, sans doute. C'était une montagne de muscles. Avec son crâne rasé et les énormes biceps qui dilataient les manches de son T-shirt d'un blanc immaculé, on aurait dit M. Propre. L'holster sous son bras gauche contenait un gros pistolet. Il avait un extincteur dans les mains. En voyant Bolan debout et la fille évanouie, il réagit vite. Il jeta son extincteur à la tête de Bolan. Et, pendant que Bolan se baissait pour l'éviter, il dégaina son pistolet. Bolan tira le premier : un double tap, au jugé. L'autre reçut les deux balles dans le ventre. Il se plia,

grimaça de douleur, mais pointa quand même son arme ce genre de balèze a des abdos en Kevlar, on ne l'arrête pas avec deux balles. Le Guerrier, en s'appliquant, lui tira deux balles supplémentaires, dans la tête. M. Propre piqua du nez, tournant vers Bolan la peau blafarde de son crâne en train de se couvrir d'une purée rougeâtre.

Bolan refit ses comptes. Encore un de moins. Mais, maintenant qu'il avait trahi sa présence, les survivants allaient se méfier.

Il reprit sa progression dans le couloir. Sur sa gauche, le mur était une ruine avec, derrière, l'enfilade de pièces qu'il avait dévastées. Le danger ne pouvait venir que du côté droit. Ainsi les choses étaient-elles moins compliquées.

Bolan jeta un coup d'œil dans la chambre d'où était sortie la fille. Le souffle des explosions s'était fait sentir jusqu'ici : des tableaux étaient à moitié décrochés, des bibelots jonchaient le sol, comme après un petit tremblement de terre. Par contre, si le grand lit avait l'air d'un champ de bataille, Bolan n'y était pour rien. Cela prouvait seulement que la nuit avait été agitée. Fitzpatrick n'était pas du genre à payer les gens à ne rien faire surtout pas les marchandes d'amour. Sinon, la moquette blanche était intacte, ainsi que les tapisseries aux murs et les plaques de cuivre poli au plafond. Les meubles non plus n'avaient pas souffert.

Soudain, le canon d'une arme apparut au coin de la porte de la salle de bains. Bolan ne perdit pas de temps à réfléchir. Il avait de bons réflexes. Il mit à profit le délai d'un millième de seconde que lui accorda le tireur. Puis, une rafale vint déchiqueter le bord du mur derrière lequel il s'était mis à l'abri.

Rendant coup pour coup, il balança une grenade flash-bang. Après un court instant, il entra, fit un roulé-boulé, se mit à genoux et chercha l'ennemi. Normalement, il aurait dû être là, plié en deux, les mains sur les yeux, du sang plein les oreilles.

Mais il n'y avait personne.

Sans lésiner sur les moyens, Bolan jeta une autre grenade dans la salle de bains. Et puis, il se tourna et baissa la tête. En même temps, il ferma les yeux et ouvrit la bouche : les yeux clos pour se protéger du flash, la bouche ouverte pour que la surpression au moment du bang soit la même à l'intérieur et à l'extérieur de la tête et que les tympans n'exploient pas. Dans le petit espace de la salle de bains, l'explosion fit un bruit terrible et l'éclair fut si aveuglant que Bolan, qui n'en perçut que le reflet à travers ses paupières closes, eut mal.

Il se retourna vers la porte de la salle de bains, pointa son Desert Eagle et attendit qu'un aveugle en sorte en titubant.

Il ne se passa rien de tel.

Pendant le court instant où Bolan s'était mis à l'abri de la première rafale, l'ennemi avait changé de cachette.

« Je n'ai pas affaire à un manchot, se dit Bolan. Mais où est-il fourré ? »

Le point rouge d'un viseur le frôla. Il plongeait, fit basculer une table basse qu'il avait repérée en entrant et se mit à couvert derrière, juste à temps pour éviter une courte rafale. Les balles s'écrasèrent contre l'épais plateau de marbre avec un son mat.

« Où est-il ? » se redemanda Bolan.

Il finit par l'apercevoir au plafond. Non pas l'ennemi mais son image. Claire et distincte dans le cuivre poli.

C'était Sa Seigneurie en personne : James Fitzpatrick, anglais à cent pour cent : poil roux ; teint brique ; moustache en guidon ; costume en tweed ; chemise en oxford ; cravate club.

Même son flingue était british : un SA80.

Il avait bien choisi. Le SA80 est compact c'est un bulpup. Chambrée en 5.56 x 45 mm M193, avec un canon aussi long que celui d'un fusil d'assaut et un chargeur STANAG de 30 coups, c'est une arme efficace et précise, qui a permis à l'armée anglaise d'écrire quelques belles pages de son histoire au Koweït, en Bosnie, au Kosovo, en Sierra Leone, en Afghanistan ou en Iraq.

Telle quelle, c'était l'idéal pour un combat rapproché comme celui-là.

Fitzpatrick se remit à tirer. Sous les impacts, la table commença à se lézarder. Elle n'allait pas résister indéfiniment. Une rafale passa tout près du pied de Bolan en traçant un sillon dans la moquette. Bolan chercha des yeux un autre abri et ne vit rien qui lui plaise.

Il se sentait exposé et il n'aimait pas ça.

De plus, il n'avait pas oublié qu'il tournait le dos à une porte restée ouverte. Alerté par son sixième sens, il se retourna juste à temps pour voir apparaître une silhouette dans l'encadrement de la porte. C'était un homme d'assez petite taille, avec d'abondants cheveux noirs, des yeux sombres et luisants et un visage tout rond, au teint olivâtre : Bolan le prit pour un Hindou. Le nouveau venu avait un gros revolver en inox dans sa main droite. À la bande ventilée du canon, Bolan reconnut un Colt. Plus précisément, un Python dont le canon pointait dangereusement vers lui.

Bolan tendit le bras et tira le premier. Deux fois coup sur coup. Et il replia son bras aussitôt. Les deux balles atteignirent l'homme à la pointe du menton et ressortirent par l'occiput. La tête fut projetée en arrière. La mâchoire inférieure explosa. De la bouche s'échappa un bout de chair violacée, qui devait être la langue. Par le sommet du crâne jaillit une bouillie de sang, d'os et de matière cérébrale. Un reste d'influx nerveux parcourut le bras, l'index se crispa sur la détente du Python. Le coup partit. La balle de 357 Magnum alla se perdre dans la moquette.

Fitzpatrick était économe de la vie de ses hommes. En voyant périr celui-là, il poussa un cri de colère. S'attendant à des repréailles, Bolan se recroquevilla derrière la table. Il fit bien. Une nuée de balles de 5.56 passèrent en sifflant à ras du plateau de marbre : une fraction de seconde plus tôt, elles lui auraient emporté la main. Une autre rafale frappa le plateau de la table, creusant des trous, arrachant des éclats.

Si Bolan n'avait qu'à regarder au plafond pour savoir ce que faisait Fitzpatrick, Fitzpatrick n'avait qu'à en faire autant pour savoir ce que faisait Bolan. Ils étaient comme deux joueurs de poker dont chacun aurait vu les cartes de l'autre. Toutefois, la partie n'était pas égale. Tandis que Bolan ne pouvait compter que sur une table de marbre, pas bien grande, fendillée et qui se rétrécissait comme la peau de chagrin, Fitzpatrick était embusqué derrière un énorme aquarium rectangulaire de plusieurs mètres de long sur plusieurs mètres de haut et plusieurs mètres de large. Il fallait avoir rudement confiance dans la solidité du sol et de la charpente pour stocker une telle quantité d'eau au dernier étage d'un immeuble !

L'aquarium était éclairé par une lumière douce et changeante. Des colonnes de bulles irisées scintillaient dans l'eau. Des poissons multicolores se faufilaient entre des algues vertes, des coraux, des maquettes d'épaves et des fausses ruines. Bolan distinguait parfois la silhouette de Fitzpatrick à travers l'aquarium, mais floue, déformée, tantôt démesurément étirée, tantôt aplatie comme une galette et la plupart du temps décalée d'un côté ou de l'autre. A tout prendre, il le voyait mieux dans les plaques de cuivre poli. Comme quoi les miroirs au plafond, ça pimente peut-être les parties de jambes en l'air mais ça gâche les parties de cache-cache.

Bolan tira dans l'aquarium par acquit de conscience. Il n'en espérait pas grand-chose : la plupart des petits aquariums sont de verre, avec des cornières métalliques mastiquées mais, pour les très grands comme celui-ci, qui doivent supporter des pressions énormes, les parois sont faites de plusieurs couches de Plexiglas soudées entre elles.

Comme Bolan s'y était attendu, la balle s'écrasa contre l'épaisse paroi sans y provoquer la moindre craquelure.

Fitzpatrick riposta par une rafale qui dessina une arabesque en pointillé sur le mur du fond.

Le temps passait. Bolan regarda sa montre. Un peu plus de trois minutes s'étaient écoulées depuis le début de l'attaque. Les flics et les pompiers n'allaient pas tarder. Fitzpatrick avait bien compris la situation, lui aussi, et il jouait la montre ! Il se savait en sûreté derrière ses poissons exotiques, avec un adversaire dont il pouvait suivre les moindres gestes et qui ne risquait pas de le surprendre. Rien

n'aurait pu l'inciter à se découvrir. Comme l'ami Gadgets n'avait pas encore inventé le fusil à tirer dans les coins, Bolan se demanda s'il n'allait pas être obligé de battre en retraite sans avoir réglé son compte à ce pourri.

Mais personne n'aime l'échec et surtout pas Bolan.

Il songea à déloger Fitzpatrick avec les deux flash-bang qui lui restaient. L'idée n'était ni bonne ni mauvaise : c'était la seule. Mais, auparavant, il fallait ressortir de la chambre, sinon, il risquait d'être le premier à en pâtir, étant le moins bien abrité.

Bolan avait remarqué que Fitzpatrick, tout malin qu'il soit, était au moins prévisible sur un point : avec lui, toute attaque était suivie d'une contre-attaque. Il mit un chargeur plein dans son Desert Eagle et tira dans l'aquarium. Fitzpatrick riposta. Bolan tira de nouveau ; Fitzpatrick, de nouveau, riposta. Mais, cette fois, la rafale fut plus courte que les autres.

Bolan supposa que Fitzpatrick avait épuisé sa réserve de balles. Il regarda au plafond pour s'en assurer.

Effectivement, Fitzpatrick était en train de recharger son fusil.

Ça n'allait durer qu'une demi-seconde. Pas assez pour attaquer. Amplement suffisant pour ressortir de la chambre.

Revenu dans le couloir, Bolan se dissimula derrière le montant de la porte. En même temps, il regarda par-dessus son épaule. Personne en vue. Enfin, personne de valide. Car il y avait quand même les deux macchabées, celui de M. Propre et celui de l'Hindou – et puis la rouquine, toujours dans les vapes.

Bolan sortit ses grenades et les balança l'une après l'autre en priant pour que ça marche. Si ça ne marchait pas, il lui resterait toujours la solution d'aller débusquer Fitzpatrick en se servant du cadavre de M. Propre comme bouclier. En attendant, la première grenade rebondit contre la paroi de l'aquarium et roula sous le lit. C'est là qu'elle explosa sans résultat, car le bruit et la lumière furent absorbés par le matelas. La seconde, après avoir ricoché sur le plafond, plongea dans l'aquarium. Cette fois, ce fut l'eau qui affaiblit la détonation et l'éclair. En revanche le souffle de l'explosion s'ajoutant à la pression de l'eau l'aquarium fut pulvérisé et un raz-de-marée se déversa dans la chambre. Plusieurs milliers de litres, dont la moquette but une petite portion ! Le reste se répandit en tout sens. La part la plus furieuse se rua vers la porte. Bolan, salement bousculé, se raccrocha où il put.

Les flots, fracassés contre le mur du couloir, s'ouvrirent en deux. Une moitié s'en alla vers le fond, emportant avec elle les deux cadavres. L'autre moitié partit en sens inverse.

Bolan s'inquiéta pour la rouquine, étendue sur le sol, sans connaissance... Mais elle était en train de se réveiller. A croire qu'il

n'avait pas frappé assez fort. Il avait peut-être un peu retenu son coup, ayant des scrupules à démolir le portrait d'une belle fille qui n'avait rien fait de mal.

Elle se redressa péniblement, s'appuya contre le mur, porta la main à son front et se mit à geindre et à tousser.

C'est à ce moment-là que la vague l'attrapa par les chevilles. Elle tomba lourdement sur ses fesses. La surprise lui coupa le souffle. Le froid acheva de la sidérer. Soudain, au contact des algues et des poissons morts, elle se ranima. Elle se mit à pousser des cris hystériques en agitant frénétiquement les jambes pour se dégager.

L'eau continua de caracoler dans le couloir, ce qui rassura Bolan sur le sort de la fille. Elle risquait peut-être de devenir folle de peur ou de dégoût mais pas de se noyer.

Il se mit en quête de Fitzpatrick. Il n'eut pas à le chercher longtemps. Dès qu'il fut rentré dans la chambre, une vague le déposa à ses pieds comme une offrande. Une offrande en piteux état. Le Plexiglas résiste à beaucoup de choses mais lorsqu'il casse, cela fait des morceaux aux angles pointus et aux arêtes vives. Au moment de l'explosion, des fragments de l'aquarium étaient partis dans toutes les directions. Un éclat triangulaire, qui ressemblait à une lame de poignard, était planté dans la gorge de Fitzpatrick. La langue tranchée à demie, la bouche pleine d'un liquide effervescent, rouge écarlate, il râlait. Bolan abrégua ses souffrances en lui tirant une balle entre les deux yeux. Puis, il retourna dans le couloir.

En le voyant revenir, la fille ne put s'empêcher de tressaillir et, lorsqu'il s'arrêta à sa hauteur, elle se recroquevilla craintivement.

— Tu vas encore me foutre un bourre-pif ? demanda-t-elle en se cachant le visage avec les mains.

— Non, lui répondit Bolan. Rassure-toi. T'as plus rien à craindre. Tout à l'heure, c'était pour te faire taire... et pour ne pas t'avoir dans mes jambes pendant que je vaquais à mes occupations. Maintenant, tu peux gueuler tout ton soûl, y a plus personne à prévenir. Et puis, tu ne risques plus de m'emmerder : j'ai fini, je m'en vais.

— Ils sont tous morts ? demanda la fille d'une voix sans timbre.

— Ouais.

— Sir James aussi ?

— Surtout lui.

Après un bref intervalle, Bolan ajouta, mi-figue mi-raisin :

— J'espère que tu t'es fait payer d'avance, ma cocotte.

Elle commença par sourire tristement et puis soudain elle porta la main à ses fesses et grimaça.

— Tu t'es fait mal en tombant ? s'enquit Bolan.

— Pour ça, oui ! répondit la fille avec beaucoup de conviction. J'ai l'impression de m'être fait botter le cul par Hulk.

— Les pompiers ne vont plus tarder, lui dit alors Bolan. T'as qu'à rester comme ça en attendant. Les bains de siège, c'est bon pour tout.

Sur ce, il s'éloigna. Dans son dos, il entendit la fille qui riait et pleurait tout à la fois. Avant de quitter les lieux, il décida de faire un détour par le bureau ce n'était l'affaire que de trente secondes, une ultime perte de temps qui en valait sans doute la peine. Chemin faisant, il ôta le sac attaché à sa cuisse et rallongea les bretelles. Arrivé dans le bureau, il vit un hélicoptère de la police qui faisait du surplace, dehors, au niveau du dernier étage. Les flics qui se trouvaient à son bord distinguèrent sa silhouette à travers la fumée. L'un d'entre eux cria dans un porte-voix quelque chose que Bolan ne chercha pas à comprendre.

Le Macbook traînait toujours sur le sol au milieu des gravats. Après avoir rengainé son Desert Eagle, Bolan le ramassa, le glissa dans son sac, mit le sac sur son dos et s'en alla vers la sortie.

Une fois dans le hall, il commença à éprouver un sentiment agréable celui du devoir accompli.

Mais les circonstances ne lui permirent pas de le savourer longtemps.

Deux hommes surgirent de l'ascenseur.

Skelton et Vallejo.

Pour Bolan, c'était juste deux inconnus, dont l'un ressemblait à un vampire mal réveillé et l'autre à un chanteur de charme.

Du point de vue de Skelton et Vallejo, Bolan ressemblait tout bonnement à un ennemi à abattre. À deux contre un, ils avaient l'avantage du nombre mais, pour le reste, la balance penchait du côté de Bolan. Il était encore sur le qui-vive. Eux étaient relax. Bolan, au cœur de l'action, s'attendait encore à tout. Eux, rentrant au bercail, ne se méfiaient plus de rien.

Bolan songea d'abord à son Desert Eagle. Depuis la dernière fois qu'il l'avait rechargé, il avait donné le coup de grâce à Fitzpatrick. Auparavant, il se souvenait d'avoir canardé l'aquarium sans compter. Si bien qu'il ne savait pas précisément combien de cartouches il y avait encore dans le chargeur.

Sa main droite, qui avait déjà pris la direction de sa hanche, rétrograda vers son aisselle gauche, où se trouvait le Beretta 93 R, avec son chargeur plein. D'un geste fluide, il dégaina, fit basculer le sélecteur de tir en position rafale limitée de trois coups, ôta la sécurité et pointa l'arme.

Pour une fois, le sang-froid de Skelton et le sang chaud de Vallejo ne leur furent d'aucune utilité. Ils hésitèrent une fraction de seconde de plus que Bolan et cette fraction de seconde leur fut fatale. Le temps que Vallejo attrape son Automag et que Skelton dégage l'un de ses Five-seven, Bolan avait commencé à tirer, rapide et efficace.

Une mini rafale dans la poitrine du premier, une mini rafale dans la poitrine du second et puis, après avoir fait basculer le sélecteur de tir en mode coup par coup, une balle dans la tête à chacun.

D'où sortaient-ils, ces deux-là ? se demanda Bolan.

Pour essayer de le savoir, il les fouilla.

Dans les poches du premier, il trouva plusieurs cartes de crédit, un passeport, un permis de conduire, des clés, de l'argent bref, les pochées ordinaires d'un citoyen ordinaire. Et puis, deux enveloppes en papier glacé, l'une ornée du logo rouge d'Air Canada, qui contenait un billet Miami-Vancouver via Montréal, l'autre avec le logo noir et bleu d'American Airlines et dans laquelle se trouvait un Vancouver-Miami via Dallas Fort Worth et Las Vegas McCarran. Les poches du second recelaient exactement les mêmes choses, y compris les enveloppes en papier glacé et les billets d'avion. D'après les dates et les horaires, les deux bonshommes étaient partis avant-hier, tard, et ils étaient revenus ce matin, tôt.

Bolan n'empocha pas les passeports, qui étaient sans doute faux. Il se contenta de mémoriser les noms. Le reste, c'était l'affaire des flics.

Sans perdre une seconde de plus, il entra dans l'ascenseur et descendit au deuxième sous-sol, où l'attendait une belle moto grise une Triumph Street Triple R, qu'il avait choisie parce qu'elle était agile et nerveuse. Avec sa combinaison noire et son blouson, il n'eut qu'à enfiler un casque intégral et une paire de gants pour ressembler à un motard.

Lorsqu'il émergea du parking, les sirènes des pompiers commençaient à se faire entendre. C'était à présent trois hélicoptères qui tournaient au-dessus des têtes. L'un d'eux était en train de déposer une équipe des SWAT sur le toit du Sémiramis. Au pied de l'immeuble, c'était la cohue. Bolan s'éloigna dans la direction opposée, en prenant soin de ne pas faire feuler le puissant trois-cylindres de sa moto. Pour la discrétion, il ne craignait personne.

CHAPITRE III

Vancouver, Canada

L'inspecteur Percy Michelet était policier à Vancouver et il tâchait de s'en contenter. Il n'aimait pas le climat et pas davantage son métier de flic. Il s'était retrouvé là par amour. L'idylle avait tourné court. Au bout de six mois de mariage, sa femme l'avait quitté sans dire pourquoi. Alors, il s'était engagé dans l'armée. Ça se fait, paraît-il, quand on a le cœur brisé.

— Cinq ans ? lui avait proposé le sergent recruteur.

— Trois ans... pour commencer, avait-il répondu, prudent.

Il s'était retrouvé « casque bleu » en Afrique. Il n'avait pas aimé le soleil ni les insectes ni les fièvres. Sans parler de la dysenterie. Il aurait fallu être maboul pour rempiler. Après la quille, il était retourné à Vancouver, car son ex-femme avait exprimé le désir de le revoir, mais elle avait grossi et un mec lui avait fait deux gosses avant de la plaquer. Pas riche, Percy avait loué un deux-pièces dans East Hastings, le quartier le plus minable de la ville, livré aux drogués, aux SDF, aux prostituées, aux hôtels de passe et aux sex-shops.

— Comme ça, si j'ai envie de m'encanailler, je n'aurai pas loin à aller, avait-il dit à la fille de l'agence immobilière.

N'ayant pas le cœur à reprendre ses études d'anthropologie, il avait cherché du travail. Ancien militaire avec un casier judiciaire vierge, il avait naturellement songé aux forces de l'ordre. À la gendarmerie royale, ils n'avaient pas voulu de lui. L'officier recruteur avait conclu son rapport en ces termes : « Mal rasé, mal peigné, cravate sale et tire bouchonnée, divorcé, cabochard, misanthrope, blasé. Ferait un fort mauvais gendarme mais sans doute un flic acceptable. » De fait, la police l'avait accueilli à bras ouverts. Après trente-cinq semaines de formation, dont treize au commissariat de Granville Downtown South, il avait intégré l'Homicide Unit. Il avait pris sa première garde un 24 décembre à 13 heures. A 17 heures, le même jour, il avait « touché » sa première affaire : un fou furieux avait massacré sa femme et ses cinq mômes à coups de fusil avant de se faire sauter le caisson.

Le mec s'était servi d'un H & K CAWS : un bullpup équipé d'un boîtier-chargeur de dix cartouches de calibre 12, dont chacune contenait huit chevrotines en tungstène. Dieu sait où il avait pu se procurer un tel tromblon ! Il s'agissait d'un prototype produit dans les années 1980 par Heckler & Koch et Winchester / Olin. Les Allemands s'étaient chargés du fusil et les Américains des munitions. L'idée avait été de concevoir une arme de guerre sur le modèle du fusil de chasse.

Finalement, l'US Army s'en était désintéressée et la police n'en avait pas voulu pour remplacer ses riot guns. Trop dangereux !

Voilà ce que ce cinglé avait utilisé pour exterminer sa famille : un engin de mort que même les flics américains trouvaient excessif !

Michelet n'avait jamais vu un truc pareil. En Afrique, les types ont tendance à foutre le feu après avoir équarri les gens à la machette. Dans les maisons réduites en cendres, les corps calcinés se confondent avec le reste. Il n'y a plus de formes reconnaissables. Tout est devenu indistinctement gris. Pas de quoi s'émouvoir, en somme.

Ici, au contraire, ç'avait été en couleurs. Avec des détails vachement évocateurs. Les murs de l'appartement avaient été couverts de sang. Des débris humains s'étaient répandus partout. Le carnage avait commencé au rez-de-chaussée, avec la mère comme première victime. Sur les huit chevrotines en tungstène, elle en avait pris cinq. Les impacts des trois autres se voyaient clairement sur la porte du frigo, derrière elle. Ces cinq chevrotines avaient suffi pour lui emporter l'épaule gauche. Elle avait dû mourir vite. Ensuite était venu le tour de l'aînée des enfants, une fille de quinze ou seize ans, qui avait reçu une cartouche à bout portant au milieu de la poitrine. Dans la plaie béante, on voyait bien le cœur, et les veines qui en sortaient. Les festivités s'étaient poursuivies à l'étage. Le fils de dix ans avait été tué au sommet de l'escalier. Le père avait dû tirer deux fois car le même était en charpie. Et puis, le père était entré dans la chambre des jumelles, des gamines de six ans. Elles avaient eu le temps d'avoir peur, car on les avait trouvées recroquevillées dans un coin. Elles avaient dû le supplier. Il avait tiré quand même. Le bouquet final, ç'avait été le bébé, fusillé dans son berceau. Un tas de chair à saucisse dont émergeaient deux petites mains et deux petits pieds : voilà tout ce qu'il en restait. Ensuite, le père s'était tiré une cartouche sous le menton. Il avait quand même eu du cran, le salaud, car il était bien placé pour savoir les dégâts que ça faisait. Il s'était littéralement décapité. En comparaison de ce qu'aurait fait une guillotine, c'était du travail de sagouin. Un tas de tubes et de tuyaux dépassait du cou déchiqueté.

Michelet, en guise de bizutage, avait dû assister à l'autopsie des petites jumelles. Le sergent l'avait obligé à arriver au début et à rester jusqu'à la fin. Pendant le découpage des corps, Michelet avait eu la nausée. Il avait même dû sortir une fois ou deux pour vomir. Finalement, le légiste s'était aperçu qu'une seule cartouche avait suffi pour tuer les deux gamines c'est dire à quel point elles avaient été serrées l'une contre l'autre.

Ce jour-là, Michelet était rentré chez lui de bonne heure, il avait pris un bain et, pendant que le reste du genre humain réveillonnait, il avait passé la soirée seul, tout nu devant la télé, à regarder des dessins

animés en sifflant la moitié d'une bouteille de Jack Daniel's et un six-pack de bière brune.

Des années avaient passé depuis lors, mais sa répugnance pour les autopsies était toujours aussi forte. Néanmoins, il tint à assister à celles des deux morts de la veille au soir.

Son réveil sonna à 6 heures pile. Michelet se leva aussitôt, fit une toilette de chat et s'habilla en vitesse. Seul changement dans ses habitudes de célibataire : il ne prit pas de petit déjeuner et sortit de chez lui l'estomac vide pour plus de sûreté.

Il arriva vers 6 heures et demie devant l'Hôpital général, où se trouvaient la morgue et l'institut médico-légal. Compte tenu du décalage horaire de trois heures, au même moment, à Miami, Bolan était en train de régler leur compte à James Fitzpatrick et à sa bande de pourris. Sur la porte de l'institut médico-légal, le Dr Zizka avait accroché une pancarte qui disait : En ce lieu, la mort se réjouit de venir en aide aux vivants. Il prétendait que cette noble maxime pouvait atténuer un peu le chagrin des familles obligées de venir ici.

Michelet poussa la porte. Ruth Kremer était déjà arrivée : pas maquillée, les cheveux démêlés à la va-vite et attachés en queue-de-cheval avec un élastique quelconque. Cette coiffure mettait en valeur le contour d'un visage sans défauts ni mollesse dont l'ovale parfait semblait destiné à braver les outrages du temps. Ses cheveux bruns, drus et longs, brillaient à la moindre lueur. Elle avait le teint clair et des taches de rousseur sur le nez. Et puis, il y avait ses yeux en amande, qui faisaient penser à des émeraudes, non seulement à cause de leur couleur verte mais à cause de leur froideur et de leur dureté.

Par ailleurs, cette tête était posée sur un corps de Vénus.

Ce matin, elle portait un blouson de cuir, un jean et des Santiags. Elle s'habillait souvent comme ça lorsqu'elle était en service.

Telle quelle, elle était superbe, comme toujours. A trente-cinq ans, elle avait déjà eu plusieurs vies. Championne de triathlon, mannequin, danseuse. La danse et le mannequinat pour payer le collège ; le sport pour obtenir une bourse à l'Université. Et puis, quinze mois en Afrique avec Action contre la faim car, cette belle fille était aussi un chic type.

Michelet n'était pas indifférent à ses charmes. Il avait souvent la gorge sèche en sa présence ; il la regardait avec des yeux de merlan frit quand elle lui parlait gentiment. Peut-être même était-il un peu amoureux. Mais il n'aurait jamais osé lui faire des avances. Il la trouvait trop bien pour lui.

— Tiens ! s'exclama-t-elle en le voyant paraître. Quand on parle du loup !

Elle disait cela car, le médecin-légiste venait juste de lui demander si son coéquipier assisterait aux autopsies ou s'il se contenterait de lire le rapport.

— Salut, Percy ! ajouta-t-elle. Franchement, je ne m'attendais pas à te voir ici. La viande froide, c'est pas ton truc... surtout au petit déjeuner.

— Bonjour à tous, dit sobrement Michelet.

— Bonjour, répondirent en chœur Zizka et son assistant.

— Pour tout vous dire, reprit le légiste, connaissant votre estomac délicat, moi aussi, je croyais que vous resteriez au lit et que, pour connaître les tenants et les aboutissants de ces tragiques trépas, vous préféreriez attendre que je vous en informe par écrit.

Le cadavre de la fausse paroissienne reposait sur un brancard, juste à côté de la table de dissection en acier inoxydable. Le cadavre du faux prêtre attendait son tour dans l'un des tiroirs réfrigérés de la pièce voisine. La morte était encore tout habillée. La lumière blanche du scialytique faisait ressortir l'atrocité de ses blessures. Les balles avaient emporté la moitié du crâne et une bonne partie du visage.

— Mon cher Percy, vous arrivez bien, poursuivit Zizka, nous étions sur le point de lui ôter ses vêtements.

Son assistant et lui se munirent chacun d'une paire de ciseaux. Le légiste fit claquer la sienne près de son oreille comme pour s'assurer qu'elle était de bonne qualité.

— Est-elle aussi gironde que l'entrebâillement de son col, hier soir, de manière aussi fortuite que providentielle, nous le laissa présager ? C'est ce que nous allons bientôt pouvoir constater de visu.

Les deux hommes commencèrent à déshabiller le cadavre de la femme. L'un découpa la jupe et l'autre le chemisier.

— Sous les oripeaux de petite vieille, les sous-vêtements sont luxueux, constata le Dr Zizka. Regardez-moi cette dentelle ! Rien que sur le soutif, y en a au bas mot pour deux cents dollars ! Les bijoux non plus n'étaient pas en toc, ajouta-t-il en désignant un plateau sur lequel se trouvaient une montre ultraplate sertie de diamants et une grosse bague. Elle devait avoir un amant friqué... Friqué et néanmoins délicat. Par exemple, j'attire votre attention sur le raffinement de la bague : l'or rouge est assorti à ses cheveux et l'émeraude, à l'œil qui lui reste.

Il coupa la petite culotte et le soutien-gorge et l'assistant se chargea d'ôter les chaussures et les bas. Lorsqu'elle fut entièrement nue, ils la déposèrent sur la table de dissection.

Alors, Zizka la contempla longuement.

— Cette fille était vraiment un morceau de roi, n'est-ce pas ? dit-il en regardant Michelet par-dessus ses bésicles. Ainsi s'explique sans doute la prodigalité de son amant. Et peut-être aussi sa jalousie et la déplorable brutalité de sa réaction... si toutefois il s'agit d'un crime passionnel.

— Moi aussi, c'est ce que j'ai pensé, dit Kremer.

— Je ne crois pas que ce soit ça, dit Michelet. Trop simple. Trop évident.

— Les faits ne se donnent pas toujours la peine d'être compliqués, dit Kremer. Tu sais aussi bien que moi que, dans neuf cas sur dix, la bonne solution, c'est celle qui saute aux yeux.

Le légiste s'empara de la douchette accrochée au coin de la table de dissection, déploya le tuyau flexible, ouvrit les robinets et fit couler l'eau sur le dos de sa main pour s'assurer qu'elle n'était ni trop chaude ni trop froide « comme une nourrice qui s'apprête à faire la toilette d'un bébé », pensa Kremer.

— Les hommes se sont toujours méfiés de l'influence des confesseurs sur leur entourage féminin, dit-il en commençant à arroser le cadavre. Et je crois, le diable m'emporte ! qu'ils ont eu raison.

Michelet remarqua que la morte avait des croisillons imprimés dans la peau des genoux et pensa qu'elle avait dû les attraper sur l'agenouillement en paille d'un prie-Dieu.

Au bout d'un moment, le légiste ferma les robinets et raccrocha la douchette.

— Là ! s'exclama-t-il. Elle est propre comme un sou neuf.

Il glissa une cale en plastique sous les reins du cadavre. Ce n'était pas pour mettre les seins en valeur mais pour ouvrir plus facilement la cage thoracique.

Il commença par faire une incision en Y, des épaules jusqu'au milieu de la poitrine et, de là, jusqu'au bas-ventre. Il n'y eut presque pas de saignement. Puis, il se servit de cisailles grandes comme des pinces coupe-boulons pour venir à bout du sternum.

Lorsqu'il eut tous les viscères à sa portée, le légiste fit des prélèvements de fluides : bile, urine. Il enfonça même l'aiguille d'une seringue dans l'œil unique de la morte pour soutirer un peu d'humeur vitrée. Michelet tiqua.

Kremer vit l'interrogation muette dans son regard.

— Elle avait de la dope, expliqua-t-elle.

— Alors, je fais les prélèvements d'usage en pareil cas, ajouta le Dr Zizka.

— Quel genre de dope ? demanda Michelet.

— De l'Ecstasy, je crois, dit Kremer. Ou du 4-MEC. Ou une saloperie du même genre. C'est en cours d'analyse.

Zizka fit une profonde incision dans l'intérieur de la cuisse gauche et tira du sang de l'artère fémorale. Cette fois encore, Michelet ne demanda rien mais il eut quand même droit à une explication.

— Je fais le prélèvement le plus loin possible du foie, dit Zizka. En toxicologie, le sang le plus exploitable est le sang périphérique, vous comprenez ?

Michelet acquiesça d'un hochement de tête.

Zizka se mit à extraire les organes un par un. Son assistant les recueillait sur des plateaux et les pesait avant de les ranger dans des bouches. Le malaise de Michelet allait croissant. Plus les organes défilaient devant ses yeux, plus il pâlisait. La pesée se faisait sur une balance commerciale, ce qui renforçait encore l'impression de triperie.

Au bout d'un moment, Michelet eut un haut-le-corps et pinça les lèvres.

— Holà ! Tu ne vas pas vomir ici ! lui dit Kremer.

— Pas de danger, je suis à jeun, répondit-il avec un frémissement de dégoût car une atroce saveur de suc gastrique lui avait envahi la bouche.

Enfin, Zizka découpa ce qui restait du crâne, préleva ce qui restait de cerveau et annonça la fin du show.

— Maintenant, y a plus qu'à recoudre.

Il se tourna vers Kremer et Michelet.

— Mon assistant va s'en charger. Rassurez-vous, quand il aura fini, je ne dis pas qu'elle sera comme neuve, mais montrable. Vous restez pour l'autopsie du pseudo-curé ? ajouta-t-il après un bref intervalle en promenant de l'un à l'autre des regards bienveillants et amusés.

Kremer dit que oui. Du coup, Michelet aussi. L'assistant était en train de préparer une aiguillée de fil. Soudain, la porte s'ouvrit et une demi-douzaine d'hommes entrèrent dans la salle de dissection. En les reconnaissant, Kremer murmura entre ses dents : « Vingt-deux ! » et Michelet pensa : « Qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, ceux-là ? »

C'était le gratin de la flicaille de Vancouver.

Ouvrant la voie, il y avait le sergent Friedländer, patron de l'Homicide Unit, autrement dit le supérieur hiérarchique de Kremer et Michelet. Et puis, l'inspecteur Thomas, patron de la brigade des Stups. Et puis, le Deputy chief constable Mayne, patron de la médecine légale, c'est-à-dire le supérieur hiérarchique du Dr Zizka. Et puis, le Deputy chief constable Balmer, patron de la division d'investigation en d'autres termes, le supérieur hiérarchique du sergent Friedländer. Et puis le Deputy chief constable Süssmayer, patron de la Division de soutien opérationnel et, à ce titre, supérieur hiérarchique de l'inspecteur Thomas. Enfin, le Chief constable Nash, supérieur hiérarchique de tout le monde à la fois. Il ne manquait plus que le ministre de l'Intérieur, le Premier ministre, la reine d'Angleterre et Dieu !

Le sergent Friedländer se montra aimable mais il fut bien le seul. Les autres avaient leur mine des mauvais jours. Mayne, Balmer et Nash répondirent aux bonjours par des grognements ; Thomas et Süssmayer n'y répondirent même pas.

Dans le sillage des six hommes, un septième personnage apparut,

sanglé dans un trench-coat mastic. C'était une femme.

— Qui est-ce ? demanda Kremer en parlant à l'oreille de Michelet.

— J'en sais rien, répondit-il.

L'inconnue devait avoir une cinquantaine d'années. Elle était grande et plutôt bien faite. La poitrine semblait généreuse, la ceinture marquait une taille assez fine et les mollets du moins ce qu'on en voyait entre les bottines et l'ourlet de l'imperméable étaient joliment galbés. Mais le visage avait un contour déplaisant, avec un menton carré et presque pas de pommettes. Son teint laiteux aurait pu être un atout s'il n'avait été gâté par une constellation de petits points rouges. Et puis, il y avait ses gros sourcils, qui se rejoignaient pour former une épaisse barre au-dessus de petits yeux marron et lui donnaient un air renfrogné. Ses cheveux gris, ternes et trop courts, ne l'embellissaient pas non plus.

Sans un regard pour personne, elle s'approcha de la table de dissection, d'une démarche automatique, en faisant claquer ses talons. Le Chief constable Nash la suivit, ainsi que tous les autres, sauf Friedländer, qui aima mieux rester dans un coin avec Kremer et Michelet.

Une fois plantés autour de la table, ils contemplèrent ce qu'il y avait à contempler : un cadavre de femme avec le crâne sans calotte ni cerveau, un demi-visage, une ouverture des épaules au bas-ventre, les deux moitiés de la cage thoracique tournées vers l'extérieur, le thorax et l'abdomen vidés. Les hommes avaient des caractères bien trempés. Quelles que soient leurs émotions, ils s'appliquèrent à ne rien montrer. Mais pas la femme. Sa bouche grimaçante, son front plissé en disaient long sur son chagrin. Sa silhouette était raide. Sous son trench-coat, ses épaules étaient bloquées. A cause de sa nuque crispée, elle projetait son gros menton en avant.

Brusquement, elle croisa les bras sur sa poitrine.

— On dirait qu'elle est frigorifiée, murmura le sergent Friedländer.

— On dirait plutôt qu'elle a peur de tomber en morceaux, répondit Michelet.

— C'est sans doute ce qu'on appelle être pétrifié de douleur, dit Kremer.

La femme décroisa les bras et s'essuya les yeux avec le dos de la main. Puis, se tournant vers le Deputy chief constable Mayne, elle lui demanda sèchement :

— Elle va rester longtemps comme ça ?

Mayne pivota et, d'un signe de tête, transmit la question à Zizka.

— Sans votre survenue inopinée, madame, elle serait déjà recousue, rétorqua Zizka avec une pointe d'insolence qui ne passa pas inaperçue.

Cette invasion de son territoire commençait à l'agacer. Et puis, tout le monde savait que, malgré une épouse bien-aimée, des jambes torses, une bedaine et des cheveux clairsemés, Zizka était un coureur impénitent.

Cet homme d'esprit ne pouvait pas s'empêcher de bêtifier devant un joli minois. En contrepartie, jamais il ne se serait laissé impressionner par une femme laide.

— Cela fait plus de vingt-cinq ans que je suis médecin-légiste, reprit Zizka avec une lumière railleuse dans le regard, et aucun de mes clients ne s'est jamais plaint.

Le Chief constable Nash s'empressa d'intervenir avant que la situation ne s'envenime.

— Vous la reconnaissez ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la femme.

Et elle s'essuya de nouveau les yeux avec le dos de la main.

— Même s'il n'y a plus grand-chose de ressemblant, ajouta-t-elle d'une voix sourde.

— Vous voulez voir l'autre ? demanda Nash.

— Oui.

— Il est à côté, intervint Zizka. Mon assistant va vous conduire.

En poussant un soupir excédé, l'assistant posa sa grosse aiguille et partit vers la sortie en claironnant, sur un ton de guide touristique :

— La visite continue par ici, messieurs dames !

La femme, le chef, les divers chefs adjoints et l'inspecteur le suivirent, dans cet ordre, en rang d'oignons. Cette fois encore, Friedländer préféra rester auprès de Kremer et Michelet.

— C'est qui, cette nana ? demanda Michelet aussitôt après que les autres furent sortis.

— Helen McDougall, répondit Friedländer. C'est le superviseur de la D.E.A.

La Drug Enforcement Agency avait un bureau à Toronto et un autre à Vancouver. Le Canada était même le seul pays au monde où la D.E.A. avait deux bureaux. Le premier n'avait déplu qu'à quelques empêcheurs de danser en rond mais, à l'ouverture du second, ç'avait été le tollé général : la presse libérale avait rappelé que le Canada était un pays indépendant et les activistes de tout poil avaient ressorti leurs vieux slogans contre l'impérialisme américain.

— Ah, je vois ! fit Michelet. Une grosse pointure ! C'est pour ça qu'elle ne m'a pas calculé !

— Moi, dit Kremer, elle m'a regardée comme si j'étais une tache de gras sur son chemisier favori.

— Vous auriez tort de vous vexer, mes enfants, leur dit le sergent avec bonhomie. A part Nash, elle traite tout le monde comme de la valetaille. Et mieux vaut ne pas la chatouiller. A Washington, c'est

quelqu'un. Je suis sûr qu'elle a le numéro du mobile de l'Attorney général. Et peut-être même celui d'Hillary Clinton.

— Oh ! Alors, j'ai rudement bien fait d'être poli avec elle, dit Zizka mi-figue mi-raisin. Si j'avais cédé à la tentation de l'envoyer se faire foutre, ç'aurait été mauvais pour mon matricule, hein ?

— Seigneur Jésus ! Vous pouvez être sûr qu'elle vous aurait fait muter dans le trou du cul du monde ! confirma Friedländer tandis que Kremer et Michelet souriaient poliment.

— Tout cela ne me dit pas ce qu'elle est venue foutre dans ma salle de dissection, reprit le légiste.

— La morte était l'un de ses agents, expliqua Friedländer. Ne me demandez pas comment elle s'appelait. Tout ce que je sais, c'est qu'elle avait sur elle une carte d'identité au nom de Nelly Stefansson, qui ressemble à une vraie comme deux gouttes d'eau mais qui doit être fausse, vu qu'elle était en immersion.

— En immersion où ? demanda Michelet.

Le sergent marqua une courte pause avant de laisser tomber, sur un ton mélodramatique :

— Dans l'entourage d'Allan Forester.

Comme prévu, ce nom provoqua une petite commotion parmi ses interlocuteurs.

— Allan Forester ? s'exclama Kremer en grimaçant de dégoût.

Michelet se contenta de murmurer : « Putain ! » d'une voix sifflante, entre ses dents serrées.

Personne n'avait besoin de demander qui c'était. Depuis environ vingt ans, Forester régnait sur le trafic de drogue dans Vancouver et sa région. Il n'y avait pas un flic, pas un magistrat, pas un juge, pas un agent du fisc, pas un douanier qui ne rêvait de lui mettre la main au collet. Mais il leur échappait toujours.

— Allan Forester ! dit à son tour le Dr Zizka. C'est pour ça qu'elle avait de la dope dans son sac ?

— Sans doute, répondit le sergent.

— Infiltrée jusqu'où ? demanda Kremer.

— Je ne suis pas dans le secret des dieux mais, si j'ai bien compris, assez loin.

— Loin comment ?

— Jusqu'au plumard du boss.

— Beau boulot ! s'exclama Michelet avec un petit sifflement admiratif.

— Tu parles d'un boulot ! s'exclama Zizka. Les belles filles comme elle n'ont qu'à se montrer pour séduire !

Machinalement, il se tourna vers la table de dissection et les autres l'imitèrent.

— Je sais, reprit-il, quand on la voit comme ça, c'est pas flagrant.

Mais, souvenez-vous, avec tous ses organes à leur place et de la peau autour, elle était irrésistible.

— En tout cas, dit Michelet, elle avait un amant suffisamment riche pour la couvrir de cadeaux princiers.

— Et suffisamment amoureux, ajouta Kremer.

Se retournant vers Friedländer, elle demanda :

— L'autre, c'était son contact ?

— Ouais, grommela-t-il.

— Un agent de la D.E.A., lui aussi ?

— Bah oui.

— On aurait pu s'en douter en voyant ses flingues, hier soir, dit Michelet. Le Smith & Wesson M & P40 et le SIG-Sauer SP2340 sont en dotation à la D.E.A.

— Comme quoi l'habit ne fait pas le moine, dit Kremer.

— Ni la soutane, le curé, ajouta Friedländer.

— Y en a beaucoup, comme ça, des Américains, en train de braconner sur nos terres ? demanda Michelet.

— Aucun moyen de savoir, bougonna le sergent. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils font tous la gueule, surtout Süßmayer et Thomas : parce que la D.E.A. n'avait pas daigné les informer de l'opération.

L'assistant de Zizka revint sur ces entrefaites et bientôt le chef Nash apparut dans l'encadrement de la porte, toujours aussi mal luné.

— Vous venez, sergent ?

— J'arrive, monsieur.

Friedländer alla rejoindre les autres et l'on entendit le bruit de leurs pas qui s'éloignaient dans le couloir.

— Tu vois bien que c'était un crime passionnel, dit alors Kremer d'un ton satisfait.

Michelet la regarda curieusement. Elle expliqua :

— Il l'aimait, elle l'a trahi, il l'a assassinée. T'appelles ça comment, toi ?

CHAPITRE IV

Miami, Floride

Mack Bolan quitta Miami Beach par la Julia Tuttle Causeway. Au bout du pont, il tourna à gauche. Il y avait beaucoup de circulation mais la Triumph Street Triple R était vraiment la monture idéale pour slalomer dans les embouteillages.

Une fois sur la South Dixie Highway, il fila vers le sud. Vingt minutes plus tard, il avait rejoint ses pénates : une chambre dans un motel, au bord de l'autoroute, à hauteur de Leisure City.

Après les événements de la matinée, Bolan était en nage et il puait la fumée. Il songea à prendre une douche. Mais ses armes aussi avaient été à la peine et elles avaient besoin d'un brin de toilette. Bolan était un soldat dans l'âme ; il n'avait pas oublié l'adage en vigueur dans toutes les armées qui se respectent : « Remise en condition du matériel avant remise en condition du personnel. »

Pour commencer, il se fabriqua une petite écuelle avec le fond d'une bouteille en plastique et y versa du pétrole. Puis, il disposa devant lui les accessoires dont il avait besoin : un spray de lubrifiant, une brosse à dents, un écouvillon en laiton, un autre en Nylon, des mèches en tissu et un rouleau d'essuie-tout.

Avant de démonter le Beretta 93 R, Bolan prit soin de recharger le Desert Eagle et de l'armer. Puis, il le posa sur la table, à portée de main. Jamais il n'aurait démonté ses deux pistolets en même temps. Dans sa vie, c'était toujours la guerre et jamais la paix. Les trêves, quand il y en avait, étaient rares et précaires. Il se sentait parfois en sûreté comme maintenant mais pas au point de baisser sa garde. Il n'était pas né, celui qui le surprendrait tout nu et bras ballants.

Bientôt, le Beretta fut propre. Bolan attendit de l'avoir remonté, chargé et armé pour nettoyer le Desert Eagle. Ce n'est que lorsqu'il eut de nouveau ses deux armes prêtes à l'emploi qu'il songea à la remise en condition du personnel.

Il prit une douche très chaude et enfila des vêtements ! propres. Puis, il appela le Black Warriors Ranch pour donner de ses nouvelles.

Evangelista Preston décrocha à la première sonnerie.

— Allô ?

— Salut. C'est moi.

Elle reconnut tout de suite la voix de Bolan et ravalai son souffle.

— Ah ! Salut, Striker ! s'exclama-t-elle.

Chaque fois qu'elle s'adressait à Bolan, sa voix trahissait un certain trouble. Elle n'aurait sans doute jamais consenti à l'avouer mais elle éprouvait plus que de l'amitié ou de la simple estime pour le

Guerrier. En vérité, il lui inspirait un sentiment très tendre et qui n'aurait demandé qu'à s'épanouir. Pour cela, il aurait suffi que Bolan l'encourage un peu. Mais ça ne risquait pas d'arriver. Bolan ne donnait jamais le moindre espoir aux femmes qui s'éprenaient de lui. Le romantisme n'était pas son fort. Evangelista Preston savait tout cela. Elle se consolait en se disant qu'il ne la trouvait pas déplaisante et qu'elle était juste logée à la même enseigne que toutes les autres femmes.

— Qu'est-ce que tu deviens ? demanda-t-elle.

— La routine.

— Tu es où ?

— En Floride.

— A Miami ?

— Oui.

— Avec Grimaldi ?

— Avec Grimaldi.

— Bah voyons ! s'exclama Preston avec un sourire dans la voix. Quand j'ai vu les dernières nouvelles de Miami Beach, je me suis dit qu'il n'y avait que vous pour faire une chose pareille. C'était signé.

— Ah bon ? fit Bolan sur un ton amusé.

— Oui, confirma Preston. Des truands auraient peut-être été capables d'envisager ce genre d'attaque, mais ils auraient salopé le travail, je vois ça d'ici...

— Salopé comment ? demanda Bolan, curieux.

— Bah, ils auraient canardé à tout-va, expliqua Preston. Il y aurait eu des balles perdues, des innocents touchés. Et puis, ils auraient sans doute été assez bêtes pour essayer de repartir comme ils étaient venus et les Top-guns de Homestead les auraient carbonisés en vol. Alors que, là...

Bolan attendit la suite avec gourmandise.

— Là, poursuivit Preston, il n'y a que les méchants qui ont souffert et pas de dommages collatéraux ; et puis, le travail a été délicatement terminé à la main. Après quoi, le bonhomme s'était volatilisé Dieu sait comment, en laissant l'hélico sur place. Net et sans bavure, très malin, perfectionniste...

« N'en jetez plus ! » pensa Bolan.

— Quelque chose d'aussi nickel, conclut Preston, ça ne pouvait être que toi.

Il fut obligé de sourire. Elle avait vraiment un faible pour lui !

— Tu mets ma modestie à rude épreuve, Evangelista, répondit-il. Heureusement que tu ne peux pas me voir, parce que je suis en train de rougir comme une jeune fille.

Preston éclata de rire.

— Si tu veux parler à Brognola, dit-elle en reprenant son sérieux,

il est à Washington. Mais je peux te mettre en ligne avec lui.

— Pas la peine, dit Bolan. C'est à Aaron que je voulais parler.

— Ah ! lui, je peux te le passer facilement, répondit Preston d'un ton enjoué. Il est juste à côté de moi.

Après un bref intervalle, Bolan l'entendit dire :

— Tiens, c'est Striker !

Aaron Kurtzman était un des deux géniaux informaticiens du Ranch. Il prit le combiné et bientôt sa grosse voix retentit dans l'oreille de Bolan.

— Salut, Striker ! Quel bon vent t'amène ?

— J'ai un petit service à te demander.

— Si je peux, ce sera avec joie.

— Écoute ! Ce matin, j'ai récupéré un Macbook chez un certain James Fitzpatrick.

— Sir James ?

— Tu le connais ?

— Lorsque nous avons eu les dépêches de Miami, avec Evangelista, nous avons ressorti son dossier, expliqua Kurtzman. Ne serait-ce que pour y ajouter la mention « Décédé ».

Bolan rigola.

— Un tel coup d'éclat, on se doutait bien que c'était toi, reprit Kurtzman. Du cousu main ! Chapeau, sergent !

Les compliments de l'Ours étaient plus sobres que ceux de Preston mais tout aussi agréables à entendre.

— Merci, dit laconiquement Bolan.

— Ce type et sa bande d'assassins narguaient le F.B.I. depuis dix ou douze ans, dit Kurtzman. On leur attribue une centaine de meurtres. Mais il y en a peut-être le double. Enfin, le voilà hors d'état de nuire. Putain, bon débarras ! On ne saura jamais combien de vies tu as sauvées en butant ce pourri.

Bolan ne dit rien : c'était le genre de remarque qui le laissait sans voix.

Avec tout cela, l'Ours n'avait pas perdu le fil.

— Tu parlais d'un Macbook récupéré chez le défunt ?

— Ouais, confirma Bolan en ricanant. Mais il n'est pas flambant neuf. Pour tout te dire, je l'ai ramassé au milieu des décombres et il a beaucoup morflé.

— Envoie-le-moi quand même.

Pour ce faire, Bolan retourna à Miami, où se trouvait le plus proche bureau de la FedEx. Au retour, pris de fringale, il s'arrêta dans un McDo pour manger un hamburger et une portion de frites. Puis, il retourna à son motel. Chemin faisant, il repensa aux deux types qu'il avait tués dans le hall, chez Fitzpatrick. Les billets d'avion qu'il avait trouvés dans leurs poches évoquaient un voyage d'affaires... et l'on

sait le genre d'affaires que traitent ces types-là ! Pour en avoir le cœur net, Bolan décida de regarder sur internet les crimes commis la veille à Vancouver.

Revenu dans sa chambre, il commença par le Vancouver Sun, parce que c'était le quotidien le plus important de la ville. Au milieu des nouvelles locales, il lut ceci :

DOUBLE MEURTRE DANS UNE EGLISE.

Les lieux de culte servent rarement de décor à des crimes. C'est pourtant ce qui vient d'arriver à l'église Saint-Jean-Baptiste, dans le quartier de Kensington-Cedar Cottage. En effet, deux personnes y ont trouvé la mort hier soir, assassinées à coups de pistolets de gros calibre. Notre reporter a réussi à savoir que les deux malheureuses victimes sont un prêtre et une vieille femme. Le bruit de la fusillade a attiré de nombreux témoins. Ils s'accordent à dire que les assassins étaient au nombre de deux. Mais, selon quelques-uns, ils auraient pris la fuite à pied à travers Riley Park ; d'autres soutiennent qu'ils seraient montés dans un 4 x 4 noir de marque Porsche ou Mercedes et qu'ils auraient pris la direction de Renfreiv-Collingzwood. Le sergent Friedländer, patron de l'Homicide Unit est resté très évasif quand la presse l'a questionné. La police est perplexe et on la comprend. En effet, elle a peu d'indices et on a beau s'interroger, on ne voit pas de motif raisonnable à l'assassinat d'une vieille femme et d'un prêtre. « L'affaire est grave et ténébreuse à souhait. J'ai mis dessus mes meilleurs hommes... dont une femme », sourit tristement le sergent Friedländer.

Bolan s'était demandé ce que les deux pourris étaient allés faire à Vancouver. Il comprit qu'avec cette tuerie il tenait la réponse à sa question. « Travail de pros », se dit-il.

Par acquit de conscience, il continua ses recherches. Négligeant le Globe and Mail et le National Post, qui se concentraient sur l'actualité nationale, il se rendit sur le site de The Province, le principal journal local.

L'article intéressant se trouvait parmi les faits divers.

DEUX PERSONNES ASSASSINEES DANS UNE EGLISE.

Un double assassinat, d'une sauvagerie rare, a été commis hier, en fin d'après-midi, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, située au cœur du quartier de Kensington-Cedar Cottage. L'identité des victimes n'a pas été révélée. Il s'agirait d'un prêtre et de la vieille femme qu'il était en train de confesser. Selon les témoins oculaires, le criminel a agi seul et, une fois son forfait accompli, il est monté dans une berline Audi de couleur blanche ou gris clair au volant de laquelle l'attendait un complice, et qui a filé vers

Victoria-Fraserviezv. A l'évêché, curieusement, on prétend ne pas connaître le prêtre qui a perdu la vie dans cet attentat aussi brutal que sacrilège. « C'est à y perdre son latin ! » s'étrangle-t-on dans l'entourage de Mgr Thomas O'Neill. Quoi qu'il en soit, le titulaire de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, l'abbé de Rosny, est, quant à lui, bien vivant. « Je l'ai eu au téléphone tout à l'heure et il n'avait pas une voix d'outre-tombe, sourit le secrétaire épiscopal. D'ailleurs, précise-t-il, le révérend père Rosny ne confesse que le lundi matin, de 10 à 12. Et il se demande qui a eu l'idée de squatter son confessionnal. » Soudain, le regard du secrétaire épiscopal se fixe. Une idée funeste vient de lui traverser l'esprit : « Et si c'était l'abbé Rosny qui avait été visé ? » pâlit-il.

Le Deputy chief constable Balmer, patron de la division d'investigation, interpellé sur ce point, ne dit ni oui ni non. « Je n'en sais foutre rien, déplore-t-il avec rudesse. Mais j'ai toute confiance dans les compétences du sergent Friedländer. Il a mis ses meilleurs enquêteurs sur l'affaire. » Apparemment, les policiers ne sont pas moins déroutés que le public. Tout le monde se pose la même lancinante question : « Que faut-il avoir dans la tête pour se mettre à massacrer les curés et leurs paroissiennes ? » Oui, il y a de quoi y perdre son latin, comme ils disent à l'épiscopat.

Bolan fit la grimace. A présent qu'il avait la réponse à sa première question, une deuxième se posait : « Sir James avait-il vraiment envoyé deux de ses tueurs pour une pauvre vieille et un petit curé ? »

Perplexe, il s'apprêtait à appeler Brognola pour essayer d'en savoir plus lorsque, dans un coin de l'écran, un petit texte, avec la première phrase en caractères gras, attira son attention :

Du nouveau dans le double meurtre de l'église Saint-Jean – Baptiste. Selon la dernière édition du Westender, la police de Vancouver considérerait désormais le double meurtre de l'église Saint-jean-Baptiste, dans le quartier de Kensington-Cedar Cottage, comme la priorité des priorités. (Lire la suite sur le site du Westender)

Après quelques clics, Bolan se retrouva en train de lire ceci :

Les reporters qui faisaient le pied de grue très tôt ce matin du côté de l'Hôpital général ont eu la surprise de voir surgir une bonne demi-douzaine de policiers de haut rang parmi lesquels le Deputy chief constable Balmer, patron de la division d'investigation, et le Deputy chief constable Süssmayer, patron de la Division de soutien opérationnel. Le groupe était conduit par le Chief constable Nash en personne. Détail curieux : en la circonstance, l'élite de la police de Vancouver semblait servir d'escorte à une femme, qu'aucun journaliste présent n'a pu identifier. L'importante délégation s'est rendue à l'institut médico-légal, où le Dr Zizka était en train de pratiquer les

autopsies des victimes du double meurtre qui a eu lieu hier dans l'église Saint-Jean-Baptiste. Lorsqu'ils sont ressortis, les policiers affichaient tous une mine bouleversée. A ceux qui prétendaient le questionner, le Chief constable Nash a lancé : « Pas de commentaires. » Quoi qu'il en soit, il semble que la police de Vancouver considère désormais le double meurtre de l'église Saint-Jean-Baptiste comme la priorité des priorités.

Bolan sifflota. Il avait eu raison de soupçonner que les victimes n'étaient pas ce qu'elles paraissaient être – dame, les tueurs de sir James ne se déplaçaient pas pour du menu fretin ! Comme l'avait dit l'un des flics canadiens : l'affaire était grave et ténébreuse à souhait.

Un coup de fil au grand Fédéral s'imposait.

CHAPITRE V

Vancouver, Canada

Vers 19 heures, Forester trouva curieux que Nelly ne soit pas encore rentrée.

Madame Georgette, la gouvernante, avait cuisiné tout l'après-midi ; elle aimait bien Nelly car elle était mignonne et gentille et n'avait pas l'air d'une pute comme les autres « amies » du patron. Alors, elle lui mitonnait de bons petits plats : aujourd'hui, un chapon gras, truffé à tout rompre, et un de ces gâteaux au chocolat dont elle avait le secret.

Dans la salle à manger, la table était mise, luxueuse comme toujours. Le fond blanc d'une nappe de lin mettait en valeur la faïence et l'argenterie. Fichées dans des chandeliers d'argent, des bougies blanches brûlaient. Leurs discrètes lueurs brillantaient les verres. Si la vaisselle et les couverts étaient beaux, les verres, doublés de cristal bleu cobalt, étaient carrément somptueux. Ils faisaient partie du célèbre « service du Tsar », conçu jadis par la cristallerie de Baccarat spécialement pour Nicolas II, volé à Moscou du temps d'Eltsine et dont on n'avait plus jamais entendu parler.

En attendant le retour de Nelly, Allan Forester se trouvait dans le salon, en compagnie de Christophoros Taktsis et de Boris Virchov. Taktsis et Virchov étaient ses deux tape-dur préférés. Forester jouait aux échecs avec Virchov. Taktsis était en train de verser très doucement le contenu d'une bouteille de vin dans une carafe. Forester lui avait fait déboucher un saint-estèphe 1996. Le saint-estèphe est de taille à se mesurer aux truffes et 1996 était une grande année.

Ce soir-là, Virchov avait les pièces noires, mais ça ne l'empêchait pas d'attaquer. Après avoir longuement caressé son crâne chauve, il envoya sa Reine dans le camp ennemi et annonça : Échec !

Taktsis posa la bouteille vide sur la desserte et la carafe sur la table basse, à côté de trois verres en tout point semblables à ceux qui magnifiaient la table de la salle à manger. Forester regarda longuement l'échiquier. S'il bougeait son roi, il était mat en quatre coups. S'il parait l'échec avec sa Reine, une série d'échanges s'ensuivrait, au terme desquels il resterait avec trois pions de moins et une finale perdue d'avance. Plutôt que de prolonger son agonie pendant une vingtaine de coups, il coucha son roi en signe de reddition.

— Bon, j'ai encore perdu, dit-il.

Son sourire témoignait de son fair-play.

— Pour battre un Russe à ce jeu-là, dit Virchov, il faut le battre

trois fois : une fois dans l'ouverture, une fois en milieu de partie et une fois en finale.

— Tu pourrais me laisser gagner de temps à autre ? suggéra Forester.

— Ah, non, patron ! s'exclama Virchov en faisant mine de s'indigner. Je vous respecte trop pour ça.

Forester regarda sa montre et se rembrunit. 7 heures et demie. Qu'est-ce qu'elle fichait ?

Taktsis remplit les verres. Boris Virchov rangea les pièces du jeu d'échecs dans leur coffret. Forester se leva, prit le verre que lui proposait Taktsis et regarda dehors. Il habitait sur Beach Avenue, entre Gilford Street et Bidwell Street. Les baies vitrées offraient une vue imprenable sur l'English Bay et sur Stanley Park.

Forester était grand et mince. Il aurait pu figurer dans le classement des hommes les mieux habillés du monde, si l'on avait songé à y inclure les truands. Il se procurait ses costumes, ses chemises et ses chaussures chez les plus grands faiseurs. Ses cravates de soie lourde étaient la discrétion même. Il ne s'autorisait aucun bijou à part une très belle montre. Ce n'est pas lui qu'on aurait vu avec une gourmette, une chaîne de cou ou des bagouzes. Ses seules fautes de goût étaient sa coiffure et son teint. Il s'obstinait à se coiffer en queue de canard sur l'occiput et il abusait de la lampe à bronzer, si bien que son visage avait fini par prendre des reflets orangés qui contrastait étrangement avec ses yeux bleus.

Forester s'approcha de la baie vitrée et essaya de penser à autre chose qu'au retard de Nelly, qui commençait à le tarabuster. Le soleil était en train de disparaître à l'horizon. Forester tint son verre à bout de bras dans la lumière du crépuscule et l'admira.

— Quelle merveille, tout de même ! s'exclama-t-il. Avec le prix d'un de ces trucs-là, il y aurait eu de quoi nourrir une famille de moujiks pendant un an ! Et le tsar les balançait par-dessus son épaule après avoir bu !

Taktsis donna le deuxième verre de vin à Virchov et garda le dernier.

— Qu'est-ce que vous en avez à foutre des moujiks, patron ? dit-il. Vous n'avez jamais été pauvre, que je sache...

C'était vrai. Dans l'arbre généalogique de Forester, du côté paternel, il n'y avait toujours eu que de bons bourgeois. Il était devenu truand par vocation et non par nécessité. Son père avait été un fort honnête homme, qui lui avait laissé en mourant pas mal d'argent et une longue tradition de vertus en tout genre. Les Forester, d'origine française, avaient donné au Canada des ingénieurs, des banquiers, des professeurs, des militaires, voire même un juge, et, du temps où la famille s'appelait encore Forestier, un évêque et un shérif.

Mais, par sa mère, il descendait des O'Malley de Waringconnaught. Selon lui, les paysans irlandais avaient eu un sort non moins terrible que celui des moujiks. Ils avaient connu l'oppression des Anglais et vécu de pommes de terre, le plus souvent pourries. Les plus aventureux avaient émigré au Nouveau Monde, préférant vivre et travailler dans un pays livré à l'anarchie plutôt que dans un pays livré au fisc. Écorcherie pour écorcherie, ils avaient préféré les Peaux Rouges aux collecteurs d'impôts.

Le souvenir de cette misère et de cette servitude, par une mystérieuse alchimie, circulait en lui avec son sang.

— J'en ai à foutre, dit-il. On n'a pas le droit de chier sur les pauvres comme ça !

Taktsis le regarda sans comprendre. C'était un ancien mercenaire, qui avait combattu en Bosnie dans la Garde des volontaires serbes les terrifiants Tigres d'Arkan. Il avait participé au massacre de Srebrenica et à quelques autres de moindre ampleur. Une fois, non loin de Mostar, il avait crucifié un vieillard sur la porte de sa grange rien que pour faire bisquer les Casques bleus anglais. Il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'il y avait des choses qu'on n'avait pas le droit de faire quand on était le plus fort.

Forester but une gorgée de vin. C'était le signal qu'attendaient Taktsis et Virchov pour enfin goûter le leur. Forester clapa de la langue et décréta que, non, décidément, il n'y avait rien de meilleur que le saint-estèphe, ce que les deux tape-dur approuvèrent.

Forester reposa son verre sur la table avec toute la délicatesse qui lui était due.

— Rien que pour avoir brisé des verres pareils, reprit-il, Nicolas II a mérité cent fois le sort que lui ont fait subir les Rouges !

— Vous avez bigrement raison, chef, dit Virchov. Les Bolcheviks ont bien fait d'exterminer ce vampire. Et sa femelle et toute sa nichée avec !

Virchov n'était pas seulement russe. C'était un ancien sous-officier du FSB et il ne s'était jamais relevé la nuit pour pleurer la mort des Romanov. Après Leningrad et Moscou, il avait œuvré dans la République Socialiste Soviétique de Tchétchéno-Ingouchie. A Grozny, il avait torturé et tué bon nombre d'hommes et de garçons et violé bon nombre de femmes et de filles. Lorsqu'il avait quitté le Caucase, son nom y était devenu synonyme de terreur. Il considérait Gorbatchev comme la plus grosse merde jamais chiée par le diable en plein vol et, à ses yeux, le monde était devenu absurde depuis la chute du Mur. Ç'avait été un homme redoutable tant qu'il avait été mû par des convictions. Il était encore plus redoutable, à présent qu'il ne croyait plus en rien.

Forester entretint la conversation et une demi-heure s'écoula

encore sans que personne n'annonce le retour de Nelly.

Finalement, le soleil disparut complètement derrière la ligne d'horizon. Une fois la nuit tombée, l'inquiétude de Forester redoubla. Il repoussa la bouteille de vin et demanda à Taktsis de lui apporter du whisky. Taktsis lui versa un verre de Crown Royal. Forester garda la bouteille à portée de main et l'attente reprit.

Une autre demi-heure passa, dans le silence et l'anxiété. Tout à trac, Forester demanda :

— Vous ne trouvez pas ça bizarre, qu'elle ne soit pas rentrée ?

L'ancien mercenaire grec et l'ancien flic russe voulurent bien en convenir.

— Ça me mine de rester là sans rien faire, dit encore Forester.

— Passons quelques coups de fil ? proposa Virchov.

Ils prirent chacun un téléphone et appelèrent les hôpitaux et les cliniques de Vancouver et des faubourgs. Puis, ils élargirent la recherche à Victoria et Calgary et finalement à toute la Colombie britannique. Sur aucun lit de souffrance à trois cents kilomètres à la ronde il n'y avait de jeune femme qui fasse penser à Nelly.

— Vous êtes sûre, mademoiselle ? insista Forester, parlant à la réceptionniste du dernier hosto sur sa liste.

— Sûre et certaine, répondit-elle d'un ton sucré. Nous n'avons aucune patiente du nom de Nelly Stefansson, ni même aucune qui ressemble à la description que vous m'en avez faite.

Devançant la question suivante, elle ajouta :

— Ni parmi les conscientes, ni parmi les comateuses, ni parmi les amnésiques.

En désespoir de cause, les trois hommes décidèrent de regarder les infos sur une chaîne du câble pour connaître les crimes de la journée. Il y avait eu un blessé pendant un braquage mais il s'agissait d'un homme de cinquante ans ; une femme assassinée par son mari ; un coup de couteau mortel lors d'une rixe entre ivrognes ; une vieille paroissienne et un curé assassinés dans une église ; un maître d'école balaféré au cutter par un élève ; un homme gravement blessé à coups de hachette par un mari jaloux ; des overdoses ; des règlements de comptes entre dealers ; deux viols...

— La routine, dit Taktsis.

— La vioque et le curé révolvérisés dans une église, quand même, c'est pas banal, objecta Virchov.

— Banal ou non, c'est pas ce qu'on cherche ! lança Forester si brutalement qu'à partir de ce moment-là Virchov et Taktsis se tinrent à carreau.

Avec tout ça, il était 10 heures du soir et Forester commençait à se faire un sang d'encre. Si elle n'avait pas eu d'accident, si elle n'avait pas été assassinée c'est qu'elle avait été enlevée.

Le monde du crime ressemble au monde féodal. Il n'y a jamais de paix parce qu'aucun seigneur n'y est suffisamment puissant pour décourager les ambitieux. Forester, seigneur de Vancouver, avait deux rivaux, pas assez forts pour l'attaquer de front mais pas assez faibles pour avoir peur de lui. C'était Jared Lowell surnommé Mickey Rourke, et Pélagie Vadeboncœur, surnommée la Calamity Jane du Canada. Ces deux pourritures humaines guettaient ses moindres faiblesses et savaient l'un comme l'autre que Nelly était sa seule faiblesse.

Un mauvais coup ne pouvait venir que d'eux.

Forester téléphona à Jared Lowell pour commencer.

— Tu sais où est Nelly ?

— Non, pourquoi ? Elle a disparu ?

— Oui.

— Et pourquoi tu me demandes ça, à moi ?

— Parce que je te soupçonne d'être capable de tout lorsqu'il s'agit de me nuire.

— D'accord, tu n'es pas mon meilleur ami, concédai Lowell. Et, comme tout le monde dans Vancouver, je sais que tu tiens beaucoup à Nelly. Mais de là à...

— Tss-tss ! fit Forester. Tu sais comment ça marche avec moi ? Tu me laisses tranquille et il ne t'arrive rien ; tu m'emmerdes et t'es mort. C'est quand même plus facile à comprendre que les règles du base-ball ou du mah-jong !

— Putain, Allan, s'exclama Lowell d'une voix qui trahissait de l'inquiétude, je sais tout ça ! On a passé un marché honnête et je m'y tiens. Pourquoi j'irais t'emmerder alors que tout baigne entre nous ?

Après Lowell, Forester appela Pélagie Vadeboncœur. Au début, les questions et les réponses furent à peu près les mêmes qu'avec Lowell.

— Pélagie, dit finalement Forester avec solennité. Tu es bien sûre que tu n'es pour rien dans la disparition de Nelly ?

— Je n'ai jamais touché à un seul cheveu de ta bien-aimée, répondit-elle narquoisement. Je t'en donnerais bien ma parole d'honneur, mais, en ce bas monde, il n'y a rien qui vaille moins que ma parole d'honneur... sinon peut-être la tienne.

Forester esquissa un sourire amer.

— Tu fais fausse route, reprit-elle. Cette foutue ville est pleine de niakoués qui seraient prêts à lui couper le poignet pour lui piquer sa montre ! C'est de ce côté-là que tu devrais chercher.

L'argument était pertinent. Les Asiatiques étaient tellement nombreux à Vancouver que la ville était surnommée Hong-couver ou Van-Kong. Parmi eux, il y avait des gens honnêtes, qui ouvraient d'excellents restaurants dans tous les coins et transformaient Vancouver en un paradis pour amateurs de sushis. Mais, comme l'avait dit Pélagie, il y avait aussi de vrais cannibales capables de vous

couper le poignet pour une Piaget à vingt mille dollars. Si Nelly avait été enlevée par une bande de minables hyperviolents, on ne la reverrait jamais, même en payant une rançon royale.

Forester se mit à respirer avec peine. Il se serait affolé, si l'affolement avait été dans sa nature. Un verre après l'autre, il avait bu les deux tiers de la bouteille de Crown Royal.

Virchov ressortit son téléphone. De plus en plus pessimiste, après les hôpitaux, il appela la morgue. Lorsqu'il raccrocha, il avait sa mine des mauvais jours.

— Je viens de parler à l'assistant du Dr Zizka, annonça-t-il. A l'institut médico-légal, ils ont le cadavre d'une belle jeune femme aux cheveux roux qui ressemble beaucoup à Nelly.

— Morte comment ? demanda Forester.

— Le gamin n'en sait rien.

A ce stade, Forester trouva encore une raison d'espérer.

— Pas sûr que ce soit elle.

Virchov enfonça le clou.

— Elle avait aussi une Piaget et une bague qui ressemblent à celles que vous lui avez offertes, dit-il.

— Alors, là, oui, murmura Forester en poussant un soupir sinistre, il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances que ce soit elle.

— Et le un pour cent qui reste ? demanda Taktsis.

— Un sosie, suggéra Forester.

Virchov fit la grimace.

— Pourquoi pas ? insista Forester, qui refusait encore de croire en son malheur. Il faut tout envisager.

— Un sosie ? Avec les mêmes bijoux ? dit Virchov.

Forester haussa les épaules.

— Si c'était son sosie à la morgue, patron, insista Virchov, qu'est-ce qui l'aurait empêchée de rentrer à la maison comme d'habitude ?

— Si ce n'est pas elle, il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit Taktsis.

Virchov comprit à demi-mot.

— O.K., j'appelle Cooper.

Plus d'un flic émergeait chez Forester. Parmi eux, il y avait le sergent Cooper. Quand il avait besoin d'un service, c'était toujours à lui que Virchov faisait appel en premier, car il était très efficace. Et il était loyal, cet homme, aussi paradoxal que ça puisse paraître. Il n'avait pas une mentalité de ripou. Jamais il n'aurait accepté les enveloppes de Forester s'il n'avait pas eu une épouse malade, une fille à l'université de Toronto, une maison à finir de payer, des dettes chez un bookmaker et une petite maîtresse. Cooper écouta les questions de Virchov, dit qu'il allait se renseigner et rappela trois quarts d'heure plus tard. Entre-temps, il avait tiré les vers du nez au sergent

Friedländer. Ce qu'il avait appris, il le répéta à Virchov, qui le répéta à Forester.

— Voilà, le sac de la belle rousse est à l'Homicide Unit. Dedans, il y a une carte d'identité au nom de Nelly Stefansson et les clés et les papiers de la Porsche que vous lui avez offerte.

Là, Forester fut enfin obligé de se rendre à l'évidence. Nelly était morte.

— Elle avait aussi un peu de dope dans son sac, ajouta Virchov. Le visage de Forester s'allongea.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit-il. Nelly et la femme à cheveux gris assassinée dans l'église ne sont qu'une seule et même personne.

— Hein ? dit Taktsis.

— Oui, confirma Virchov. La femme assassinée dans le confessionnal de l'église Saint-Jean-Baptiste, c'était Nelly.

Forester pâlit sous son vilain bronzage. Taktsis se tourna vers lui.

— Nelly était catholique pratiquante ?

Muet de stupeur, Forester se contenta de hausser les épaules.

— Et la perruque grise ?

Derechef, Forester haussa les épaules. Tout ça n'avait aucun sens. Il était largué.

— Pourquoi la tuer là-bas ? demanda Taktsis.

— Parce que c'est là-bas qu'ils étaient sûrs de les trouver, je suppose, répondit Virchov. Les confessions c'est seulement certains jours et à certaines heures.

— Qui, ils ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— J'ai ma petite idée, intervint Forester, qui avait recouvré l'usage de la parole.

Virchov et Taktsis ne demandèrent pas laquelle car elle était facile à deviner : soit Mickey Rourke, soit Calamity Jane.

— Il y a peut-être une autre explication, hasarda Taktsis après un intervalle de silence.

— Oui, peut-être, acquiesça Virchov.

Une fois de plus, le mercenaire et le flic se retrouvaient d'accord. Dans l'ensemble, ces deux fauves s'entendaient plutôt bien. Après tout, pourquoi pas ? Ils étaient tous les deux sans foi ni loi et ils avaient été tous les deux proserbes.

— Une autre explication ? répéta Forester sur un ton acerbe. Quand vous l'aurez trouvée, vous la direz !

Au milieu de la nuit, il finit par s'endormir, ivre de whisky et de chagrin et, à son réveil, il n'éprouvait plus que de la rage.

Dans un accès de fureur plus violent que les autres, il s'empara d'une chaise, en brisa un pied et s'en servit pour saccager sa propre chambre, cassant tout ce qui était cassable, jetant le reste.

— Non ! cria Taktis en voyant que son patron allait s'en prendre à ses tableaux de maître.

Il n'y connaissait rien en peinture mais leurs prix faramineux lui inspiraient le respect. Peine perdue : un petit Renoir fut arraché d'un mur et projeté contre celui d'en face, où son cadre de bois doré explosa sous le choc. Un pastel de Toulouse-Lautrec subit le même sort.

Emporté par son élan, Forester décrocha le Picasso.

— Pas celui-là !

Taktis avait crié beaucoup plus fort pour le Picasso que pour le Renoir ou le Toulouse-Lautrec, sachant que ce barbouillage-là valait plus cher à lui tout seul que le reste de la collection.

Mais il était écrit que rien ne serait épargné. Forester passa son poing à travers l'incalculable tableau.

Christophoros Taktis s'immobilisa et ne dit plus rien.

En voyant son garde du corps transformé en statue, Forester se dégrisa.

Hébété, il contempla le Picasso perforé.

Mais cette perte ne lui faisait pas oublier la perte de Nelly.

Soudain, il repensa aux coups de fil qu'il avait passés à Lowell et Pélagie. Tout sucre et tout miel, qu'ils avaient été ! Voyons, Allan ! C'est pas moi ! Tu peux me croire, jamais je n'aurais touché à un seul de ses cheveux... C'est sûrement les Chinetoques.

— Je t'en foutrai des Chinetoques ! s'écria-t-il. Ces enfants de salaud se sont bien foutus de ma gueule ! Je vais les exterminer !

S'il le fallait, il était prêt à exterminer la terre entière pour être sûr d'avoir les coupables.

— Toi, dit-il à Taktis, tu t'occupes de cette ordure de Lowell. Et toi, dit-il à Virchov, tu te charges de Calamity Jane. Démerdez-vous comme vous voulez, mais il faut qu'ils soient morts tous les deux avant ce soir.

Virchov et Taktis échangèrent un regard lourd de signification. L'effet allait suivre de près la menace.

* *

*

Miami, Floride

Sachant que Brognola se trouvait à Washington. Bolan l'appela directement, sans repasser par le Ranch.

— Ah ! s'exclama joyeusement le grand fédéral en reconnaissant la voix du Guerrier. Il y a longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Je commençais à me faire du souci.

— Tu n'as vraiment pas besoin de t'inquiéter pour moi, répondit Bolan du tac au tac. Que veux-tu qu'il m'arrive ? Tu sais que j'ai une vie pépère, réglée comme du papier à musique.

Les deux amis éclatèrent de rire. Et puis, ils prirent chacun des nouvelles de l'autre. Enfin, Brognola demanda :

— Tu es où ?

— En Floride.

— Avec Grimaldi ?

— Avec Grimaldi.

— Alors, le ravalement de façade à Miami Beach, c'était vous ?

— Bah, oui, concéda Bolan, faussement penaud.

— Je l'aurais parié ! s'exclama le grand Fédéral.

Après un bref intervalle et sur un ton plus grave, il enchaîna :

— Je ne savais pas que Fitzpatrick était sur ta hit list ?

— Je l'ai rajouté après l'assassinat de Leyden, dit Bolan.

— C'est vrai que l'affaire avait de quoi énerver.

Le dénommé Leyden avait été, trois mois plus tôt, le héros d'un fait divers tragique et que personne n'avait oublié.

Alexander Leyden avait été le fils unique d'un couple de bons bourgeois de Montgomery dans l'Alabama. Un accident d'avion l'avait rendu orphelin à seize ans. Avec de l'argent en suffisance et une intelligence d'un bon niveau, il avait fait de solides études. Puis, il avait pris la direction des affaires héritées de son père : trois supermarchés et une dizaine d'épiceries de quartier. Il avait épousé la femme idéale ; il lui avait fait trois filles adorables. Au fil des années, son épouse et ses filles s'étaient épanouies et sa fortune n'avait fait, elle aussi, que croître et embellir : à quarante ans, Leyden s'était retrouvé à la tête d'une des enseignes les plus florissantes du pays. Il avait habité un vaste manoir sur les bords du lac Woodruff, avec six chambres à coucher, autant de salles de bains, deux cuisines, un garage souterrain pour abriter sa collection de voitures anciennes, une salle de réception dans laquelle cinquante personnes pouvaient tenir à l'aise, une piscine couverte, un cinéma, un mini-golf, un golf dix-huit trous, une rivière artificielle, un port privé.

Personne n'avait su à l'époque que cette prospérité ne devait rien à ses talents d'homme d'affaires et tout au chef d'un cartel colombien dont il blanchissait l'argent.

Lorsqu'il s'était aperçu que son associé yankee l'emplâtrait, le Colombien, qui n'était pas quelqu'un de gentil, avait contacté sir James.

— Je veux la peau d'Alexander Leyden, le patron de la chaîne de supermarchés Buy & Buy, vous connaissez ?

— Tout le monde connaît.

— Tuez-le ! s'était exclamé le Colombien. *Mátalo ! Es un perro, un gusano !*

— Pourquoi faites-vous appel à moi ? avait alors demandé Fitzpatrick. Vous pourriez facilement faire ça vous-même Après tout, vous n'êtes pas dénué de moyens.

— J'ai mes sicarios, bien entendu ! Mais ils ont tous la tête de l'emploi. Ils ne passeraient pas inaperçus aux States. Et, si l'un d'entre eux se faisait prendre, j'aurais l'air de quoi ? Le F.B.I. devinerait facilement mes raisons d'en vouloir à este hijo de puta, le Trésor américain mettrait Buy & Buy sous séquestre et la D.E.A. redoublerait de malveillance envers moi ! Non, merci !

— Bien raisonné, avait dit sir James.

— Alors, vous voulez bien le tuer pour moi ? avait demandé le Colombien. C'est un voleur ! *Un ladrón ! Malo ! Un ladrón que me esta robando, a mí !*

— Vous savez, cher monsieur, avait répondu sir ; James d'une voix égale, la cible serait-elle innocente comme l'agneau qui vient de naître...

Là, le Colombien l'avait interrompu pour s'écrier : Il n'est pas innocent, bordel de merde ! Il m'a niqué dans les grandes largeurs ! i Certes, avait insisté sir James, mais serait-il l'innocence faite homme que ça ne changerait rien pour moi. Il suffit que vous vouliez sa mort et que vous soyez prêt à payer pour ça.

Le Colombien avait ricané.

— Leyden a une famille, je veux un vrai massacre ! avait-il ajouté en s'échauffant dans son harnais. Il faut que tout le monde y passe : lui, sa femme, ses filles, son clebs, son matou, son poisson rouge. Tout le monde ! Pas de quartiers ! Que ça serve de leçon à tous ceux qui seraient tentés de me baiser !

Fitzpatrick avait seulement répondu que, dans ce cas, ce serait plus cher. Les deux hommes étaient tombés d'accord sur un prix et le Colombien avait raccroché. Dès que l'argent avait été sur son compte en Suisse, Fitzpatrick avait demandé à Thakur Bir Narendra de s'occuper du cas d'Alexander Leyden.

Sir James n'était pas vraiment lord mais il était vraiment anglais. C'était un ancien officier supérieur. Il avait longtemps commandé une division d'élite entièrement composée de volontaires Gurkhas. Les Gurkhas sont des paysans du haut Népal, célèbres pour leur

bravoure. On les reconnaît à leur kukri, le traditionnel couteau à lame courbe, qui leur sert aussi bien d'arme que d'outil. Ils combattent pour la Grande-Bretagne depuis que la compagnie des Indes orientales a eu la riche idée de les recruter comme mercenaires dans son armée au début du XIXe siècle. Cela fait deux cents ans qu'ils s'illustrent aux quatre coins du monde, des Indes aux Malouines en passant par Tobrouk, la Birmanie, le Mont Cassin, Bornéo, Sarawak, Brunei ou Hong Kong. Ils sont sans conteste parmi les meilleurs soldats du monde. Là où ils ont poussé leur cri de guerre et brandi leur kukri, les ennemis de l'Angleterre ont toujours reculé.

Si les Gurkhas sont parmi les meilleurs soldats du monde, Thakur Bir Narendra était parmi les meilleurs Gurkhas : il avait la Victoria Cross. Il avait servi en Sierra Leone, en Afghanistan et, pour finir, en Iraq.

C'est là-bas que son chemin avait croisé celui de sir James.

A l'époque Fitzpatrick avait été l'un des plus jeunes colonels de l'armée britannique et aussi l'un des plus fringants. Sorti premier de l'école de guerre de Camberley ; sorti vivant d'innombrables batailles ; titulaire des plus prestigieuses décorations britanniques dont la Victoria Cross, la Military Cross, la George Cross et la Distinguished Service Cross ; membre de quelques ordres étrangers dont la légion d'honneur il fallait bien un officier de cette trempe pour inspirer le respect à des guerriers de la trempe des Gurkhas.

Donc, tout avait toujours souri à Fitzpatrick. On disait de lui qu'il aurait été capable de tomber dans une fosse à merde et d'en ressortir en sentant la rose.

Et puis, un beau jour, après un assaut, il avait achevé un djihadiste blessé ! Pas de quoi fouetter un chat... sauf qu'il avait fait ça devant une caméra de CNN !

A partir de là, les choses avaient progressivement tourné à l'aigre. Tous les journaux du monde avaient parlé de l'événement. La saynète avait été visionnée dix-sept millions de fois sur You tube. Fitzpatrick avait eu beau se défendre : primo, le blessé avait essayé d'attraper une grenade ; secundo, c'était un acolyte d'Abou Moussab al-Zarqaoui ; tertio, ce salaud avait eu au moins cent meurtres à son actif. Bernique ! Il avait cru bien faire en disant à un reporter de Newsweek : « Fucking hell ! C'est quand même moins dégueulasse que la décapitation de Daniel Pearl ! » et il avait ponctué sa phrase d'un rire franc et sonore.

Cet éclat de rire avait scellé sa perte. Certains, aussitôt, l'avaient comparé au Joker, le clown sanguinaire, ennemi juré de Batman ; d'autres l'avaient surnommé « l'équarrisseur qui se marre au milieu des charniers ». Pour les bien-pensants du monde entier, il était devenu un diable.

L'état-major lui avait offert le choix entre la démission et le tribunal militaire. Fitzpatrick n'avait jamais été chaud pour le tribunal militaire : il avait démissionné.

Lorsqu'il était parti, deux de ses Gurkhas l'avaient suivi : Narendra et un autre l'autre, Bolan l'avait tué ce matin : c'était le petit bonhomme au Colt Python qu'il avait pris pour un Hindou.

— Ça me dégoûte de travailler pour ce rastaquouère, avait dit Fitzpatrick. Je ne veux pas que ce soit nos hommes qui fassent ça.

— Boulot pourri, avait dit Narendra.

— Il paraît que l'argent n'a pas d'odeur, avait repris Fitzpatrick d'une voix sourde. Mais le sang des gosses en a une...

— Je sais, monsieur, avait approuvé le Gurkha en soupirant.

Ces deux assassins patentés n'arrivaient pas à oublier tout à fait qu'ils avaient été jadis des hommes d'honneur.

— Embauche deux tape-dur, avait commandé Fitzpatrick. Les tueurs à la ramasse, c'est pas ça qui manque. Donne-leur dix mille dollars chacun, avait-il ajouté.

— A mon avis, cinq mille devraient suffire.

— Donne-leur quand même dix mille.

Narendra avait acquiescé d'un hochement de tête.

— Deux mille dollars d'acompte et le solde à livraison, avait ajouté Fitzpatrick.

— A vos ordres, mon colonel ! avait répondu le Gurkha.

Et il avait obtempéré, recrutant les dénommés Oswald French, surnommé le Taureau à cause de sa silhouette, et John Veneziano, surnommé Chipolata, selon certains à cause de ses ascendances italiennes, selon d'autres parce que son haleine empestait souvent l'oignon.

Le Taureau et Chipolata correspondaient exactement à l'idée qu'on se fait de « tueurs à la ramasse ». Malfaisants par nature et toujours fauchés, ils ne demandaient qu'à se rendre utiles. Leurs compétences avaient été acquises au sein d'un gang de bikers. Leur arme fétiche était le fusil de chasse à canon scié. Ils faisaient eux-mêmes leurs cartouches, sans lésiner sur la poudre. Et, à la place des plombs, ils mettaient des têtes de clou.

Leurs ordres avaient été d'une simplicité biblique : surprendre les Leyden à un moment où ils seraient au grand complet et en profiter pour tuer tout le monde. Sans traîner, surtout, car l'alarme se déclencherait à leur entrée et les flics seraient là en moins de dix minutes.

C'est le défaut des ringards : ils se croient toujours plus malins que les autres ; ils cherchent à perfectionner un plan déjà parfait. Et ils se plantent.

Chipolata et le Taureau étaient entrés dans la maison à l'heure du

dîner. Comme ils l'avaient espéré, toute la famille s'était trouvée réunie dans la salle à manger. Il y avait déjà longtemps que Leyden n'avait plus la conscience tranquille à cause de toutes ses magouilles. En les voyant débarquer, le fusil de chasse à la main, il avait cru que sa dernière heure était arrivée. Puis, il s'était rassuré à cause de leur cagoule. Il s'était dit que, s'ils avaient été là pour tuer, ils n'en auraient pas eu besoin. Il ne pouvait pas savoir que les deux assassins s'étaient dissimulé le visage exprès pour qu'il pense ça.

Leyden s'était définitivement tranquilisé lorsque l'un des deux types lui avait demandé où se trouvait son coffre-fort. Un cambriolage ! Il s'agissait bien de cela ! « Au premier étage. Dans mon bureau », avait-il répondu. Après avoir ligoté toute la famille, Chipolata et le Taureau étaient allés à l'office pour faire subir le même sort à la cuisinière (une grosse dame) et aux deux servantes (deux accortes filles en robe noire et tablier blanc).

Au premier étage, Leyden leur avait ouvert son coffre, qui contenait non seulement des liasses de billets neufs mais aussi quelques lingots d'or. Les deux pourris s'étaient réjouis. Pour les billets, leurs poches auraient peut-être suffi. Mais, pour les lingots, il fallait un sac. Ils avaient fouillé les placards des chambres jusqu'à ce qu'ils en trouvent un à leur convenance. Sur leur lancée, ils avaient voulu voir le coffret à bijoux de madame. Ensuite seulement ils avaient exterminé tout ce qui vivait : M. et Mme Leyden, leurs trois filles, les deux soubrettes, la vieille cuisinière, le labrador doré, le chat siamois n'épargnant que le poisson rouge ! Sur les belles jeunes filles, les cartouches maison avaient fait merveille !

Après avoir réussi à transformer un contrat de vingt mille dollars en un casse à un demi-million, les deux minables étaient ressortis vachement contents d'eux. Leur euphorie avait été de courte durée.

On leur avait pourtant bien dit de ne pas traîasser !

Les flics étaient là à les attendre. Le Taureau avait été abattu. Chipolata s'était laissé prendre vivant. Il avait proposé un deal :

— Vous me protégez et je balance tout.

Les flics avaient dit : Tope !

— Celui qui nous a contactés est une espèce de face de citron. Pas grand mais avec des yeux terribles. C'est bien simple, quand il me regardait un peu longtemps, ça me foutait la trouille. Une fois le boulot fini, on devait le rejoindre.

Il leur avait dit où. Les SWAT y étaient allés à sa place. Pour commencer, cette foutue « face de citron » leur avait échappé, non sans leur avoir blessé trois hommes, dont un avec son kukri. Il aurait pu les tuer mais tuer des flics n'était pas dans le code génétique de ce soldat. Malgré l'abîme qui les séparait, Bolan et lui auraient sans doute eu des choses à se dire.

Le Gurkha s'était fait poisser un peu plus tard à un péage d'autoroute. Les flics avaient bientôt découvert que leur prisonnier n'était autre que Thakur Bir Narendra, le bras droit de l'insaisissable James Fitzpatrick. Ils avaient jubilé. Cette fois, Fitzpatrick était cuit ! Pour échapper à la peine de mort, le Gurkha allait parler.

Un avocat était arrivé en quatrième vitesse, il avait longuement serré la main du Gurkha et puis il lui avait dit : « Ne vous en faites pas, on s'occupe de tout. » Ensuite, le Gurkha avait dit aux flics d'aller se faire foutre, l'avocat était reparti, le Gurkha était retourné dans sa cellule.

Bientôt, des agents du F.B.I. étaient venus chercher Chipolata pour le conduire chez le district attorney.

C'était des faux agents, avec des fausses plaques et de faux documents. Ils avaient emmené Chipolata dans un terrain vague, l'avaient exécuté d'une vraie balle dans la tête et l'avaient laissé en vrac sur un tas de détritrus : autant Fitzpatrick était généreux avec la loyauté et la compétence, autant il était implacable avec l'incompétence et la trahison. Pendant ce temps, dans sa cellule, Thakur Bir Narendra s'était suicidé avec la capsule de cyanure que lui avait fait passer l'avocat en lui serrant la main !

Le procureur de Miami avait fait arrêter Fitzpatrick.

Il avait été obligé de le relâcher.

Fin de l'histoire ?

CHAPITRE VI

— Quand j'ai su que Fitzpatrick s'était retrouvé libre comme l'air après deux heures de garde à vue, mon sang n'a fait qu'un tour, dit Bolan. J'ai pensé que ce pourri était vraiment trop fort et que la justice ne l'attraperait jamais !

— C'est ce jour-là que tu as décidé d'aller le dénicher dans son nid d'aigle ? demanda Brognola.

— Oui.

— C'est triste à dire, murmura Brognola, mais quelquefois des grenades valent mieux qu'un mandat de perquisition et une rafale remplace avantageusement un mandat d'arrêt.

— C'est pour ça que j'existe, dit Bolan.

Sans entrer dans les détails, il raconta comment il avait réglé son compte à Fitzpatrick et à quelques-uns de ses sbires.

— J'ai profité de l'occasion pour piquer un ordinateur portable, poursuivit-il. A cause des grenades, il était en piteux état. Mais je l'ai quand même envoyé à Kurtzman. On ne sait jamais.

— Excellente idée, dit Brognola. Je suis sûr que Gadgets et lui finiront par en tirer quelque chose.

Bolan ajouta qu'au moment de s'en aller il avait encore tué deux hommes dans le vestibule.

— Je suppose que c'était eux ou toi, dit le grand Fédéral.

— Oui, acquiesça Bolan. Et, comme je n'étais pas à une seconde près, enchaîna-t-il sur un ton léger, je les ai fouillés. Ils avaient des billets d'avion dans leurs poches. Des allers-retours Miami-Vancouver...

— Miami-Vancouver ? répéta Brognola en dressant l'oreille.

— Mouais, confirma Bolan. Miami-Vancouver. Partis avant-hier soir, revenus ce matin. Pas plus d'une douzaine d'heures sur place. Ça m'a intrigué. Il s'agit de tueurs à gages et une demi-journée, c'est un peu court pour faire du tourisme. Alors, j'ai regardé sur internet les assassinats commis à Vancouver dans les vingt-quatre dernières heures. Et je n'ai pas été déçu. Il y a un curé et une vieille femme qui se sont fait révolvrer dans une église. Ça ressemble à du travail de pros. Quelque chose me dit que c'est mes deux lascars qui ont fait le coup.

Brognola resta muet.

— Si j'ai raison, reprit Bolan, ça veut dire que la vieille et le curé ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être.

Brognola ne dit toujours rien mais, cette fois, il claqua de la langue.

— Ça vaudrait peut-être le coup que tu te renseignes ? suggéra Bolan.

— Pour sûr ! approuva Brognola. A quoi ils ressemblaient, tes deux types ? Un petit et un grand ?

— Ma foi, oui, répondit Bolan, vaguement étonné.

Brognola savait que la réalité dépasse quelquefois la fiction et il connaissait l'efficacité de Bolan. Mais, là, il était quand même estomaqué.

— C'est incroyable, Striker ! s'exclama-t-il. A croire que tu as inventé la machine à remonter le temps ! Les flics de Vancouver n'ont pas encore fini de poser le problème que tu as déjà trouvé la solution !

Bolan fit une petite moue dubitative.

— Holà ! fit-il. Pourquoi tu t'emballes comme ça ?

— Parce que le crime de l'église Saint-Jean-Baptiste, c'est la grande nouvelle du jour, ici, à Washington.

— Ah bon ? fit Bolan.

— Oui, confirma Brognola. Il se trouve que tu as raison sur toute la ligne, Striker. La vieille et le curé n'étaient pas ce qu'ils avaient l'air d'être.

— Et c'était qui, en fait ?

— Des agents de la D.E.A.

— Putain ! dit Bolan d'une voix grondante. Ça va faire du grabuge.

— Oh, oui ! approuva Brognola. Au siège de l'agence, je peux te garantir qu'il y a des pleurs et des grincements de dents. Avec les fenêtres ouvertes, je les entends d'ici.

— Je te crois ! s'exclama narquoisement Bolan, car Brognola avait son bureau dans le building Robert Kennedy, sur Pennsylvania Avenue, alors que le siège de la D.E.A. se trouvait à Arlington, sur l'autre rive du Potomac, à cinq kilomètres à vol d'oiseau !

Brognola ne dit plus rien pendant quelques secondes. Il réfléchissait.

— A la D.E.A., ils se calmeraient peut-être un peu s'ils savaient que ceux qui ont tué leurs agents sont déjà morts, reprit Bolan.

Brognola fit hum ! hum !

— Tu n'es pas d'accord avec moi ? demanda Bolan.

— Si, dit Brognola. Mais il va falloir être malin. Je ne peux pas me contenter de leur envoyer un fax pour leur dire que j'ai l'honneur de porter à leur connaissance que le double meurtre dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Vancouver a été commis par deux tueurs à gages travaillant pour un certain James Fitzpatrick, et que les dits tueurs font partie des gens exécutés ce matin en même temps que leur patron, à Miami. On me demanderait comment je le sais et je serais bien embarrassé pour répondre.

Cette fois, ce fut Bolan qui fit hum ! hum !

— Il faudrait donner un tuyau à la police de Miami, suggéra Brognola. Qu'on ait l'impression qu'ils ont découvert tout seuls le pot aux roses !

— Un coup de téléphone anonyme ?

— Par exemple.

Bolan proposa de s'en charger.

— Oui, vas-y ! répondit Brognola. Tout de même, reprit-il après un intervalle de silence, quelle affaire ! Un foutu sac de nœuds. Aujourd'hui, je n'aimerais pas être à la place du chef de l'Homicide Unit de Vancouver.

— Allons ! repartit l'Exécuteur. Y a quand même de l'espoir. Nous savons déjà que les agents de la D.E.A. ont été tués par des hommes envoyés par Fitzpatrick. Et les flics de Vancouver seront bientôt mis au courant.

— C'est vrai. Ça leur fera toujours une piste.

— Reste à savoir qui a engagé Fitzpatrick, dit Bolan.

— La clé du mystère se trouve peut-être dans l'ordinateur que tu as pris chez lui.

— Ce serait bien, répondit Bolan. En attendant, j'ai envie d'aller faire un tour à Vancouver. Je pourrai sûrement m'y rendre utile.

— Pour ça, je te fais confiance.

— J'aurais besoin que tu me briefes sur la truanderie de Vancouver.

— O.K., je vais me renseigner, dit Brognola. Appelle-moi quand tu y seras. J'aurai sûrement des choses à te dire.

— D'accord.

— Et, Striker...

— Ouais ?

— Méfie-toi ! Les voyous canadiens sont coriaces.

— Et moi, je suis en sucre ?

Après avoir raccroché, Bolan sortit acheter un téléphone jetable, dont il se servit pour appeler le commissariat central.

— Écoute, flicard, dit-il au permanencier qui décrocha. Écoute-moi bien, parce que je ne le répéterai pas.

Il parlait exprès comme un voyou.

— Ça a chié ce matin sur Collins Avenue, poursuivit-il. Au dernier étage du Sémiramis.

— Je sais, dit machinalement le policier.

— Ta gueule ! ordonna Bolan. Vous avez trouvé de la viande froide un peu partout ?

— Oui, monsieur, hasarda le policier qui s'efforçait d'être aussi calme et courtois que son interlocuteur était surexcité et mal embouché.

— J'ai dit : ta gueule ! répliqua Bolan. Les deux macchabées, dans le vestibule, ils revenaient de Vancouver. C'est facile à vérifier : vol American Airlines, avec escale à Dallas Fort Worth et Las Vegas McCarran. Atterrissage à 7 h 02. Vous devez avoir leurs tronches dans les caméras de l'aéroport.

A l'autre bout du fil, le policier attendit la suite sans plus oser moufter.

— Et tu sais ce qu'ils ont fait à Vancouver ? enchaîna Bolan. Ils ont zigouillé un ratichon et une vioque. Dans une église.

Le policier réussit à garder le silence malgré sa surprise.

— Là où ça devient gouleyant, ajouta Bolan, c'est qu'en réalité la vioque et le ratichon étaient des agents de la D.E.A.

Cette fois encore, le policier resta bouche cousue.

— T'as compris ? demanda Bolan.

— Oui, fit le policier après avoir hésité.

— Fais passer la nouvelle, dit Bolan. Je veux que ça se sache !

Comprenant que la conversation touchait à sa fin, le policier s'enhardit jusqu'à demander :

— Et vous, monsieur, comment savez-vous tout ça ?

— Tu poses de bonnes questions, mon petit poulet, répondit l'Exécuteur.

Le sourire aux lèvres, il coupa la communication, jeta le téléphone dans une poubelle et rentra au motel. Avant de plier bagage, il appela Grimaldi.

— Hé ! J'ai brusquement besoin d'aller à Vancouver. C'est sur ta route ?

CHAPITRE VII

Vancouver, Canada

En sortant de l'institut médico-légal, tout le monde s'en retourna au commissariat central. Peu après, une réunion eut lieu dans le bureau du patron de la division d'investigation, le Deputy chief constable Balmer. Il y avait là le sergent Friedländer, les inspecteurs Kremer et Michelet, ainsi que quelques autres flics de l'Homicide Unit. Le superviseur de la D.E.A., Helen McDougall, avait été convié aussi.

Sur une table, il y avait de quoi déjeuner. Ceux qui avaient le cœur bien accroché engloutirent des beignets et des muffins. Les plus délicats, dont Michelet, se contentèrent d'une tasse de café.

Pour commencer, Balmer dit :

— Bon ! Les témoignages, c'est n'importe quoi, comme d'habitude. Les témoins disent que les tueurs étaient deux, sauf ceux qui disent qu'il n'y en avait qu'un. Il faudrait qu'on m'explique pourquoi c'est toujours des bigleux et des imaginatifs qui se trouvent là quand un crime est commis, et jamais quelqu'un de fiable, avec la tête froide et les yeux en face des trous ! Bref, il y en a qui en ont vu deux s'enfuir à pied à travers Riley Park ; selon d'autres, le duo a pris la direction de Renfrew-Collingwood à bord d'un 4 x 4 noir ; selon d'autres encore, le malfaiteur solitaire est monté dans une berline de couleur claire qui est partie vers Victoria-Fraserview. Bref, c'est la bouteille à l'encre. Il ne manque qu'un illuminé qui en aurait vu une demi – douzaine se barrer à bord d'une soucoupe volante !

Dans l'assistance, il y eut quelques petits rires.

— Heureusement, nous avons ça ! reprit-il en montrant un DVD.

Il alluma la télé qui se trouvait dans un coin, glissa le DVD dans le lecteur et appuya sur la touche PLAY. Sur l'écran apparut le plan fixe d'une rue de Kensington-Cedar Cottage avec l'église Saint Jean – Baptiste à l'arrière-plan.

Les images étaient de mauvaise qualité, en noir et blanc. C'était flou et le voile de pluie n'arrangeait rien. Au total, il s'agissait plutôt d'un film en gris clair et gris foncé.

Helen McDougall alluma une Marlboro sans demander l'avis de personne et, malgré le regard désapprobateur que lui lança Balmer, elle se mit à faire beaucoup de fumée.

— Les assassins étaient deux, c'est confirmé par les bandes vidéo, dit Balmer. Maintenant, regardez bien cette silhouette-là, sous l'abribus, poursuivit-il. C'est une femme mais l'image est tellement merdique qu'on ne peut pas dire grand-chose de plus. C'est elle qui guide les tueurs. Elle a mis ce truc blanc pour qu'ils la repèrent de

loin. Attention, là, elle ouvre son parapluie et les deux hommes rappellent aussitôt...

— Ce n'est pas déjà avec un pébroque que le signal a été donné lors de l'assassinat de Kennedy ? intervint Michelet.

Friedländer lui fit signe de se taire. Balmer poursuivit :

— Voyez comme elle oriente son parapluie de façon à se cacher des caméras de vidéosurveillance.

— Les assassins aussi ont l'air de se méfier des caméras, dit Friedländer. Par endroits, ils rasent les murs ou bien ils baissent la tête.

— Quelles caméras ? demanda un vieux flic. Je ne savais même pas qu'il y en avait !

— Elles n'y sont pas depuis longtemps, dit Balmer.

— Pourtant, eux, ils étaient déjà au courant, rétorqua le vieux flic avec une pointe d'amertume dans la voix.

— Des tueurs professionnels ? suggéra Michelet.

— Peut-être, dit Kremer.

— Si c'est ça, on n'est pas près de leur mettre la main dessus, dit le sergent Friedländer.

— C'est pas sûr ! On sait déjà qu'il y avait un grand et un petit, dit un flic avec un rire sans joie.

A ce moment précis, la secrétaire de Balmer entra dans le bureau et lui remit un document imprimé en disant :

— Chef, j'ai l'impression que c'est important.

Balmer en prit connaissance, et puis il se tourna vers Friedländer.

— Vous disiez, sergent ?

— Qu'on n'est pas près d'arrêter les coupables !

Balmer sourit.

— Ceci, c'est un fax de la D.E.A. de Washington, dit-il en brandissant la feuille de papier. Ils m'informent que leurs deux agents ont été assassinés par des tueurs travaillant pour un certain Fitzpatrick, de Miami.

La nouvelle fit forte impression.

Un flic s'étouffa avec un bout de beignet et devint tout rouge ; un autre, qui était en train de boire une tasse de café, avala de travers, toussa et se retrouva avec le visage violet et les yeux larmoyants. La réaction la plus violente fut celle de McDougall. Elle manqua de s'asphyxier avec la fumée de sa cigarette et passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant de devenir complètement livide.

Là-dessus, la secrétaire apporta un nouveau fax.

— La police de Miami confirme la nouvelle, annonça Balmer après l'avoir lu attentivement. Les tueurs étaient au service d'un dénommé Fitzpatrick.

— James Charles Winston William Fitzpatrick pour être précis,

surnommé sir James, ancien officier de Sa Très Gracieuse Majesté, titulaire de la Victoria Cross, de la Military Cross et de quelques autres médailles qui ne sont pas toutes en chocolat.

Il resta un instant pensif avant d'ajouter :

— Il y a vraiment des gens qui tournent mal !

La secrétaire s'éclipsa silencieusement pour revenir aussitôt avec un troisième fax !

— Les tueurs sont identifiés, annonça Balmer.

Il s'agirait d'un Reginald Skelton et d'un Antonio Vallejo. Nos collègues américains sont vraiment très forts. Leur enquête a abouti avant même qu'on ait commencé la nôtre !

— Seigneur Jésus ! s'exclama Friedländer. McDougall fronça ses gros sourcils, Kremer leva les siens, certains hommes restèrent bouche bée, d'autres échangèrent des regards interloqués mais personne ne dit rien.

Les fax continuaient d'arriver. Le suivant annonça que les deux tueurs étaient morts. Cette fois, passé le premier moment de stupeur, chacun y alla d'une question.

— Où ? demanda Michelet.

— Quand ? demanda Kremer.

— C'est sûr ? demanda McDougall.

— Comment ? demanda Friedländer.

Balmer ne sut que dire. Même s'il avait eu l'intention de répondre, il n'en aurait pas eu le temps. Sa secrétaire reparut avec un nouveau fax.

— Aux dernières nouvelles, dit Balmer, Fitzpatrick aussi est mort.

— De mieux en mieux ! s'exclama Michelet. McDougall prit une nouvelle cigarette, qu'elle alluma au mégot de la précédente. Les non-fumeurs levèrent les yeux au ciel.

— Ces tueurs, c'est pas des bénévoles, dit Friedländer. Faut bien que quelqu'un les ait embauchés.

— Forester ! s'exclama McDougall. Ça crève les yeux.

Cette affirmation se heurta au scepticisme des uns et des autres.

— Bah ! insista-t-elle, c'est lui que mes agents surveillaient, oui ou merde ?

Elle était encore un peu pâle et, lorsqu'elle porta sa cigarette à ses lèvres, sa main tremblota. Apparemment, elle n'était pas encore revenue du saisissement que lui avaient causé les dernières nouvelles.

— Ça ne prouve rien, dit le sergent Friedländer.

— Je ne sais pas ce qu'il vous faut ! s'écria McDougall d'une voix suraiguë.

— Il a des hommes à lui, dit le vieux flic. Pourquoi serait-il allé recruter des gens en Floride ?

McDougall serra les dents.

— Des coupables qui prennent des précautions pour ne pas être soupçonnés, vous en avez sûrement rencontré, dans votre longue carrière de policier ? lui lança-t-elle sur un ton sarcastique.

— On l'arrête ? suggéra Michelet.

— Vous êtes d'un naturel impatient, jeune homme, lui dit sèchement Balmer, mais réfléchir avant d'agir n'est pas toujours une perte de temps.

— Il s'agit d'un double assassinat, quand même ! répliqua Michelet.

— Ça ne tiendrait jamais devant un juge, dit Kremer.

Peu à peu, tout le monde s'était ressaisi. Les voix étaient de nouveau calmes et bien timbrées. Plus personne n'avait de gestes fébriles. Les visages avaient repris des couleurs à peu près normales.

— On pourrait au moins le mettre sur écoutes ? suggéra Michelet.

— Ça ne servirait sûrement pas à grand-chose, intervint McDougall. En général, ce genre de type dispose de centaines de cartes SIM non répertoriées et il en change deux fois par jour.

— On peut quand même essayer, dit Balmer. Tous les criminels font des erreurs. Même les plus malins. Sinon, on n'arrêterait jamais personne...

— Espérons ! dit McDougall.

— Si c'est Forester le commanditaire du contrat, dit Friedländer, ce serait intéressant de savoir comment il s'y est pris pour contacter Fitzpatrick. Les criminels de cette envergure ne sont pas dans l'annuaire.

Sur l'écran de la télé, on vit les deux assassins en train de s'engouffrer dans l'église tandis que la dame en blanc sortait du champ. Le silence se fit. Tous les flics présents dans la pièce savaient ce qui s'était passé derrière la paisible façade. L'angoisse était palpable. Balmer estima qu'il était temps d'éteindre la télé, et il congédia tout le monde.

Jared Lowell, alias Mickey Rourke, habitait un imposant manoir de style rustique dans le quartier de Grandview-Woodland. Christophoros Taktsis et Antoine Courtemanche y arrivèrent juste à temps pour voir disparaître au bout de Venables Street une Chrysler 300 noire qui ressemblait furieusement à la sienne. Taktsis appuya sur l'accélérateur de leur auto et se rapprocha jusqu'à ce qu'il puisse lire le numéro.

— C'est bien lui, annonça-t-il.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Courtemanche.

— On applique le plan B.

Le plan A avait été de surprendre Lowell lorsqu'il sortirait de chez lui et le truffer de balles mais, à cause d'un embouteillage sur

Grandville, ils étaient arrivés une demi-minute trop tard.

— C'est quoi, le plan B ? demanda Courtemanche.

— Improvisation totale, répondit Taktzis.

Ils se mirent à suivre Lowell. Taktzis avait volé leur voiture la nuit précédente sur le parking d'une concession Toyota. Il avait choisi cette petite Yaris parce qu'elle était nerveuse et discrète.

La grosse Chrysler partit vers le sud. En arrivant sur Broadway, elle tourna à gauche, vers l'est.

— On dirait qu'ils vont à Kits, dit Courtemanche.

En effet, la berline s'en allait vers Kitsilano, le quartier huppé de Vancouver. Taktzis se laissa doubler jusqu'à ce qu'il y ait quatre ou cinq véhicules entre lui et la Chrysler. Il était sûr de ne pas se laisser semer. La grosse voiture était facile à suivre. Elle peinait dans la circulation. Même en cas d'imprévu, la Yaris, avec son moulin de 105 chevaux et sa carrosserie de 4 mètres, passerait partout.

La Chrysler se trouva soudain bloquée à un carrefour. Après la pluie de la veille était venu le beau temps. Les promeneurs étaient nombreux. Les jolies filles avaient ressorti leurs robes d'été. Les hommes se rinçaient l'œil. L'humeur était guillerette. Même les chiens, au bout de leurs laisses, frétilaient.

Comme l'attente durait, Taktzis proposa de profiter de l'aubaine.

— Moi, je veux bien, dit Courtemanche. Et ensuite ? On se barre à pied ?

— Pas la peine, on pourra s'en aller par là, dit Taktzis en montrant la ruelle en sens unique devant laquelle ils étaient arrêtés.

Courtemanche acquiesça. Ils enfilèrent leurs cagoules et sortirent leurs armes : des pistolets-mitrailleurs Brügger Thomet MP9. C'est Taktzis qui les avait choisis. A l'en croire, le B + T MP9 avait toutes les qualités des pistolets-rafaleurs tels que le Beretta 93-R Rapid Fire ou le Glock 18 moins le recul, et toutes les qualités des pistolets-mitrailleurs tels que le Heckler & Koch MP5 ou le Beretta 12S moins l'encombrement. En somme, un vrai petit bijou.

Les deux tueurs avaient déjà la main sur la clenche de leur portière, prêts à bondir. Quand la Chrysler redémarra, ils lâchèrent chacun un juron Taktzis en grec et Courtemanche en français, car il était québécois puis, ils se remirent à la suivre, après avoir rempoché leurs cagoules et rengainé leurs armes.

L'on se traîna ainsi sur West Broadway pendant encore un kilomètre ou deux. Enfin, entre Larch Street and Blenheim Street, la Chrysler profita d'une place libre pour se garer. La Yaris s'arrêta en double file, à bonne distance. Taktzis et Courtemanche observèrent avec attention la suite des événements.

Deux gardes du corps descendirent de la Chrysler, et puis Lowell et une fille. La fille avait vraiment l'air jeune. D'épais cheveux blonds

encadraient son joli minois. Elle avait ce teint frais, ces pommettes roses, ces yeux bleus et cette bouche en cœur qui font irrésistiblement penser à une poupée de porcelaine. Elle portait un jean troué et un blazer bleu marine sur un T-shirt d'un blanc immaculé. Son jean moulait des jambes magnifiques. Et longues ! Même avec des souliers plats, elle dépassait Lowell d'une tête.

— La Belle et la Bête, dit Courtemanche.

De fait, Lowell n'était pas jojo. Sa veste en cachemire avait l'air étriquée sur ses épaules musculeuses. Lorsqu'il s'était assis dans la voiture, son pantalon était remonté le long de ses énormes mollets et il y était resté coincé, dévoilant une bande de peau blanchâtre entre les chaussettes et l'ourlet.

— Malgré ses costards sur mesure, il ressemble à un vieux gorille endimanché, dit Taktsis en souriant.

— Le pire, c'est encore sa tronche, dit Courtemanche.

Lowell avait fait de la boxe étant jeune. Il n'avait jamais été très bon : sur vingt-huit combats, il en avait gagné deux et perdu tous les autres, par K.O. la plupart du temps. Son piètre palmarès était inscrit sur sa figure : nez de travers, arcades sourcilières recousues maintes fois, peau abrasée sur les pommettes, oreilles chiffonnées, lèvre supérieure fendue pour ainsi dire en bec-de-lièvre, lèvre inférieure flasque et pendante.

C'est à cette gueule cabossée, évidemment, qu'il devait son surnom.

Les gardes du corps surveillaient chacun un côté de la rue. Lowell se pencha et tira sur son pantalon pour le rabattre. La belle fille regardait autour d'elle, l'air blasé.

— J'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part, dit Courtemanche.

— Tu parles ! s'exclama Taktsis. C'est Shirley Millais.

— Qui ?

— Shirley Millais. Un mannequin. Il n'y en a que pour elle en ce moment. On la voit dix fois par jour à la télé dans une pub pour un shampoing.

— Qu'est-ce qu'elle fout avec cette face de cauchemar ? s'étonna Courtemanche.

— Son truc, à Mickey, c'est de laisser entendre qu'il leur fera faire du cinéma.

— Ah ! On ne peut rien contre ça ! dit Courtemanche.

Il contempla la fille un instant de plus.

— Elle est drôlement bien foutue, la garce ! dit-il à mi-voix. Avec une nana comme ça, je serais prêt à passer directement du plan B au plan Q.

Encadrés par les gardes du corps, Lowell et sa cavalière se mirent

en route. Tout en marchant, Shirley lui prit le bras et se pencha langoureusement vers lui. On aurait pu la croire amoureuse. Au bout d'une centaine de mètres, les deux tourtereaux et les deux porteflingues entrèrent au Bruno's, un restaurant gastronomique réputé dans tout Vancouver pour son saumon au cidre.

Taktsis redémarra et alla se garer une cinquantaine de mètres plus loin, dans la première rue à droite.

— On va attendre qu'ils aient choisi et on ira se les faire quand ils auront le nez dans leur assiette, dit-il.

Après avoir laissé passer deux ou trois minutes, Taktsis et Courtemanche descendirent de voiture et, l'air dégagé, allèrent jeter un coup d'œil à travers les vitres du restaurant. En voyant le tableau, ils firent la moue : Mickey Rourke et sa dulcinée étaient assis à une table, vers le milieu de la salle ce n'est pas ça qui leur déplut. Ce qui leur déplut, c'était les deux gardes du corps, installés à la table voisine, et qui surveillaient obstinément la porte d'entrée.

Taktsis et Courtemanche s'éloignèrent de quelques pas pour délibérer.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Taktsis.

— J'en pense que c'est coton, répondit Courtemanche.

— Moi aussi, dit Taktsis. Les deux gardes du corps sont des vrais pros, ils ne baissent jamais les yeux, même pour regarder ce qu'il y a dans leur assiette. On n'arrivera pas à s'approcher de la cible. Ils vont défourailler dès qu'ils nous verront franchir le seuil.

Les deux pourris restèrent silencieux et pensifs pendant un court instant.

— On attend qu'ils ressortent ? proposa Taktsis.

— Ça fait chier ! dit Courtemanche.

Finalement, il suggéra de les prendre à revers. Taktsis n'y vit pas d'inconvénient.

— Mais on fait comment ? dit-il.

— On passe par les cuisines. Il doit bien y avoir une porte de service quelque part.

— O.K., cherchons-la ! dit Taktsis.

Ils la trouvèrent de l'autre côté de l'immeuble, dans une allée qui était le domaine des chats errants, des poubelles et des gaspards. Un serveur en veste rouge fumait une cigarette sur le seuil. Il en profitait pour rabrouer un clochard qui fouillait dans les poubelles du resto.

— T'es sourd ? lui lança-t-il en se fâchant. Je te dis de te casser !

Mais le clochard continua imperturbablement à remplir sa musette. Le serveur tira une dernière bouffée, jeta son mégot par terre, l'écrasa d'un pied rageur, haussa les épaules et rentra. Taktsis et Courtemanche s'abritèrent dans un renfoncement, le temps de mettre au point un plan d'attaque, d'enfiler leur cagoule et de sortir leur

arme.

Puis, ils passèrent à l'action.

En arrivant à la hauteur du clochard, Courtemanche lui dit à son tour : « Casse-toi ! » et cette fois le pauvre bonhomme détala sans demander son reste. A travers les fentes de sa cagoule, Taktsis le questionna du regard.

— Je voulais vérifier un truc, expliqua-t-il. Eh bien, Capone avait raison : on obtient davantage de choses avec un mot gentil et un flingue qu'avec un mot gentil tout seul.

Lorsqu'ils entrèrent, Bruno était en train d'engueuler son personnel. La moitié des employés ne les vit même pas et l'autre moitié resta clouée sur place. Traverser la cuisine fut une promenade de santé. Lorsqu'ils surgirent dans la salle du restaurant, ils se dirigèrent tout droit vers la table des deux gardes du corps.

Courtemanche arriva derrière celui de gauche et lui tira deux fois dans la tête. Les balles de 9x19mm Luger/Para firent un petit trou dans l'occiput en entrant et emportèrent un considérable morceau de front en ressortant. Du sang gicla, des fragments de cervelle furent projetés sur l'épaule nue de la jeune femme qui déjeunait à la table voisine. La femme prit d'abord un air outré et puis se mit à pousser des cris d'orfraie lorsqu'elle comprit ce qui se passait.

Au moment où le premier garde du corps piqua du nez dans son hors-d'œuvre, le second eut un mouvement de recul, si bien que la balle que lui destinait Taktsis ne fit que lui emporter une oreille. Taktsis s'apprêta à doubler la mise. Mais, lorsqu'il pressa sur la détente de son pistolet-mitrailleur, au lieu du boum ! attendu, cela fit seulement clic ! Le percuteur avait claqué dans le vide. Sans se démonter, Taktsis bascula son pistolet-mitrailleur sur la gauche et regarda la fenêtre d'éjection. La culasse n'était pas verrouillée. Taktsis pensa à une double alimentation : deux cartouches qui se présentent en même temps sur la rampe d'alimentation ; aucune des deux ne peut se chamber. Il ne lui restait plus qu'à tirer sur le levier d'armement à l'arrière du boîtier en espérant qu'il se passe quelque chose.

Pendant ce temps, le garde du corps blessé avait commencé par porter la main à son oreille en rugissant de douleur. Puis, il avait regardé tour à tour son collègue mort, Courtemanche, sa main ensanglantée.

Taktsis tira sur le levier d'armement. Il ne se passa rien. Avec une autre arme, il n'avait plus qu'à enlever le chargeur avant de réessayer. Mais les ingénieurs de Brügger Thomet avaient prévu un autre moyen de forcer le recul de la culasse. Pour ce faire, Taktsis chercha des yeux l'étui de la cartouche qu'il venait de tirer.

Le garde du corps survivant s'était enfin ressaisi. Il avait du sang partout, sur la joue, dans le cou, dans le col de chemise. Sa blessure

devait lui faire un mal de chien. Mais il était prêt à vendre chèrement sa peau. Il dégaina un Sig-Sauer P220.

Comme Taktsis en était encore à scruter le sol, Courtemanche estima que c'était à lui d'intervenir. Bras tendu par-dessus la table, pratiquement à bout touchant, il tira une balle entre les deux yeux du type, qui fut projeté en arrière. Sa chaise partit à la renverse et lui avec. Taktsis fit un bond de côté pour ne pas les prendre sur les pieds.

Tout en mettant le sélecteur de tir de son B + T MP9 en mode rafale, Courtemanche se retourna vers Mickey Rourke et sa nana. Lui, livide et vacillant, était en train de se lever. Shirley était pétrifiée par la surprise. De près, elle était encore plus belle. Ses yeux n'étaient pas bleus mais d'une étrange nuance de violet. Ses cheveux rejetés en arrière révélaient un visage à l'ovale parfait et, sur ses joues lisses, aucune ombre ne trouvait à s'accrocher.

Dans la grande salle, c'était l'affolement général.

Les gens criaient. Ceux qui fuyaient dans un sens bouscullaient ceux qui fuyaient dans l'autre. Les tables et les chaises tombaient ; les assiettes et les verres se fracassaient par terre. Cela faisait beaucoup de bruit.

Une fois debout, Mickey Rourke passa la main sous sa veste, cherchant l'arme qu'il portait à sa ceinture.

Taktsis avait enfin repéré l'étui qu'il cherchait des yeux depuis quelques longues secondes. Il le ramassa, l'introduisit dans la découpe circulaire prévue à cet effet sur le côté de la culasse. Avec ça, il eut assez de prise pour la forcer à reculer. Les deux cartouches coincées sur la rampe s'éjectèrent.

Satisfait, Taktsis bascula le sélecteur de tir en mode rafale et s'apprêta à régler son compte à Mickey Rourke.

Mais celui-ci était déjà mort. Courtemanche venait de lui tirer une rafale en pleine poitrine, là où il était sûr de ravager quelques organes vitaux. Mickey Rourke était en train de s'affaler sur la table. Il y resta, sur le ventre, les bras d'un côté, les jambes de l'autre grotesque.

Shirley se leva d'un bond. Sa silhouette de Vénus, sa figure de madone, ses yeux limpides : Taktsis fut incapable de résister à la tentation de détruire cette beauté. Lentement, il pointa sur elle son pistolet-mitrailleur. Elle jeta de tous côtés des regards affolés. Taktsis ne tira pas tout de suite. Avec l'énergie du désespoir, elle tenta de s'enfuir. Mais, après avoir sauté par-dessus une table, elle trébucha contre un obstacle quelconque et finit par tomber à plat ventre dans les débris de verre et de porcelaine qui jonchaient le sol. Taktsis la rejoignit. Lorsqu'elle se retourna, elle vit l'orifice d'un canon, sous son nez, si près qu'elle loucha. Taktsis pressa la détente et ne s'arrêta que lorsqu'il eut réduit en bouillie cette jolie tête. Puis, emporté par son élan, il balança le reste de son chargeur de 30 coups sur des gens

agglutinés dans un coin. Une serveuse et deux clients furent tués.

En le voyant recharger son arme, Courtemanche s'approcha.

— Hé ! lui dit-il en le tirant par la manche. Ça suffit comme ça.

On décroche.

Ils ressortirent par l'entrée principale.

— Je suis épaté, dit Courtemanche lorsqu'ils furent dans la rue.

Au Bruno's, c'est toujours complet. C'est la croix et la bannière pour avoir une table. Et lui, il en a eu deux !

— T'as raison, dit Taktsis. Quel veinard, ce Mickey Rourke !

Les passants, en voyant venir deux hommes masqués et armés, s'écartaient craintivement. Ainsi retournèrent-ils à leur voiture sans encombre.

Pembroke Pines, Floride.

Le rendez-vous avait été fixé à 14 heures. Bolan arriva sur le petit aérodrome de North Perry avec un peu d'avance. Il portait deux sacs dans lesquels étaient rangés les outils nécessaires à l'exercice de son artisanat : des grenades flash bang, quelques pains de C4, deux ou trois détonateurs, un pistolet-mitrailleur Heckler & Koch MP5, des chargeurs de rechange, des jumelles de vision nocturne, des menottes en plastique, etc. Sans compter le Beretta-93 R sous son bras gauche, le Desert Eagle au creux de ses reins et le couteau tactique sur sa hanche droite.

Grimaldi était déjà prêt. Il attendait à côté d'un Beechcraft King Air tout blanc. Les King Air ne sont pas jeunes. Le premier modèle est sorti des chaînes de montage au début des années 60. Mais ils sont toujours d'attaque. Et Grimaldi avait jeté son dévolu sur un B200GT, plus récent, avec suffisamment d'électronique embarquée pour voler avec un seul pilote.

— On y va ? demanda Bolan.

— En voiture ! répondit joyeusement Grimaldi. J'ai fait valider un plan de vol jusqu'à Boundary Bay Airport.

Le petit aéroport de Boundary Bay était situé sur la commune de Delta, dans la grande banlieue de Vancouver.

— J'avais d'abord pensé à Kelowna parce que c'est moins surveillé mais c'est à 400 bornes de Vancouver. Ça ne t'aurait pas plu.

Le décollage se passa bien. Le vol aussi. Vers la fin de l'après-midi, Grimaldi fit escale à Denver. Après Denver, Bolan se paya le luxe d'une petite sieste, non qu'il ait été particulièrement fatigué mais pour faire provision de sommeil, ne sachant pas quand il pourrait dormir de nouveau.

À un moment donné, il fut réveillé par une secousse.

— Un trou d'air ? demanda-t-il.

— Les trous d'air, ça n'existe pas, répondit Grimaldi sur un ton amusé. L'air, c'est pas du gruyère. Y a pas de trous dedans ! On est ballottés de temps en temps, c'est tout. On descend, on remonte ; au pire, on vomit son quatre-heures ; mais l'avion ne casse jamais. Et il ne risque pas de tomber non plus, conclut-il avec un air rigolard. Rendors-toi !

CHAPITRE VIII

Vancouver, Canada

Pélagie Vadeboncœur, née Maillet, était une grande femme d'une cinquantaine d'années, un peu hommasse, avec des yeux furtifs et intelligents comme ceux d'un rat, et des cheveux poivre et sel toujours serrés dans un chignon dont pas un poil ne dépassait. Ses éternels tailleurs gris et ses chemisiers blancs achevaient de lui donner un air sévère et collet monté. Elle avait amplement mérité son surnom de Calamity Jane du Canada. C'était une dure à cuire. Jusqu'ici, tous ceux qui s'étaient attaqués à elle s'étaient cassé les dents. Elle était méfiante, se connaissant quelques ennemis.

Et ils évitaient de s'y frotter. Elle habitait dans le quartier de Gastown, au dernier étage d'un robuste immeuble de Cremazie Street. Virchov n'avait jamais envisagé de l'attaquer chez elle. Le boss lui avait donné deux hommes, Petit François et un mercenaire ukrainien qui se faisait appeler Sollier. C'était des types dignes de confiance, absolument sans peur et, quoi qu'on leur ordonne de faire, incapables de scrupules avant et incapables de remords après. Petit François était un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix et d'au moins cent dix kilos qui connaissait les armes à feu et les explosifs comme personne mais aimait mieux, lorsque l'occasion s'en présentait, tuer à mains nues. Quant à Sollier, il avait combattu avec Taktsis en Bosnie ce qui dit tout ! Mais, si valeureux soient-ils, ça ne faisait jamais que deux bonshommes et l'appartement de la mère Vadeboncœur était une forteresse inexpugnable.

A 8 heures du matin, Virchov, Petit François et le prétendu Sollier se réunirent dans un snack-bar pour tenir un conseil de guerre autour d'un pichet de café et une pile de crêpes.

Petit François proposa de piéger la voiture de Calamity Jane. Il s'agissait d'une Bentley blanche.

— Facile à reconnaître, dit Sollier.

— Peut-être facile à reconnaître, concéda Virchov, mais pas facile à atteindre car elle ne reste jamais sans surveillance.

Quant à se mettre à l'affût dans le quartier et attendre que Mme Vadeboncœur daigne sortir, il faudrait beaucoup de patience, car elle n'avait qu'une habitude, celle de n'en avoir aucune. Et puis, la Bentley était blindée. Une attaque au bazooka n'était même pas sûre de réussir. Et puis, on s'enfuyait comment après un pareil grabuge ? Ou alors, on la laissait passer, on la suivait et on improvisait quelque chose dès qu'elle descendait de voiture ?

— Trop aléatoire, décréta Virchov.

— Alors, quoi ? dit Sollier.

— Alors, je réfléchis, dit tranquillement Virchov.

— Tu ne vas pas pouvoir réfléchir comme ça jusqu'à la saint-glinglin, objecta Petit François. Je te rappelle que le boss veut la savoir morte avant ce soir !

A force de réfléchir, Virchov finit par trouver quelque chose.

— Voilà ce que nous allons faire, dit-il après avoir englouti une énième crêpe et s'être rincé le gosier avec le restant de café. Toi, dit-il à Sollier, tu vas voler une voiture et lui mettre des fausses plaques... un vieux modèle, sans antivol électronique ni GPS. Même si elle est moche, on s'en fout, c'est pas pour frimer devant les gonzesses.

— Compris, dit l'Ukrainien en rigolant bien fort.

— Et toi, reprit Virchov, tourné vers Petit François, tu te charges de transformer le tacot en bombe atomique, tu vois ce que je veux dire ?

— Oh ! oui, chef, répondit le colosse avec entrain. Je vois très bien.

Virchov hocha la tête, l'air satisfait.

— Soyez prêts avant midi et attendez. Je vous téléphonerai pour vous dire où me rejoindre, d'accord ?

— D'accord, répondirent en chœur les deux pourris.

— Moi, pendant ce temps-là, dit Virchov, je m'occupe des détails... C'est important, les détails... L'addition, c'est pour moi, ajouta-t-il après une courte pause. Rompez !

Après avoir payé la note, Virchov se rendit dans Gastown et arpenta Cremazie Street. Selon lui, il y avait deux sortes d'hommes : ceux qui aiment savoir où ils mettent les pieds et les autres. Par exemple, à Austerlitz, Alexandre 1er avait foncé dans le brouillard alors que Napoléon avait pris le temps de reconnaître le terrain la veille de la bataille et il en connaissait chaque mètre carré ! Résultat : ce con de tsar avait été battu à plates coutures !

Virchov conclut de son inspection que l'endroit idéal pour garer la voiture piégée se trouvait sur le côté droit, juste avant le croisement avec Main Street. La Bentley serait obligée de ralentir pour franchir le carrefour... et boum badaboum !

La place qu'il convoitait était occupée. Il attendit qu'elle se libère et se l'appropriâ en commençant par l'encadrer avec deux panneaux de stationnement interdit et puis en l'entourant avec une douzaine de plots de signalisation en plastique rouge et blanc.

Après quoi, il téléphona au sergent Cooper pour lui donner rendez-vous dans Thornton Park. Ils s'y retrouvèrent trois quarts d'heure plus tard.

— J'ai encore un service à te demander, dit Virchov. On marche ou on se pose ?

Cooper opta pour le second et ils allèrent s'asseoir sur le banc le

plus proche.

— C'est à propos de la mère Vadeboncœur, reprit Virchov.

— Forester s'est enfin décidé à lui faire sa fête ? dit Cooper.

— Ouais.

— Il croit que c'est elle qui lui a endommagé son étui à flûte ?

Virchov rigola. Forester aurait sûrement été furax s'il avait entendu parler comme ça de Nelly !

— Il le croit à moitié.

— A moitié ? répéta Cooper. Et ça lui suffit ?

— Il est comme ça, le patron ! Il a sa version personnelle de la loi du talion. Avec lui, c'est Pour un œil, les deux yeux, pour une dent, toute la gueule.

— Comment tu vas t'y prendre ? demanda Cooper. Elle est coriace, la vieille.

— Je sais. Mais j'ai ma petite idée.

— Ça ne m'étonne pas de toi.

— Il va falloir que tu m'aides.

— Comment ?

— Je vais te le dire.

Pélagie Maillet était devenue Pélagie Vadeboncœur en épousant Antonin Vadeboncœur, un trafiquant de drogue plutôt beau mec, pas bête, mais un peu trop ambitieux pour son bien. Il s'était fait tuer dans un guet-apens tendu par des gens dont il avait piétiné les plates-bandes. Pélagie avait pris sa succession à la tête du réseau, vengé sa mort et fait prospérer ses affaires.

Avant de mourir, le bel Antonin avait eu le temps de faire un enfant à sa Pélagie : un fils posthume, auquel elle avait donné, cela va de soi, le prénom de son père. Antonin junior était aujourd'hui un beau jeune homme de vingt-quatre ans, qui ne faisait rien de bon et que les policiers arrêtaient périodiquement pour ivresse publique, possession de marijuana, infraction au code de la route et autres broutilles du même genre. Il avait même fait quelques jours de prison l'année d'avant pour avoir tout cassé dans un bordel et poché l'œil de la mère maquerelle. Lorsqu'il s'agissait d'aller récupérer son rejeton au commissariat, Pélagie fonçait tête baissée. Son amour maternel était le seul défaut de sa cuirasse. Virchov misait là-dessus. Pour attraper la mère, il allait se servir du fils comme appât.

— Alors ? dit Cooper.

— Eh bien, voilà ce que j'attends de toi. Pour commencer, je voudrais que tu mettes le fils de Pélagie en état d'arrestation sous un prétexte quelconque, expliqua Virchov.

— Facile, répondit Cooper. Antonin junior a toujours un peu de shit sur lui. Au besoin, j'en mettrai une barrette au fond d'une de ses poches. Il protestera pour la forme, comme tous les camés, mais il est

tellement ahuri qu'il ne sera même pas sûr qu'elle n'est pas à lui.

Virchov sourit. Il avait bien choisi : de tous les flics à qui Forester refilait des enveloppes, Cooper était vraiment le plus fiable.

— Quand tu l'auras serré, reprit-il, tu le mettras en garde à vue. Et puis, tu me préviendras.

Cooper acquiesça d'un hochement de tête.

— Et surtout, surtout, enchaîna Virchov, tu ne le laisseras pas téléphoner à sa maman chérie tant que je ne t'aurai pas donné le feu vert.

Un court instant plus tard, les deux hommes se levèrent et partirent chacun de son côté. Vers 1 heure et demie de l'après-midi, Cooper appela Virchov pour lui dire que c'était fait : Antonin junior était en garde à vue au commissariat.

— Parfait ! approuva Virchov. Change rien ! Je te fais signe bientôt.

— Prends ton temps, dit Cooper. Antonin est dans la geôle. Il a voulu un verre d'eau. J'en ai profité pour lui faire prendre un sédatif en douce. Il patiente tranquillement.

Une nouvelle fois, Virchov se félicita de son choix : de tous les ripoux à qui Forester refilait des enveloppes, Cooper était non seulement le plus fiable mais le plus inventif !

Sans perdre une seconde, il appela ses deux complices pour leur dire de le rejoindre au coin de Cremazie Street et de Main Street.

Petit François et Sollier y arrivèrent un peu après lui. L'Ukrainien conduisait un break Volvo V 90 !

— J'avais pas dit un paquebot ! bougonna Virchov en voyant la longueur de la voiture.

Effectivement, lorsqu'elle fut garée à l'emplacement que lui avait réservé Virchov, la Volvo mordait sur le passage clouté.

— Bah ! c'est pas grave ! dit Sollier en voyant la tête de Virchov. Si on prend une contredanse, c'est moi qui la payerai.

Petit François rigola.

— Putain ! s'exclama Virchov sur un ton pince-sans-rire. T'as pas lu le *Discours de la méthode pour bien réussir un attentat sanglant, du mollah Omar ? Au chapitre : Attentat à la voiture piégée*, c'est écrit en toutes lettres : Elle doit toujours être impeccablement bien garée !

Petit François, en rigolant de plus belle, donna le détonateur à Virchov.

— Tiens ! lui dit-il. Le starter de la machine infernale.

— Mmm, fit Virchov en empochant le détonateur.

— Hé, Boris ! intervint Sollier. En venant, on a écouté les infos sur VcV Radio : Taktsis a eu Mickey Rourke.

— Il s'y est pris comment ?

— Le plus simplement du monde : il l'a flingué dans un resto de

Kitsilano à l'heure du déjeuner.

— Nous n'avons plus qu'à faire aussi bien, dit Petit François.

Du coup, Virchov lui demanda ce qu'il avait mis dans *sa machine infernale*.

— Du semtex, répondit l'autre.

En fait, il avait poussé le vice jusqu'à entourer l'explosif avec des boudins de tissus remplis de clous, de mitraille et de morceaux de chaîne pour que le coup éclate davantage.

— Quelle quantité ? demanda Virchov.

— Assez pour les foutre sur orbite, elle et sa belle voiture.

Les trois pourris allèrent se mettre à l'abri au coin d'un immeuble. Virchov se dit soudain qu'au lieu d'espérer que la Bentley ralentisse, mieux vaudrait la forcer à s'arrêter. Il regarda autour de lui, avec l'air de chercher quelque chose.

Gastown était le quartier touristique de Vancouver.

A cause du beau temps, les rues étaient prises d'assaut. De nombreuses gens baguenaudaient en regardant les devantures des magasins. Une belle fille vêtue d'une petite robe à fleurs était arrêtée devant une galerie d'art. Des boy-scouts dévoraient des yeux les gâteaux qui se prélassaient dans la vitrine d'une pâtisserie. Deux adolescentes vulgaires et ricaneuses hésitaient à entrer chez Prada. Un gaillard à la trogne enluminée admirait, à l'étalage d'un caviste, les flacons de grands vins et de vieux whiskeys.

Un monsieur en chemise hawaïenne et boxer short prince-de-galles, laid comme un crapaud, et une femme en jogging rose, laide comme une crapaude, se dirigeaient à petits pas vers le marchand de glaces en donnant la main à un garçonnet tout aussi laid qu'eux.

Assise au soleil sur une chaise pliante, une jeune femme travaillait à l'aiguille près d'un berceau où dormait un nouveau-né. A travers les glaces du café Apollon, occupant le rez-de-chaussée et le premier étage de la maison d'angle, l'on voyait les clients qui achevaient de déjeuner sous le regard las et indulgent de trois jolies serveuses. A travers les vitraux multicolores d'un pub pseudo-irlandais, l'on apercevait les silhouettes de buveurs contents de vivre. Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles attendaient devant le cours de théâtre. D'autres s'agglutinaient dans le coffee-shop. Un couple d'amoureux arrivait dans une calèche dont le cocher tenait mollement la bride à un bel alezan. Au loin, derrière eux, se profilait la célèbre horloge à vapeur, emblématique du quartier. Chez le marchand de meubles, un vendeur et un client étaient en train d'échanger une poignée de main. Un groupe de touristes japonais prenait d'assaut une boutique de souvenirs.

Virchov finit par apercevoir ce qu'il cherchait.

— Attendez ici, dit-il à ses deux acolytes avant de s'éloigner. Je

reviens.

Il se dirigea vers deux petites filles qui faisaient de la trottinette dans la contre-allée. Vues de près, elles devaient avoir une dizaine d'années. Il y avait une rousse et une blonde. La rousse était ravissante, avec son minois constellé de taches de rousseur et ses grands yeux verts, doux et candides. Mais, la blonde, c'était autre chose : cette petite-là promettait d'être une beauté pourvu que Dieu lui prête vie !

— Salut, les filles ! dit Virchov d'un ton enjoué.

La rousse, intimidée, baissa les yeux et resta muette.

La blondinette regarda Virchov hardiment et répondit : « Bonjour, monsieur. »

— Est-ce que l'une d'entre vous veut gagner vingt dollars ? proposa Virchov.

En même temps, il sourit d'un air tout à fait désarmant, comme les araignées, dans les dessins animés, lorsqu'elles sourient aux mouches qu'elles s'apprêtent à boulotter.

La rouquine releva les paupières à demi et hocha la tête. La réponse, de ce côté-là, était non.

— Comment qu'on les gagne, vos vingt dollars, m'sieur ? demanda la blondinette.

— En m'aidant à faire une farce à une amie.

Une farce ? Ça devenait sacrément intéressant ! La physionomie de la fillette s'emplit de malice.

— Comment tu t'appelles, toi ? lui demanda Virchov.

— Mary Ann... Et vous ?

— Moi ? Euh, Joey, répondit Virchov. Alors, écoute-moi bien, Mary Ann. Mon amie va venir de là, continua-t-il en montrant le haut de Cremazie Street. Elle sera dans une grosse voiture blanche. Tu devras t'engager sur le passage clouté quand je te le dirai et te laisser tomber au milieu de la rue. La voiture va s'arrêter. Au bout d'un moment, le chauffeur va s'énerver, il va klaxonner.

La fillette écoutait attentivement, son beau regard bleu fixé sur Virchov. Les grandes personnes qu'elle rencontrait d'habitude n'étaient pas aussi poilantes !

— Mais tu le laisseras klaxonner et tu ne bougeras pas, reprit Virchov. Tu attendras que je vienne te relever. C'est bien compris, Mary Ann ?

La petite fille hocha la tête.

— Et alors, ajouta Virchov, tu crieras : « Poisson d'avril ! » Elle fronça les sourcils.

— Mais, protesta-t-elle, on n'est pas le 1er avril !

— Justement ! répliqua Virchov. Les poissons d'avril, c'est mieux quand on les fait n'importe quand. Le 1er avril, les gens s'y attendent

et ça les ennuie. Alors que, là, elle sera vraiment surprise et elle va bien se marrer, tu comprends, Mary Ann ?

Elle fit signe que oui.

— Je peux avoir une glace, en plus des vingt dollars ?

— Tout ce que tu veux, Mary Ann. Une glace au chocolat.

— J'aime mieux celle à la datte et à la cacahouète.

— Va pour une glace à la datte et à la cacahouète ! Grosse comme ça. Avec une pyramide de chantilly.

Mary Ann salivait déjà.

— Marché conclu ? demanda Virchov.

— Marché conclu, répéta gravement la petite fille.

Virchov lui donna alors un billet de dix dollars.

— Tiens ! Une avance. Le reste, tout à l'heure.

Mary Ann plia soigneusement le billet, le glissa dans la petite poche de son jean, dit au revoir à sa copine et suivit Virchov. Il la laissa près du passage clouté puis rejoignit ses compères. En chemin, il téléphona à Cooper. Il dit juste : « Maintenant ! », rempocha son mobile et regarda sa montre une Van Cleef & Arpels à affichage digital, prélevée jadis sur le cadavre d'un gros trafiquant de drogue quelque part dans le Caucase et qui tictaquait toujours comme une neuve : il était 14 h 17 mn et 19 s.

— Qu'est-ce que tu magouilles avec cette gamine ? lui demanda Sollier lorsqu'il revint.

— Tu verras bien !

A l'affût, ils attendirent.

— On va poireauter longtemps comme ça ? demanda Sollier au bout d'un moment.

— Non.

— Je te demande ça parce que la voiture va finir par se faire repérer.

— Fatalement, renchérit Petit François.

Virchov haussa les épaules.

— Ne vous en faites pas ! recommanda-t-il. Pélagie va bientôt sortir.

— Comment tu le sais ? lui demanda Sollier.

— Je le sais, c'est tout, répondit-il avec un sourire entendu.

En grognant, Sollier se remit à surveiller le haut de Cremazie Street.

— Tiens ! s'exclama-t-il au bout d'un instant. Qu'est-ce que je disais ?

Il montra du doigt une contractuelle qui arrivait sur le même trottoir que la Volvo, un carnet à souches dans une main, un stylo-bille dans l'autre, la démarche allègre, le sourire aux lèvres et le nez au vent.

— Merde ! s'exclama Petit François. Elle va appeler la fourrière, c'est couru d'avance !

Virchov regarda de nouveau sa montre. Un peu plus de deux minutes s'étaient écoulées depuis son coup de fil à Cooper.

— Pélagie va sortir d'une seconde à l'autre, prédit-il d'un ton calme et assuré.

Au même instant, surgit du parking souterrain la magnifique voiture blanche.

Mary Ann se tourna vers Virchov. Il lui fit signe d'attendre. En même temps, il appuya sur le bouton noir qui allumait le détonateur.

La contractuelle s'arrêta à la hauteur de la Volvo et regarda d'un air désapprobateur les roues avant, qui empiétaient sur le passage clouté. La Bentley approchait.

Virchov regarda Mary Ann et lui donna enfin le signal du départ. La gamine s'engagea sur le passage clouté et fit semblant de tomber ou plutôt, elle se coucha précautionneusement sur le sol pour ne pas se blesser ni même risquer de faire un accroc ou une tache à ses vêtements.

Avec une enfant couchée au milieu de la rue, plus personne ne passait, ni dans un sens ni dans l'autre. La Bentley fit halte juste à côté de la voiture piégée. La calèche s'immobilisa au milieu du carrefour. Virchov mit son pouce sur le bouton rouge du détonateur, celui qui déclenchait l'explosion. Mais il n'appuya pas.

La contractuelle commença à remplir la contravention, non, mais, des fois ! La petite fille, toujours couchée au milieu de la route, redressa la tête, cherchant des yeux le monsieur si gentil et si rigolo qui lui avait donné dix dollars et qui lui en avait promis dix de plus et une glace datte-cacahouète et avec une pyramide de chantilly grosse comme ça.

La jeune femme de la calèche descendit pour porter secours à la petite fille. Le jeune homme ne put faire autrement que de la suivre. La contractuelle arracha la contravention de son carnet à souche. Le chauffeur de la Bentley klaxonna. Elle était bien mignonne, cette petite, mais à quoi jouait-elle ?

— Joey ? cria la jolie petite blonde. T'es où ?

La contractuelle tendit la main vers l'essuie-glace de la Volvo. La jeune femme de la calèche et son compagnon se mirent à genoux près de Mary Ann et lui demandèrent si elle avait mal quelque part. Virchov, le pouce sur le bouton rouge du détonateur, n'appuyait toujours pas. Petit François s'impatia.

— Putain, Boris, qu'est-ce que t'attends ?

La contractuelle saisit l'essuie-glace entre le pouce et l'index.

— Ça ! répondit Virchov.

Il pressa sur le bouton du détonateur juste au moment où la

contractuelle soulevait l'essuie-glace – et la bombe fit son office. Cela commença par une formidable explosion et une lumière aveuglante. La terrible lueur ne dura que le temps d'un éclair, aussitôt allumée, aussitôt éteinte. L'explosion secoua la terre sur ses bases.

La carrosserie de la Volvo se déchira en mille morceaux brûlants et tranchants, qui fusèrent dans tous les sens, ainsi que la mitraille, les bouts de chaînes et les clous. Toute chair croisée en chemin était impitoyablement écorchée, taillée, transpercée. Les immeubles tremblèrent. Les vitrines des magasins et les vitres des fenêtres se brisèrent dans un rayon de deux cents mètres. Des façades se lézardèrent. Des toits s'effondrèrent. Un nuage de poussière obscurcit l'atmosphère.

Les aiguilles de l'horloge à vapeur, au bout de la rue, interrompirent leur cours, marquant l'heure de l'apocalypse.

Une grêle de pierres, de vitres brisées, de tuiles, d'ardoises, de plâtras, s'abattit, sans parvenir à couvrir le tumulte des voix humaines. Les blessés hurlaient de douleur, appelaient au secours, imploraient Dieu.

Ceux qui étaient miraculeusement indemnes poussaient des cris d'épouvante. Les morts jonchaient le sol dans le sang et les gravats. Des blessés regardaient avec incrédulité leur sang couler à gros bouillons ou leurs organes continuer à palpiter au fond de leurs blessures. Des malheureux rampaient sur leurs ventres ouverts, se traînaient en s'aidant de membres dont il manquait des bouts. La brodeuse et son bébé, la belle fille en robe à fleurs, les scouts, l'amateur de grands crus et vieux whiskys, le vendeur de meubles et son client tous déchiquetés. Les deux petites coquettes étaient passées à travers la vitrine de Prada, poussées par le souffle de l'explosion. Le crapaud en chemise hawaïenne, la crapaude en jogging rose et leur petit crapelet gisaient sur le trottoir, qui sans tête, qui les deux jambes arrachées, qui éviscéré par un gros morceau d'acier qui lui avait percé le ventre de part en part. La mort avait également moissonné parmi les buveurs de bière et d'irish-coffee, parmi les touristes japonais, parmi les jeunes gens et les jeunes filles du cours de théâtre et ceux du coffee-shop.

Le couple d'amoureux et Mary Ann avaient été projetés contre le mur d'en face et étaient retombés morts. C'était à présent des tas informes et sanglants.

De la calèche, il ne restait que les essieux, du cocher, une casquette. Le cheval avait été séparé en trois morceaux, l'arrière-main d'un côté, le poitrail et les épaules d'un autre, la tête un peu plus loin, avec un tronçon du cou, auquel pendait un morceau du vieux collier bourré de paille.

Un tronc humain dans le caniveau : c'était la contractuelle. La tête

était on ne sait où. Les bras étaient allés se percher dans un arbre. Le bas du corps n'existait plus volatilisé, incorporé au nuage de poussière.

Virchov et ses deux acolytes s'étaient bien abrités pendant l'explosion. Intacts et en pleine forme, à part quelques bourdonnements d'oreille, ils contemplaient leur œuvre. Virchov fit mentalement le bilan : la Bentley blanche avait été projetée dans la vitrine de l'Apollon, écrasant les trois jolies serveuses et peut-être dix clients. A son volant, il y avait une forme noircie et tordue : le cadavre calciné du chauffeur.

Afin que personne ne puisse dire que toutes ces gens et ce brave cheval avaient été sacrifiés en vain, Pélagie était morte : des morceaux d'acier lui avaient emporté la tête et déchiqueté le ventre le feu était en train de détruire le reste.

« Dommage que Mickey Rourke ne soit pas venu bouffer là ! songea-t-il. On aurait fait d'une pierre deux coups ! »

Satisfait, il tourna les talons et fit signe aux deux autres de le suivre.

— Hé, Boris, pourquoi t'as pas appuyé plus tôt ? lui demanda Petit François en lui emboîtant le pas.

— J'attendais que la contractuelle soulève l'essuie – glace.

— Pourquoi ?

— Pour lui donner l'impression que c'était elle qui avait déclenché ce bordel. Pendant une fraction de seconde, elle a dû se trouver con ! Elle est sûrement morte en pensant : « Oops ! J'aurais jamais dû toucher à ce truc-là ! » Vous trouvez pas ça rigolo ?

Petit François se tourna vers Sollier :

— C'est quand même plus agréable de travailler avec des mecs qui ont le sens de l'humour, pas vrai ?

Les trois pourris s'éloignèrent en se frayant un chemin parmi les gens affolés qui fuyaient et ceux qui accouraient dans l'autre sens, en désordre, poussés par la curiosité.

CHAPITRE IX

Avec ses palmiers ragaillardis par le soleil, Beach Avenue avait des airs de la Riviera. Il était à peu près 2 heures de l'après-midi lorsque miss Kremer et Michelet entrèrent dans l'immeuble où habitait Allan Forester. Le hall immense était envahi par des plantes exotiques, à tel point qu'on aurait pu se croire dans une serre. Le sol était dallé en marbre. Ils s'avancèrent d'un pas conquérant vers le comptoir derrière lequel se tenait un réceptionniste suant sous un lourd uniforme rouge à galons dorés, qui le faisait ressembler à un dompteur de fauves.

— Nous venons voir M. Forester, dit Kremer.

— Vous avez rendez-vous ? demanda le réceptionniste.

Kremer admit que non. Le réceptionniste appela Forester et lui dit qu'une dame et un monsieur demandaient à le voir en prononçant « dame » et « monsieur » sur un ton dédaigneux. Forester voulut savoir de qui il s'agissait. Lorsqu'on lui eut dit que c'était des policiers, il demanda s'ils avaient un mandat. Une fois de plus, Kremer dut convenir que non. Le sergent Friedländer leur avait dit : « Une petite visite de courtoisie. Rien d'officiel. Vous le laissez parler. Il en sortira peut-être quelque chose. A condition qu'il accepte de vous recevoir. »

Il accepta. Il disposait, comme tous les copropriétaires, d'un accès au réseau de vidéosurveillance de l'immeuble. Ayant regardé ce qui se passait dans le hall, les deux flics lui parurent jeunes et naïfs. Ce serait divertissant de les rouler dans la farine pendant que ses hommes étaient en train de régler leur compte à Mickey Rourke et Calamity Jane !

— On va venir vous chercher, dit le réceptionniste. M. Forester envoie quelqu'un.

Le quelqu'un en question fut un grand type d'une bonne trentaine d'années, au crâne rasé, vêtu d'un superbe costume noir et d'une chemise blanche et impeccablement cravaté.

— Je suis le secrétaire de M. Forester, dit-il. Si vous voulez bien me suivre...

Il ressemblait plutôt à un agent du F.B.I. qu'à un secrétaire, tout en n'étant ni l'un ni l'autre. Kremer et Michelet reconnurent tout de suite Filippo Nolani, dont la photo était dans leurs fichiers : kidnappeur, braqueur, tueur, jamais condamné et depuis six ou sept ans au service de Forester. Il les guida le long d'un couloir jusqu'à une porte de bois massif, qu'il ouvrit en glissant une carte dans une serrure magnétique.

Kremer et Michelet se retrouvèrent dans le vestibule de

l'appartement le plus vaste et le plus luxueux qu'ils aient jamais vu. Le mobilier, les tapis, les tableaux les statues, les miroirs, tout trahissait un goût excellent et de gros moyens. La lumière qui se déversait par les baies vitrées faisait partout briller l'or, l'argent, le bronze, l'ivoire, le cristal, les bois précieux.

Alian Forester fit son apparition. Avec sa veste d'intérieur et ses pantoufles, il avait l'air de dire : « Voyez comme je suis aimable de tolérer cette intrusion dans mon intimité ! » Le contraste entre sa chemise lilas et son teint orange vif était atroce.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ? demanda-t-il sur un ton vaguement méprisant.

— Je suis l'inspecteur Ruth Kremer et voici l'inspecteur Percy Michelet. Nous sommes de l'Homicide Unit. Nous enquêtons sur la mort de Nelly Stefansson.

Sur un signe que lui fit Forester, Nolani s'éloigna un peu mais, tout le temps que dura la conversation, il continua de garder un œil sur son patron.

— Vos liens avec elle sont notoires, reprit Kremer.

Forester hocha la tête.

— C'est pourquoi nous sommes permis de...

— Où en est votre enquête ? demanda-t-il en l'interrompant.

— Eh bien, elle avance plus vite que vous ne l' imaginez. Nous savons déjà que Mlle Stefansson a été assassinée par des tueurs professionnels.

— Des tueurs professionnels ? répéta Forester sans qu'il soit possible de dire s'il était vraiment interloqué ou s'il faisait semblant.

— Oui, confirma Kremer.

— Vous avez une piste ? demanda Forester avec un certain empressement.

— Pour les tueurs, nous avons beaucoup mieux qu'une piste, intervint Michelet.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'ils sont déjà hors d'état de nuire, répondit Kremer.

— Non ? hoqueta Forester.

— Si, confirma Michelet. Mais nous ne serons pas tranquilles tant que nous n'aurons pas attrapé le fumier qui les a envoyés. Croyez-moi, celui-là, nous allons remuer ciel et terre pour l'avoir.

Forester se rembrunit.

— J'ai l'impression que vous en faites une affaire personnelle, dit-il.

— C'est toujours comme ça quand nous enquêtons sur la mort de nos collègues, rétorqua Michelet.

— Quels collègues ?

— Eh bien, Nelly Stefansson et le curé, dit Kremer. C'était des

agents de la D.E.A.

Forester resta coi.

— Ne me dites pas que vous l'ignoriez, ajouta-t-elle en observant attentivement sa réaction.

Pour commencer, Forester eut l'air sincèrement estomaqué. Son visage pâlit légèrement, passant du rouge carotte au rouge potiron. Puis, peu à peu, il digéra la nouvelle. Ainsi, beaucoup de choses s'expliquaient : le confessionnal, la perruque, le déguisement. Son chagrin fit place à un mélange de mépris et de dégoût. Nelly ne l'avait donc jamais aimé, elle lui avait menti de bout en bout. Mais ça ne changeait rien à l'essentiel : en tirant sur elle, c'est lui qu'on avait cherché à atteindre et il avait eu raison de réagir comme il l'avait fait.

— Voici ce que je crois, dit Michelet. Vous avez découvert qui elle était et...

— Je ne le savais pas, monsieur l'inspecteur ! trancha Forester.

Désormais ressaisi, il se paya même le luxe de les narguer.

— Pour tout vous avouer, poursuivit-il, je ne comprends même pas qu'une honorable institution comme la D.E.A. ait pris la peine d'introduire l'un de ses agents dans mon entourage. Je suis un citoyen au-dessus de tout soupçon, mes affaires sont légales, ma comptabilité est dûment certifiée par un expert et mes impôts sont toujours payés en temps et en heure.

— Nelly Stefansson avait de drôles de pilules dans son sac à main, dit Kremer.

— Quoi ? fit Forester. Elle se droguait ?

— Je ne sais pas, reconnut Kremer. Nous n'avons pas les résultats de l'autopsie. Mais je pense plutôt que c'était des échantillons de votre marchandise qu'elle s'apprêtait à remettre à son contact.

— Ma marchandise ! s'exclama Forester. J'importe et j'exporte toutes sortes de choses, mademoiselle. Mais jamais de drogue !

Kremer avait beau le dévisager, elle n'arrivait pas à savoir quand il était sincère et quand il jouait la comédie. Son teint rouge-orange ne simplifiait pas les choses. Allez déchiffrer des sentiments à la surface d'une citrouille !

— Vous êtes un gros trafiquant de drogue, dit Michelet à voix basse, pour ne pas être entendu par Nolani.

— Voilà bien le genre d'accusation qu'on ne peut pas proférer à la légère sans risquer de gros ennuis, lui répondit Forester en le regardant droit dans les yeux.

Michelet se dressa sur ses ergots.

— Vous me menacez ?

— Seulement des foudres de la justice, rétorqua Forester sur un ton doucereux.

— Ah ! Pour cela, il vous faudrait des témoins.

Forester se tourna vers Kremer, comme s'il cherchait un appui.

— Navrée, je n'ai rien entendu, dit-elle.

— Tant de bonne foi ! s'exclama Forester. Je n'en attendais pas moins de la part de policiers dont la réputation n'est plus à faire.

Michelet et Kremer échangèrent un sourire de connivence.

— Admettons un instant rien qu'un ! que je sois un trafiquant de drogue, comme vous avez la malignité de le suggérer, jeune homme, reprit posément Forester, serait-ce une raison pour m'avoir en grippe ?

— Vous faites semblant d'ignorer les ravages de la drogue.

— Et vous faites semblant d'en ignorer les bienfaits.

Les deux flics restèrent pantois.

— Rien n'est nuisible dans une société, reprit Forester. Pas même les trafiquants de drogue.

— Ma parole, vous êtes malade ! s'exclama Kremer.

— Mademoiselle, vous pouvez toujours contester que deux et deux fassent quatre ; ça n'y change rien : deux et deux font quatre.

Kremer prit un air dégoûté.

— Je vous entends d'ici, lui dit-elle. Pas la peine de...

Forester insista néanmoins.

— Au drugstore, on vend des trucs qui donnent le cancer du poumon ou la cirrhose du foie, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton douceâtre. Les gens qui en aiment la saveur et les effets les achètent en connaissance de cause. Dans les maisons closes, il y a des gens qui paient pour avoir des caresses et d'autres pour avoir des coups de fouet et tant qu'on ne donne pas de coups de fouet à ceux qui veulent des caresses ni de caresses à ceux qui veulent des coups de fouets, il n'y a rien à redire, d'accord ? Eh bien, la drogue, c'est pareil : s'il y a des gens dans la rue qui veulent en acheter, ceux qui leur en vendent ne font rien de répréhensible. Au contraire, ils leur permettent d'exercer leur liberté individuelle !

Devant tant de mauvaise foi, Kremer et Michelet restèrent muets.

— Mais ce n'est pas tout, enchaîna Forester sans s'échauffer. Lorsque j'ai dit tout à l'heure que rien n'était nuisible dans une société, j'aurais dû ajouter : sauf l'État. L'État entrave, saigne ou étouffe tout ce qui passe à sa portée.

Comme ses ancêtres irlandais, Allan Forester n'aimait pas le fisc !

— A l'opposé, poursuivit-il, qu'un secteur d'activité lui échappe et aussitôt il prospère ! C'est le cas du trafic de drogue. Trois ou quatre cents milliards de dollars par an ! Et, vous savez quoi ? En 2008, les profits de la criminalité organisée ont été la seule source de liquidités pour certaines banques au bord de la faillite. Et ce n'est pas moi qui le dis. C'est l'ONU. Oui, jeunes gens, c'est l'argent de la drogue qui a permis au système financier mondial de se maintenir à flot au plus fort de la crise. Hein ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Cette fois encore, Kremer et Michelet restèrent sans voix.

— Mais revenons à nos moutons, dit Forester après avoir repris son souffle. Admettons que j'aie découvert que ma belle et ardente maîtresse était en réalité une espionne qui travaillait à ma perte ! Croyez-vous que je lui aurais fait la faveur d'une mort aussi douce ? Deux balles dans la tête ? Allons ! Je l'aurais écorchée vive, cette salope toujours dans l'hypothèse où je serais un infâme trafiquant de drogue, bien entendu...

Michelet et Kremer, sidérés, écoutaient en écarquillant les yeux.

— Oui, poursuivit Forester, que la réaction de ses auditeurs amusait, je me serais acharné sur elle. Pour chaque cri de plaisir que je lui ai fait pousser, il aurait fallu qu'elle pousse mille cris de souffrance avant que je consente à mettre un terme à son agonie.

Kremer retenait son souffle ; Michelet, la gorge serrée, ravalait sa salive.

— Les agents de la D.E.A., quand ils sont démasqués, on ne les flingue pas devant tout le monde, enchaîna Forester. Ils disparaissent sans laisser de trace...

Comme Michelet levait un sourcil intrigué, il s'empessa d'ajouter :

— Enfin, c'est souvent comme ça que ça se passe dans les films, non ?

Ruth Kremer avait recouvré l'usage de la parole.

— Admettons que vous ayez ignoré qu'elle était flic, dit-elle. Si vous aviez seulement cru qu'elle vous trompait ?

Forester commença par ricaner. Puis, d'un ton calme mais la bouche crispée par une colère mal contenue, il rétorqua :

— Vous pensez vraiment que je serais où je suis, mademoiselle, si j'étais homme à ordonner un règlement de comptes pour une histoire de fesses ?

Kremer dut reconnaître que non.

— Vous savez ce que disait Sherlock Holmes ? reprit Forester. Que lorsqu'on a éliminé toutes les hypothèses fausses, la seule qui reste, aussi invraisemblable soit-elle, c'est la bonne.

— Et ce serait quoi, d'après vous ? demanda Michelet.

Forester lui répondit avec une douceur méprisante :

— Eh bien, qu'on a tué Mlle Stefansson dans l'espoir que la police serait assez bête pour me soupçonner !

Peu après, il rompit la conversation. Nolani raccompagna Kremer et Michelet jusque sur le trottoir. Les palmiers luisaient au soleil.

— Dépêchez-vous d'en profiter, leur dit Michelet en passant. Ça ne va pas durer.

C'est alors que retentit une explosion et que s'éleva au loin une

colonne de fumée noire. Bientôt, on n'entendit plus que des sirènes. Il sembla que toutes les ambulances, tous les camions de pompiers et toutes les voitures de police, soudain pris de folie, s'étaient mis à tourner dans la ville.

— Ça vient de Gastown ! s'exclama Kremer.

Ils remontèrent en voiture et allumèrent la radio de bord. Sur les canaux de la police, c'était la cacophonie ; des voix surexcitées, qui se superposaient. Rien à comprendre. Alors, ils écoutèrent la bande F.M. Il y avait eu un attentat à la bombe. Dans le quartier de Gastown. Kremer avait vu juste. Les premiers reporters étaient déjà arrivés sur les lieux. Ils décrivaient une situation chaotique. Il y avait peut-être des morts. En tout cas, il y avait des blessés, certains grièvement. Un passant témoignait. Il avait tout vu de loin. C'était une Volvo mal garée qui avait explosé.

Une voiture piégée ? On se mit à soupçonner les islamistes.

Le reporter décrivit ce qu'il avait sous les yeux. Le mot apocalypse revint une dizaine de fois. Essoufflé, il tendit son micro à des badauds.

— Voilà ce qu'il en coûte d'aller faire chier les musulmans chez eux, dit quelqu'un.

— C'est des barbares, dit quelqu'un d'autre. Il faudrait vitrifier leur putain de pays à la bombe atomique et le transformer en parking.

Le reporter confirma qu'il y avait des morts. Au moins cinq, d'après les sauveteurs.

— On va là-bas ? demanda Michelet.

Kremer répondit que non, estimant que c'était le boulot des secouristes, des pompiers et des gens de labo, et que ce n'était pas la peine d'aller se foutre dans leurs pattes.

En rentrant au commissariat central, ils trouvèrent un bordel de tous les diables. Ça courait par-ci ; ça courait par-là ; ça téléphonait ; ça gueulait ; ça s'engueulait. L'enquête débutait. Pour tout arranger, il y avait eu une fusillade, à peu près à la même heure, au Bruno's, dans Kits. Balmer ordonna à Friedländer de mettre trois ou quatre hommes sur l'affaire. Friedländer n'en mit que deux, en rechignant.

Peu à peu, on se rendit compte que l'attentat de Gastown avait fait beaucoup plus de cinq morts. A chaque nouvelle dépêche, le bilan s'aggravait. Les cadavres furent dix, puis vingt, puis quarante. Sans compter les blessés qui resteraient infirmes et ceux qui ne survivraient pas. Une vraie tuerie.

On sut bientôt que Pélagie Vadeboncœur faisait partie des victimes de l'attentat. Et tout portait à croire que c'était elle qui avait été visée. Alors, on se mit à soupçonner Allan Forester.

Lorsqu'on se rendit compte que la fusillade au Bruno's avait eu pour cible Jared Lowell, on cessa de croire à une coïncidence.

— Alors, ça, c'est le pompon ! s'exclama le sergent Friedländer.

Et il courut prévenir Balmer. Forester avait déterré la hache de guerre. Balmer décida de l'arrêter avant qu'il n'extermine la moitié de la population de Vancouver. Il trouva facilement un juge pour signer le mandat d'arrêt.

Vers 6 heures du soir, Balmer et Friedländer, accompagnés d'une vingtaine d'hommes, quelques-uns en civil et les autres en tenue d'intervention, sortirent du commissariat.

Alors qu'ils traversaient le parking au pas de charge, ils croisèrent Helen McDougall.

— Nous allons passer les menottes à Forester, expliqua Balmer en brandissant victorieusement le mandat d'arrêt. La bombe en centre-ville, c'est lui.

— Quoi ! s'exclama-t-elle. C'était pas les islamistes ?

— Non, lui répondit Balmer avec un sourire sardonique. A moins, bien sûr, qu'il n'ait succédé à Ben Laden à la tête d'Al-Qaida !

— Ce coup-ci, son compte est bon, dit Friedländer.

Pour la première fois depuis longtemps, Helen McDougall sourit.

CHAPITRE X

Dans l'avion entre Miami et Vancouver

Le soir venu, Grimaldi fit escale à Salt Lake City. Ensuite, le temps se gâta. Ils rencontrèrent du vent et de la pluie. Des éclairs innombrables jaillirent de l'obscurité. L'avion se couvrit de glace. Grimaldi mit en marche le système de dégivrage autour de la nacelle et prit de l'altitude pour se retrouver au-dessus des redoutables cumulonimbus, loin des turbulences.

Sur la dernière partie du trajet, il navigua à l'estime, ne pouvant plus se fier aux balises terrestres à cause des orages, des reliefs montagneux et de la réfraction côtière. A l'approche de Vancouver, il redescendit au-dessous du plafond de nuages. Bientôt, ils aperçurent des lumières à foison. Et puis, le labyrinthe sans limites d'une grande métropole un labyrinthe à demi effacé par la brume.

Ça n'empêcha pas Grimaldi de trouver son chemin. Bientôt, la piste du petit aéroport se présenta devant l'avion. Malgré les mauvaises conditions atmosphériques, l'atterrissage se passa comme le décollage. Avec Grimaldi aux commandes, tout se passait toujours bien. Le voyage avait duré une dizaine d'heures mais, avec le décalage horaire, il n'était encore que 9 heures du soir. Grimaldi se gara en bout de piste.

— Terminus ! annonça-t-il. Tout le monde descend !

— Ne t'éloigne pas, lui dit Bolan en attrapant ses sacs. Si tout se passe bien, on repart bientôt.

Dès qu'il eut posé le pied sur le sol, il se mit à l'abri dans un coin sombre et s'éloigna en rasant les murs. Grimaldi partit dans la direction opposée, vers le petit terminal. A la douane, fort de ses papiers en règle, il retint l'attention des pandores pendant une dizaine de minutes.

C'était plus qu'il n'en fallait à Bolan pour quitter l'aéroport. Delta se trouvait à vingt minutes du centre de Vancouver, la distance idéale, ni trop près ni trop loin des futurs champs de bataille. Il choisit d'y rester. Après avoir loué une voiture, il descendit dans le premier motel dont il vit l'enseigne.

Une fois dans sa chambre, il alluma la télé et commença à défaire ses bagages. Toutes les chaînes locales diffusaient les mêmes images de désolation. Ç'aurait pu être n'importe quelle ville après un tremblement de terre ou un bombardement, mais il s'agissait du centre de Vancouver, où une voiture piégée avait explosé. Plusieurs groupes terroristes avaient, paraît-il, revendiqué l'attentat. Le public soupçonnait les islamistes.

Bolan coupa le son de la télé et appela Brognola.

— Salut, Al. Je te réveille ?

— Penses-tu ! Il n'est que minuit et demi ! J'ai encore un peu de boulot avant d'aller me coucher. Tu es où ?

— A pied d'œuvre.

— Le vol s'est bien passé ?

— Oui. J'ai un peu dormi pendant le voyage et j'ai hâte d'en découdre avec tous ces salauds. Tu as des choses à m'apprendre ?

— Attends une seconde, je cherche mes notes.

Bolan entendit Brognola manipuler des feuilles de papier.

— Allô ! Striker, t'es toujours là ? Voilà ce qu'il y a à savoir. En résumé, le trafic de drogue en Colombie britannique, ça se passe comme ça : le grand manitou, c'est Allan Forester. Tout le monde sait ce qu'il fait et jamais personne n'a réussi à le prendre en flagrant délit. C'est un fils de bonne famille. Son père a été vice-président de la Canadian Pacific Railway. Forester n'a pas sombré dans le crime, comme on dit. Il a embrassé une carrière. Pour lui, narguer les flics, c'est une vocation. En général, les gros bonnets cultivent la discrétion. Pas lui ! Il dépense des fortunes dans les ventes aux enchères. L'été, il porte des costumes en lin blanc et l'hiver, des manteaux en renard argenté. Et il ne roule qu'en supercar. Il a eu une Mercedes SRL McLaren et maintenant il a une Bugatti Veyron la voiture la plus chère du monde, un million de dollars pièce ! Et, tiens-toi bien ! Il roule avec dans Vancouver. Ce type est passé maître dans l'art de la frime. Les rois du hip-hop, en comparaison, c'est des bébés !

Bolan sourit.

— Forester a beau être bien élevé et avoir des goûts raffinés, reprit Brognola, il est méchant comme une teigne. Il n'aime pas qu'on vienne braconner sur son territoire et il considère comme son territoire les mille kilomètres de frontière entre Vancouver et Winnipeg.

— Je vois le tableau, dit Bolan. Et je suppose qu'il ne fait pas ça tout seul ?

— Non, répondit Brognola. Il a des acolytes en nombre indéterminé. Ses deux meilleurs lieutenants sont Christophoros Taktsis et Boris Virchov. Virchov est un ancien du F.S.B., un petit chauve rondouillard d'après la fiche que j'ai sous les yeux. Il s'est illustré en Tchétchénie, tu vois ce que je veux dire ! Quant au dénommé Taktsis, c'est un ancien mercenaire. Il a combattu du côté serbe en Bosnie et au Kosovo. Virchov est un dur mais, à côté de Taktsis, c'est saint Vincent de Paul. Taktsis est un sauvage, le genre de type qui se serait fait virer de la Gestapo pour brutalité.

Une fois de plus, Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— Forester a deux résidences connues, enchaîna Brognola. La

principale est sur Beach Avenue. Au rez-de-chaussée, ajouta-t-il avec un sourire dans la voix. Tu ne pourras pas refaire le coup de l'hélico !

— Tant pis, dit Bolan. Je trouverai autre chose.

— Sa résidence secondaire, poursuivit Brognola, elle, est à Coquitlam, sur Burke Mountain. Quant à savoir où il met sa came, mystère ! C'est dans l'espoir de trouver son labo et son entrepôt que la D.E.A. avait infiltré son réseau. Forester ayant des complicités dans la police, très peu de gens étaient au courant de cette mission.

— Ce qui rend d'autant plus mystérieux l'assassinat des deux agents, dit Bolan.

Brognola approuva.

— Ouais. Ils étaient sous les ordres directs d'une certaine Helen McDougall. Je ne la connais pas personnellement mais elle a un sacré pedigree. Etudes à Harvard. Carrière exemplaire. Expérience du terrain. Réputation sans tache. Elle a été en poste en Colombie et au Mexique. Pas une mauviette.

Bolan écoutait attentivement et engrangeait chaque détail dans sa mémoire.

— Jusqu'à ce matin, Forester tolérait l'existence de deux petits concurrents, auxquels il laissait des miettes : Jared Lowell et Pélagie Vadeboncœur. J'ai dit jusqu'à ce matin parce qu'il semblerait qu'il a changé d'avis dans la journée. Lowell s'est fait assassiner dans un restaurant à l'heure du déjeuner et la bombe en centre-ville en début d'après-midi, c'était, selon toute vraisemblance, pour avoir la peau de la dénommée Vadeboncœur.

— On est sûrs que c'est Forester ? demanda Bolan.

— Sûrs, non, répondit Brognola. Mais, à part les extraterrestres, qui veux-tu que ce soit d'autre ?

Bolan soupira.

— Moi qui venais ici pour éclaircir les rangs de la truanderie locale, dit-il, ce pourri me mâche le travail. Il ne va pas me rester grand-chose à faire.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Brognola. Aux dernières nouvelles, Forester est en garde à vue.

— C'est à se demander si je ne me suis pas déplacé pour rien ! s'exclama Bolan avec une pointe de dépit.

— Oh ! non, lui répondit Brognola. Nous ne savons toujours pas qui a fait assassiner les deux agents de la D.E.A., ni où se trouve le labo grâce auquel Forester inonde d'Ecstasy et de 4-MEC la Colombie britannique et tout le nord des États-Unis.

Bolan n'ajouta rien et Brognola changea du sujet.

— A propos de l'ordinateur de Fitzpatrick...

— Eh bien ?

— Kurtzman a commencé à l'éplucher. Il est salement cabossé. Il

a fallu le passer à la salle blanche.

— C'est quoi ?

— La salle blanche ? Un machin très sophistiqué, qui sert à la récupération des données informatiques sur des disques durs très endommagés. Ne m'en demande pas plus. Gadgets a essayé de m'expliquer mais je n'ai pas compris grand-chose. Tout ce que je peux te dire, c'est que ça coûte une fortune. Lorsqu'il m'a montré la facture, j'ai failli m'étouffer. Bref, Kurtzman n'a rien découvert sur l'affaire qui nous concerne mais il va continuer à chercher. En revanche, nous savons maintenant que c'est Servando Errazuriz qui a fait assassiner Alexander Leyden, sa femme, ses filles et sa domesticité.

— Servando Errazuriz ? répéta Bolan. Le chef du cartel de Barranquilla ?

— Lui-même.

— Vous allez demander à la police colombienne de s'en occuper ? demanda Bolan sans trop y croire.

— Tu rigoles ! Le temps qu'ils se bougent, l'autre aura célébré son centième anniversaire ! Non, on va s'en occuper nous-mêmes. C'est triste à dire mais il y a des cas où un commando des Navy SEAL vaudra toujours mieux qu'une demande d'extradition.

Après avoir raccroché, Bolan se tourna vers la télé, qui continuait de montrer des images du centre-ville dévasté et puis celles d'un coupable présumé, arrivant menotté au commissariat central au milieu d'une indescriptible cohue. Il s'agissait, selon les termes du commentateur, de M. Allan Forester, riche homme d'affaires, quelquefois soupçonné de liens avec la pègre.

Bolan réfléchit à tout ce que lui avait dit Brognola. Puis, il attrapa de nouveau son smartphone et se connecta avec internet. Il venait de commencer à étudier le plan de Vancouver lorsque la télé annonça que le suspect avait été relâché après seulement trois heures de garde à vue, aucune charge n'ayant pu être retenue contre lui.

— Et voilà ! se dit Bolan en serrant les dents. C'est l'affaire Leyden qui recommence !

Fitzpatrick avait payé. Forester paierait. Lui et ses sbires, les Virchov, les Taktis et compagnie ils pouvaient tous numéroter leurs abattis.

* *

*

Vancouver, Colombie britannique

Bolan ne fut pas le seul que la libération de Forester mit en rogne. Lorsqu'elle apprit la nouvelle, Kremer frappa du poing sur son bureau. C'était lui le coupable. Ça ne pouvait être que lui. Il croyait qu'on avait tué Nelly Stefansson dans l'espoir de lui faire porter le chapeau il l'avait dit lui-même et ses soupçons s'étaient naturellement portés sur Pélagie Vadeboncœur et Jared Lowell.

— Forester n'est peut-être pas du genre à ordonner un règlement de comptes pour une histoire de fesses, dit Kremer, mais il a été capable de déclencher une guerre pour venger la mort de sa nana.

— Où vas-tu ? lui demanda Michelet en la voyant attraper son blouson.

— Fouiller sa résidence secondaire. Je trouverai peut-être des preuves. Ça me dégoûte quand je pense que ce fumier va encore passer entre les mailles du filet.

— T'as pas de mandat !

— M'en fous !

— T'as entendu ce que Balmer a dit ce matin :

Réfléchir avant d'agir n'est pas toujours une perte de temps.

— C'est tout réfléchi !

Elle partit à grands pas. Michelet la suivit. Bien obligé !

* *

*

Coquitlam se trouvait à une demi-heure du centre de Vancouver, en lisière du parc régional de Minnekhada et non loin de la partie sud du vaste parc provincial de Pinecone Burke. C'était la banlieue chic en pleine nature sauvage.

Kremer avait pris le volant. Il s'était remis à pleuvoir.

— J'en ai marre de ce climat à la con, dit Michelet. Y a que les escargots et les canards qui peuvent se plaire dans un pays pareil !

— Déménagement ! lui suggéra Kremer.

— Ne t'en fais pas ! repartit Michelet. Si jamais je décroche le jackpot à la loterie, je me paie une baraque ultramoderne en Floride et j'en bouge plus.

— Prévoies un écran plat dans chaque pièce, suggéra Kremer avec un sourire. Parce que tu vas rudement te faire chier !

Arrivés à Coquitlam, elle gara la voiture derrière un bouquet d'arbres en lisière de la propriété de Forester. Sa maison était en réalité un quasi-palais. Elle trônait au milieu d'un terrain immense. A plusieurs kilomètres à la ronde, les coteaux, les vallons, les bosquets, les rivières, les cascades, tout lui appartenait. Il n'y avait pas de mur d'enceinte, pour ne pas abîmer le paysage.

Kremer et Michelet refermèrent les portières de leur voiture sans

les faire claquer et partirent en catimini vers la grande maison. Cela se compliquerait lorsqu'il faudrait s'aventurer dans le jardin à la française, qui était bien éclairé et où il n'y avait pas beaucoup de cachettes, mais, pour commencer, ils progressèrent à l'abri des arbres. Des gouttes d'eau énormes et froides se laissaient tomber sur eux du haut des branches. Leurs pieds faisaient flic-flac dans l'herbe.

À cause de l'obscurité, ils prirent peu à peu des chemins différents, sans s'en rendre compte, chacun croyant que l'autre le suivait. Bientôt, ils furent séparés par cinquante mètres.

Lorsque Christophoros Taktis lui fit l'attaque par derrière, Kremer fut prise au dépourvu. S'il avait fait du bruit en s'approchant, le crépitement de la pluie sur les feuilles l'aurait couvert. Elle n'avait même pas eu le pressentiment d'un danger. Et, soudain, la sensation d'un petit déplacement d'air près de son oreille gauche. Un millionième de seconde plus tard, quelque chose d'énorme venait s'abattre sur sa bouche !

Tandis qu'il la bâillonnait ainsi avec sa main gauche, Taktis lui passa son bras droit autour du cou. Comme elle cherchait à résister, il lui donna un coup de talon dans le creux poplité. Son genou ploya. L'autre genou suivit le mouvement. Elle eut l'impression que ses jambes se dérobaient. Pour l'empêcher de se redresser, il lui appuya la semelle de sa botte sur le mollet. Elle serait tombée s'il ne l'avait soutenue par le cou, comme la corde soutient le pendu. Elle chercha à le mordre, mais il lui appuyait sur la bouche avec une telle brutalité qu'elle ne pouvait presque pas desserrer les mâchoires. Elle essaya encore de se débattre, mais il avait superbement placé son bras de manière à lui comprimer les deux carotides en même temps, l'une avec son biceps, l'autre avec son avant-bras. Bientôt son cerveau manqua d'oxygène et de sucre. Avec le peu de lucidité qui lui restait, elle pensa à son arme de service, dans un holster, sur sa hanche gauche. A tâtons, elle finit par l'attraper. Mais, comme ses forces déclinaient rapidement, elle ne réussit jamais à dégainer. Elle commençait à mollir. Taktis serrait toujours. Elle perdit connaissance et devint aussi amorphe qu'une poupée de chiffon. Taktis n'avait plus d'adversaire mais il s'obstinait à serrer. Sous peu, Kremer serait morte.

Le Grec était une sorte de loup-garou : bête sauvage par les instincts, homme par le reste. Il était doué pour la survie. L'œil et la narine sans cesse aux aguets, ce n'est pas lui qui aurait été surpris comme il venait de surprendre cette fille.

Personne ne pouvait se trouver derrière lui sans qu'il le sente.

Il lâcha Kremer, qui s'affala, et fit volte-face. Un homme était là, à trois mètres, un Beretta 96 à la main.

— Plus un geste ! ordonna Michelet.

L'ancien casque bleu et l'ancien Tigre d'Arkan se toisèrent.

— D'accord, d'accord, dit Taktsis en écartant les bras en signe de bonne volonté.

Il se rapprocha, l'air de rien. Il avait déjà remarqué que son adversaire portait des chaussures de ville à semelles de cuir, ce qui était un handicap pour se battre sur un sol rendu glissant par la pluie. Lui, au contraire, avec ses tatanes de chantier aux semelles de caoutchouc, il n'aurait pas pu dérapé, même s'il l'avait voulu.

Derrière lui, Kremer gisait sur le sol détrempe, immobile, comme morte. Michelet jeta un regard dans sa direction. Taktsis profita de ce bref moment d'inattention. Tandis que son pied gauche restait solidement collé au sol, son pied droit s'envola tout à coup et alla frapper par en dessous la main de Michelet. Michelet se pétrifia en constatant que son pistolet était en train de s'envoler.

— Nous voilà à armes égales, dit Taktsis.

Il sourit car, il s'agissait évidemment d'une plaisanterie. Entre le soldat de la paix et le chien de guerre, la partie était jouée d'avance.

Michelet ne fut pas dupe. Il était perdu et il le savait. Pas question de récupérer son arme : elle était retombée dans un buisson. Pas question de chercher à fuir en abandonnant derrière lui Kremer. Il essuya la flotte qui lui coulait devant les yeux puis, histoire de ne pas périr sans avoir combattu, il tenta un direct du droit à la face. D'une simple gifle de la main gauche, Taktsis écarta le coup, qui passa au-dessus de son épaule droite. Il profita de l'aubaine pour agripper solidement le poignet de Michelet. En même temps, avec le talon de sa main droite, il le frappa à la base du nez. Les os craquèrent. Le cri de Michelet, d'abord strident, fut vite étouffé par le sang qui lui coula dans la gorge, chaud et salé, en grande quantité.

La suite fut une simple formalité. Michelet souffrait trop pour songer à se défendre. Taktsis lui fit un croche-pied et le poussa pour qu'il tombe à la renverse. Puis, il s'assit à califourchon sur sa poitrine, lui écarta les bras, les immobilisa avec ses genoux. De la sorte, Michelet fut entièrement à sa merci. Il ne restait plus qu'à porter l'estocade.

Lentement, Taktsis appliqua ses pouces sur les yeux de Michelet. Puis, il appuya de toutes ses forces. La douleur fut atroce mais brève. Michelet n'eut pas à attendre que les pouces de Taktsis lui entrent dans le cerveau. Il mourut en moins d'une seconde, d'un arrêt du cœur.

Curieux de savoir qui étaient ces fouineurs, Taktsis le fouilla, trouva une carte de flic et une plaque, n'en fut pas autrement surpris. Revenu près de Kremer, il la fouilla à son tour. Là encore, il trouva une carte de flic et une plaque. Un mec et une gonzesse de l'Homicide Unit. Sans doute ceux qui étaient allés emmerder le patron cet après-midi. Il se remit à palper Kremer, la délesta de son pistolet, trouva un

trousseau de clés, qu'il empocha. Puis, il la coucha sur le ventre, lui mit un genou entre les omoplates, la prit par le menton et le sommet de la tête et s'apprêta à lui rompre le cou.

Au dernier moment, il se ravisa.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas amusé avec une nana. Et celle-ci, comme il avait pu s'en rendre compte en la fouillant, était particulièrement gironde. Beaux nichons, ventre plat, motte rebondie, joli petit cul, dur comme du béton. Tuer cette fille maintenant, putain ! ce serait du gâchis.

Il la jeta sur son épaule et l'emporta. En chemin, elle se mit à gémir et à s'agiter. Il la rendormit d'un coup de poing sur la tempe.

Dans la maison, il prit le grand escalier et monta au dernier étage, où il avait une chambre. Il fit tout ce chemin sans croiser ni Sollier ni Petit François, ce qui tombait bien car, il n'avait pas envie de s'expliquer. Une fois arrivé à destination, il déposa Kremer sur le lit et lui ôta son blouson et ses Santiags. Puis, il prépara cinq grands morceaux de Kraft collant, quatre pour l'attacher par les poignets et par les chevilles aux montants du baldaquin et un cinquième pour la bâillonner. Cela fait, il aurait pu la violer sur-le-champ mais il se contenta de la peloter un peu à travers ses vêtements. Avec une ironie qu'il était le seul à pouvoir apprécier, car elle était toujours dans les vapes, il lui dit :

— Attends-moi là, chérie, d'accord ? Je n'en ai pas pour longtemps.

Après quoi, il sortit, ferma la porte à clé et s'éloigna en sifflotant.

CHAPITRE XI

Vancouver, Canada

Lorsque Bolan arriva devant l'immeuble de Forester, sur Beach Avenue, le spectacle était exactement celui auquel il s'était attendu : des camionnettes de diverses chaînes de télé surtout locales, mais pas seulement des voitures de presse, des paparazzis dans les palmiers, des badauds tenus à l'écart sur le trottoir d'en face par deux flics qui avaient l'air de s'ennuyer.

Dans le hall, c'était la cohue. Une bonne vingtaine de journalistes entouraient un homme. Il s'agissait d'un solide gaillard, dans la force de l'âge. Son crâne rasé brillait dans la lumière des lampes. Avec son costume noir magnifiquement coupé, sa chemise blanche et sa cravate de cachemire, Bolan trouva qu'il avait l'air d'un mannequin dans la vitrine d'une boutique. Son visage était harmonieux et avenant. Il répondait aux questions d'une voix suave. Mais son regard trahissait une âme de tueur.

Avec ses vêtements solides, ses gros souliers et son sac en bandoulière, Bolan pouvait passer pour un reporter. Il s'approcha d'une petite brune, qui avait un crayon dans une main et un bloc-notes dans l'autre, et qui était obligée de se hisser sur la pointe des pieds pour voir quelque chose.

— Qui est-ce ?

— C'est Filippo Nolani, le secrétaire de M. Forester, répondit la brunette, sans se douter qu'elle était en train de lui fournir le moyen d'entrer chez Forester.

Bolan fit juste : « Ah ! » et puis il alla voir le plan de l'immeuble accroché sur un pilier au-dessous des consignes à suivre en cas d'incendie. Il n'y avait que deux appartements au rez-de-chaussée, chacun desservi par son couloir. Du coup, il revint vers la petite brune et lui dit à l'oreille :

— Par où est-il arrivé ?

— Par là, répondit-elle en montrant le couloir de gauche.

Bolan la remercia d'un sourire.

Il y avait bien un gardien. Ridiculement affublé d'un costume sang et or à brandebourgs, il ne passait pas inaperçu. Mais le pauvre bougre n'était pas habitué à ce que son immeuble soit envahi de la sorte et il ne savait plus où donner de la tête. Tantôt, il faisait des allées et venues dans le hall ; tantôt, il se réfugiait derrière son comptoir et y restait prostré un moment. Et puis, il se remettait à marcher de long en large ; ou alors, il s'immobilisait, joignait les mains et regardait le plafond comme s'il implorait l'aide de Dieu. Dans ces conditions,

Bolan n'eut aucune peine à se faufiler dans le couloir de gauche sans être vu.

Pendant ce temps, l'interview de Nolani allait bon train.

— Monsieur Nolani ? demanda un barbu. Est-ce que M. Forester est ici ?

— Non.

— Où est-il en ce moment ? demanda une jolie blonde.

— Il est allé se reconstruire dans un endroit tranquille, loin de toute cette agitation... et je ne dis pas ça pour vous, mesdames et messieurs.

Cette remarque provoqua autant de rires que si ç'avait été la plaisanterie du siècle. Nolani se rengorgea. Les journalistes agglutinés autour de lui le traitaient comme une star, le caressaient dans le sens du poil, et il faisait semblant d'apprécier. Mais c'était tout sauf un naïf, ce gars-là, et il profitait de la circonstance pour se payer leur tête.

— N'oubliez pas, reprit-il, que M. Forester a subi beaucoup d'épreuves en moins de trente-six heures. D'abord, le brutal assassinat de sa fiancée. Ensuite, une non moins brutale arrestation.

— Se réjouit-il d'avoir été libéré ? demanda un vieux briscard.

— Bien sûr ! Mais cela compense-t-il le martyre qu'il a subi ? Je vous le rappelle : trois interminables heures de garde à vue, pendant lesquelles il a été l'objet des pires soupçons.

Un petit frisé à lunettes leva le doigt comme à l'école.

— De quoi était-il soupçonné exactement ? demanda-t-il sur un ton faussement innocent.

— Qu'est-ce que cela peut faire, jeune homme ? répondit Nolani. N'oubliez pas que, comme tout citoyen, M. Forester est présumé innocent tant qu'il n'a pas été reconnu coupable par un tribunal.

— Est-il inquiet ? demanda une voix sortie des derniers rangs.

— Ce qu'il redoute surtout, c'est le lynchage médiatique.

— Pas la prison ? insista la même voix.

— Pourquoi, la prison ? M. Forester n'a rien à se reprocher, que je sache, et il fait confiance à la justice de son pays.

Embusqué derrière un pilastre, Bolan attendit un bon quart d'heure que Nolani ait fini de pérorer. Ensuite, il lui tomba dessus alors qu'il venait d'ouvrir la porte de l'appartement et lui cogna la tête contre le chambranle. Nolani poussa un grognement avant de s'effondrer, complètement K-O., en laissant sur le bois vernis une traînée rouge, car il avait la peau du front éclatée et il pissait le sang.

Le Guerrier souleva Nolani, le soutint du bras gauche et s'en servit comme bouclier au moment de franchir la porte. Dans sa main droite, il tenait son Beretta 93-R, avec le sélecteur de tir en position rafale limitée de trois coups.

Dès l'antichambre, il tomba sur deux hommes qui accouraient, pistolet à la main. Le cri de Nolani les avait alertés. Bolan abattit le premier de trois balles en pleine poitrine. Avant de recevoir à son tour la rafale fatidique, l'autre eut le temps de tirer deux fois. Bolan sentit les tressaillements de Nolani lorsqu'il prit les deux balles dans le bas-ventre.

Bolan referma la porte d'un coup de talon. C'était le genre de porte blindée qui se verrouille automatiquement. Là ! il était sûr de ne pas être pris à revers.

Comme Nolani commençait à peser son poids, Bolan le laissa tomber. Il s'affala à côté des deux cadavres. Il était tellement sonné que les balles dans son ventre ne l'avaient pas réveillé mais il n'était pas mort. Bolan le fouilla et lui confisqua son arme et son téléphone portable. Il récupéra aussi les flingues et les portables des macchabées. Ça lui fit trois Nokia et trois Glock 26. Les Nokia, il les écrasa à coups de talon et les Glock, il les glissa dans son sac.

Depuis le vestibule, l'on apercevait une vaste salle de réception. Sur le mur du fond, il y avait deux portes séparées par des lambris en marbre et un grand miroir dans un cadre de bois doré. Soudain, l'une des portes s'ouvrit et un homme apparut, armé d'un pistolet-mitrailleur. Bolan se dépêcha de plonger derrière un robuste piédestal surmonté d'une Vénus. Il eut quand même le temps de voir que le pistolet-mitrailleur était un Ingram MAC et que le type n'était pas très grand, chauve, avec un peu de brioche : sans doute Virchov. Le type tira une rafale. Les balles claquèrent contre la statue. Des éclats de marbre se mirent à voltiger dans tous les sens. Virchov tira une deuxième rafale.

Après une pause, sans doute consacrée à changer de chargeur, il en tira une troisième.

Bolan passa la main au coin du piédestal et arrosa au jugé. Le miroir explosa. Virchov s'abrita. Puis, le pistolet-mitrailleur cracha encore et ce fut à Bolan de s'abriter.

Ça pouvait durer longtemps comme ça !

A la pause suivante, le Guerrier sortit de derrière le piédestal, fit un roulé-boulé, se cacha derrière un meuble. Il avait gagné quelques mètres. Mais il cherchait toujours une idée pour en finir avec ce pourri. La situation semblait bloquée. Ils tiraillaient à tour de rôle. Bolan n'oublia pas de se servir des Glock pour économiser ses propres munitions.

Cet appartement était un vrai musée. Chaque coup de feu entraînait la destruction de beaux objets. Les tableaux, les tapisseries, les meubles d'époque se couvraient de trous. Les statues étaient ébréchées et les statuettes pulvérisées. Les ivoires explosaient comme des pipes en terre dans un stand de tir.

Lorsque les Glock furent vides, Bolan sortit de nouveau son Beretta 93-R et attendit. Virchov ne tirait plus. Bolan crut à un stratagème pour l'attirer à découvert. Mais bientôt il se rendit compte que l'ennemi avait battu en retraite. Prudemment, il traversa le grand salon, toujours prêt à se réfugier derrière un meuble en cas de besoin.

Il finit par apercevoir Virchov au bout d'un couloir. Il fit feu. Virchov aurait dû répliquer mais il n'avait sans doute plus de munitions. Apparemment, il avait gardé ses chargeurs vides car Bolan ne les vit traîner nulle part.

Virchov disparut dans une pièce. Bolan courut balancer une grenade flash-bang par la porte restée entrouverte. Puis, il regarda à l'intérieur. Pas de Virchov. Qui sait s'il n'était pas déjà parti lorsque la grenade avait claqué ? Bolan entra. La première chose qu'il vit, ce fut un tiroir du bureau resté ouvert. Il contenait des boîtes de cartouches, bien rangées. On voyait clairement qu'il en manquait plusieurs. Conclusion : Virchov avait fait halte ici pour se réapprovisionner.

Au fond de la pièce, il y avait la porte par laquelle Virchov était ressorti. Bolan passa par le même chemin, toujours sur le qui-vive. Mais il aurait été surpris de se faire tirer dessus maintenant. Il fallait du temps pour glisser une à une trente cartouches dans un chargeur.

L'arme au poing, Bolan continua de chercher Virchov de pièce en pièce. Il arriva devant la porte d'une salle à manger. Il se pouvait que Virchov soit tapi derrière la table. Bolan se tint à couvert car, à présent, le Russe avait eu largement le temps de recharger son pistolet-mitrailleur. La salle était éclairée par quatre lustres en cristal. Bolan tira dans celui qui se trouvait à la verticale de l'endroit où Virchov risquait de se trouver. Le lustre s'abattit, dans un grand fracas de verre brisé.

Mais, sous les débris, pas plus de Virchov que de beurre en broche.

Où était-il ?

Bolan finit par l'entendre bouger dans la pièce du fond. Il s'approcha silencieusement et jeta un coup d'œil à l'intérieur. C'était une cuisine. Ultramoderne. Un colossal plan de travail occupait le milieu de la pièce. Dans un appartement ordinaire, il y aurait eu une entrée de service mais, dans celui-ci, pour des raisons de sécurité, il n'y en avait pas. Virchov avait reculé autant qu'il le pouvait et maintenant il se retrouvait coincé.

De son côté, Bolan était pressé de conclure. L'appartement était sûrement insonorisé, les murs pouvaient fort bien avoir absorbé tous les bruits de la bataille. Mais, il y avait la copieuse traînée de sang sur le chambranle. Ce n'était qu'une question de temps avant que quelqu'un prévienne les flics et que les flics cernent l'immeuble.

Ne sachant pas précisément où se trouvait Virchov, Bolan balança

une autre grenade flash-bang, à tout hasard.

Ça ne lui apprit rien.

Il commençait à se demander s'il n'allait pas être obligé de s'en aller sans finir le boulot, une demi-victoire valant toujours mieux qu'une défaite. C'est alors qu'il aperçut le reflet de Virchov dans la porte en acier satiné du frigo. Le Russe était bien à l'abri derrière le plan de travail. La grenade ne lui avait fait ni chaud ni froid. Sachant que Virchov le voyait aussi, Bolan fit mine de continuer à le chercher des yeux.

Il venait d'avoir une idée.

Basculant le sélecteur de tir de son Beretta en mode rafale libre, il fit irruption dans la cuisine en mitraillant comme un furieux au ras du plan de travail.

Et puis, il resta planté là quand son Beretta fut vide.

Alors, Virchov le crut à sa merci. A présent, il ne lui restait plus qu'à sortir de sa cachette et en finir avec cet imbécile. Il savourait déjà sa victoire.

Mais, dès qu'il laissa dépasser le sommet de son crâne, Bolan fit voir le Desert Eagle caché derrière son dos et tira.

Virchov poussa un cri terrible.

La balle de 44 Magnum avait tracé un sillon rouge sur son crâne chauve. Du sang gicla dans tous les azimuts. Il ressentit une brûlure atroce. La douleur le fit se redresser. Sa tête apparut. Sa poitrine. Et puis, son buste tout entier. Il n'avait pas lâché son pistolet-mitrailleur. Bolan lui tira une doublette en plein cœur.

Sans perdre une seconde à examiner Virchov, qui ne pouvait être que mort, Bolan fouilla l'appartement d'un bout à l'autre. Il dut bientôt se rendre à l'évidence : à moins d'être aplati sous une latte du parquet, Forester n'était pas là.

Il revint vers Nolani, qui agonisait dans son coin en se tenant le ventre.

— Où il est, Forester ? lui demanda-t-il.

— Dans ton cul, répondit l'autre.

Bolan le prit par le col et le secoua.

— Il est où ?

Nolani refusa d'en démordre. Il n'avait jamais été impressionnable et c'était trop tard pour changer.

— Dans ton cul, répéta-t-il. Au fond, à droite.

Bolan le lâcha en lui disant d'un ton rageur : Crève !

Toutes les fenêtres de l'appartement étaient scellées et blindées. Pour ressortir, Bolan décida d'en faire sauter une. Il colla une petite quantité de C4 sur la vitre, y planta un détonateur et fixa par-dessus, avec un morceau de chatterton, un ustensile creux qu'il s'était procuré dans la cuisine. Puis, il se mit à l'abri et appuya sur le déclencheur. La

vitre fut pulvérisée. Bolan n'eut plus qu'à sortir. Aussitôt dehors, il rejoignit sa voiture et prit la direction de Coquitlam.

Coquitlam, Canada.

Taktsis revint dans la chambre, après deux heures d'absence, essoufflé, trempé et les joues bleuies par le froid de la nuit. Ruth Kremer avait repris connaissance.

— Je t'ai manqué, chérie ? lui dit Taktsis.

Le coup de poing avec lequel il l'avait rendormie tout à l'heure avait fait des dégâts. Elle avait un œil injecté de sang et un coquart verdâtre. Et l'état de ses poignets montrait qu'elle avait tiré sur ses liens.

— Je te demande encore une minute de patience, mon bébé, reprit Taktsis avant de passer dans la salle de bains.

Lorsqu'il reparut, un court instant plus tard, il s'était séché, ne portait plus qu'un peignoir en tissu-éponge et brandissait un poignard.

Kremer parvint à maîtriser sa peur.

Elle avait eu le temps de réfléchir depuis qu'elle s'était réveillée dans cette chambre. Elle se souvenait d'avoir été attaquée, étranglée et de s'être évanouie. On aurait pu l'achever. Elle était arrivée à la conclusion que, si on l'avait gardée en vie, c'était pour une raison précise. Sauf erreur, le poignard allait servir à la déshabiller.

Ce fut le cas. Taktsis procéda avec méthode. Il commença par couper un par un les boutons de sa chemise de bûcheron. Et puis, il ouvrit en deux son T-shirt. Après lui avoir ôté son ceinturon de cuir auquel était encore accroché son holster vide, il découpa le collant et puis le jean. Le poignard était aussi tranchant qu'un scalpel. Chaque coup de lame dévoilait des courbes ravissantes. La peau était élastique, soyeuse, nacrée. Plus il la déshabillait, moins il se contrôlait. Bientôt, elle n'eut plus que sa culotte et son soutien-gorge. Tout se passa bien avec les bretelles du soutien-gorge mais, en découpant la culotte d'une main tremblante, il lui entailla le haut de la cuisse. Kremer tressaillit et ravala son souffle derrière son bâillon.

— Pardon, chérie, dit Taktsis. Je ne l'ai pas fait exprès.

Lorsqu'elle fut complètement nue, avec ses vêtements en lambeaux répandus sur le sol, Taktsis la contempla, se purlécha, ronronna, sourit bêtement. Sa respiration devint de plus en plus bruyante. Enfin, il voulut dénouer la ceinture de son peignoir. Au comble de la fébrilité, il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Ruth Kremer, d'instinct, essaya de serrer les cuisses, mais il n'y avait rien à faire. Résignée, elle ferma les yeux et détourna la tête.

CHAPITRE XII

À califourchon sur une branche d'arbre, Bolan observait la maison. Il y avait du monde au logis. Le rez-de-chaussée était éclairé, ainsi qu'une fenêtre au deuxième étage. Une silhouette passa sans courir devant une baie vitrée ; à l'intérieur ce n'était pas le branle-bas de combat. Bolan sortit ses jumelles de vision nocturne et scruta les alentours. Il n'y avait personne en sentinelle. Preuve supplémentaire que l'ennemi n'était pas sur ses gardes. Pour qu'ils soient informés des derniers événements, il aurait fallu que Nolani les prévienne et, avec ses deux balles dans le buffet, jamais il n'aurait trouvé la force de se traîner jusqu'au bureau pour passer un coup de fil avant de mourir.

Le Guerrier pouvait compter sur l'effet de surprise.

Il descendit de son perchoir, s'approcha de la maison et regarda par les fenêtres. Il vit trois types qui jouaient au poker en fumant comme des pompiers et en buvant sec. Ils étaient en bras de chemise et tous les trois armés. L'un avait un pistolet sous l'aisselle, le holster du second était accroché au dossier de sa chaise et celui du troisième pendait à une patère derrière lui. Par les autres fenêtres, Bolan ne vit personne.

A tout hasard, il se présenta à la porte principale et tourna la clenche. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'elle soit verrouillée. Elle s'ouvrit. Le dernier qui était passé par là était Christophoros Taktsis, et il avait été pressé de retrouver sa belle captive.

Le Guerrier avait un SD1, la version à silencieux intégré du H & K MP5, sans crosse d'épaule. Pour commencer, il alla interrompre la partie de cartes. Il avait mis le sélecteur de tir du MP5 en mode rafale limitée de deux coups. Lorsqu'il fit irruption dans la pièce, les trois hommes réagirent au quart de tour. Ce n'était pas des amateurs. Mais Bolan aussi était un pro. Il s'occupa d'abord de celui qui avait son arme à portée de main et qui était déjà en train de dégainer. Une doublette en pleine poitrine interrompit son geste. Avant de riposter, le deuxième devait se retourner et le troisième se lever. Bolan les cueillit l'un après l'autre avec une doublette sous l'omoplate gauche. Le réducteur de bruit du MP5 est très performant. Avec des munitions subsoniques, les coups de feu ne s'entendaient pas au-delà de quelques mètres. La chute des chaises fit davantage de bruit.

En faisant le tour de la table, le Guerrier remarqua que l'un des joueurs avait un full aux rois par les dix et il pensa que c'était une pitié de mourir avec une main pareille !

Il se pencha sur les types pour s'assurer qu'ils étaient morts.

C'était son côté perfectionniste : il voulait être sûr que les gens qu'il laissait derrière lui ne se relèveraient pas pour lui tirer dans le dos.

Les deux premiers ne respiraient plus. Il se penchait sur le troisième lorsqu'un homme entra dans la pièce. C'était le mercenaire ukrainien qui se faisait appeler Sollier. Il était accouru sans bruit sur l'épaisse moquette. Le barouf lui avait fait penser à une querelle entre les joueurs de cartes. Il y a des tricheurs partout, et des mauvais perdants.

En découvrant le tableau, il se figea. Bolan entendit son hoquet de surprise, se retourna, lui vit un pistolet dans la main, tira. Le soi-disant Sollier fit un bond de côté mais il manqua de temps pour se mettre à l'abri tout entier. Une jambe resta à la traîne. Bolan le toucha à la cuisse. Sollier poussa un cri, lâcha son arme et s'enfuit.

Bolan allait le poursuivre lorsque le troisième joueur de cartes se releva d'entre les morts et le retint par une jambe avec une force que la haine décuplait. Il lui assena un coup sur la tempe avec le canon du MP5. Le ressuscité se cramponna si bien que Bolan dut lui tirer dans la tête. Après quoi, il fallut encore se libérer car, même mort, il n'avait pas lâché prise.

Pendant ce temps-là, Sollier avait pris le large. Blessé et désarmé, il n'était plus dangereux. Bolan le chercha. Il finit par le trouver en suivant les traces rouges sur le sol. Sollier s'était traîné jusqu'à une fenêtre et s'était fait un garrot avec l'une des embrasses des rideaux des embrasses en torsade, bien solides. Faute de mieux, il s'était servi de son stylo comme tourniquet. Vu la quantité de sang sur le sol, Bolan pensa qu'il était touché à la fémorale.

Le Guerrier posa son pistolet-mitrailleur le temps de ligoter Sollier avec des menottes en plastique, une paire pour les mains, une paire pour les chevilles. Lorsqu'il se redressa, il se trouva en face d'un véritable colosse, armé d'un Automag, et qui s'apprêtait à lui tirer une balle dans la tête à bout touchant.

L'Exécuteur aurait été mort depuis longtemps s'il n'avait pas eu des réflexes au millième de seconde. Avec le poing, il fit dévier l'arme. La balle passa au ras de son oreille.

Le géant s'apprêta à recommencer. Pour empêcher ça, Bolan le prit par le poignet. L'autre lui donna un coup de poing derrière l'oreille et puis une poussée dans le dos. Bolan fit un demi-tour, mais sans lâcher sa prise, car sa vie en dépendait. Il sentit une main de fer autour de son cou et se retrouva plaqué contre un mur de muscles.

C'était Petit François et il était à la noce, lui qui n'aimait rien tant que de tuer à mains nues. Le reste, pfft ! c'était comme de baiser avec une capote, avait-il coutume de dire.

Bolan lui tenait le bras mais il pouvait encore bouger la main. Il tourna l'Automag et tira ; même dans cette position acrobatique, son

poignet absorba sans difficulté le recul du puissant pistolet ; la balle frôla le front de Bolan et la flamme de départ lui brûla les sourcils.

Le Guerrier était un sportif mais son adversaire était un hercule. Petit François lui écrasait doucement la trachée. Que faire, alors qu'il n'avait pas trop de ses deux mains pour repousser l'Automag ? Déjà, il commençait à voir flou. Il allait bientôt mollir. Il ne lui resterait plus qu'à périr étranglé ou d'une balle dans la tempe.

De toute la force qui lui restait, l'Exécuteur repoussa le bras du colosse le plus loin possible et prit soudain le risque de ne plus le retenir que d'une main. C'était sa seule chance. A partir de là, il disposa d'une main libre et d'une fraction de seconde pour attraper son couteau, le sortir de sa gaine et en faire bon usage. Il le planta jusqu'à la garde dans une cuisse dure comme un gigot surgelé. L'autre grogna et desserra légèrement son étreinte. Assez pour que Bolan avale un peu d'air mais pas assez pour qu'il se libère. Un corps à corps avec un ours des cavernes aurait mieux valu !

Après un moment de flottement, Petit François se remit à serrer, quoiqu'un peu moins fort. Bolan saisit l'Automag par le canon mais ne réussit pas à s'en emparer. Alors, il lui fit subir une torsion, jusqu'à ce que l'index coincé dans le pontet casse. L'os fit crac ! Petit François poussa un cri. Bolan se rendit compte que son titanesque adversaire n'était plus aussi fringant. Il lui serrait toujours le cou mais avec de moins en moins de conviction. Reprenant du poil de la bête, Bolan attrapa le manche de son poignard et le secoua – ce qui s'appelle *Remuer le couteau dans la plaie*. La pointe de la lame frottait contre le fémur. Ça devait être un supplice.

Bolan se crut sauvé.

Il n'y avait plus qu'à ressortir le couteau et taillader la main qui l'étranglait.

Juste à ce moment-là, un type apparut dans l'encadrement d'une porte, un vieux pistolet-mitrailleur Skorpion à la main. Le temps qu'il tire, Bolan pivota, entraînant Petit François avec lui et c'est Petit François qui prit la rafale dans les reins. Le géant tomba à la renverse, entraînant Bolan. Pendant la demi-seconde que dura la chute, Bolan prit l'Automag dans la main de Petit François et tira au jugé par-dessus sa tête. L'homme au Skorpion cria : « Aïe ! *skatâ* ! »

Aïe ! traduisant la douleur dans toutes les langues et *skatâ* voulant dire merde en grec, cette exclamation renseigna Bolan sur deux points. Primo, il avait blessé le type ; secundo, il s'agissait de l'infâme Christophoros Taktsis.

Aussitôt par terre, Bolan se dégagea de l'étreinte de Petit François et s'abrita derrière sa grosse carcasse. Il vit Taktsis qui s'en allait en boitillant. Quant à Petit François, il ne bougeait plus, ne respirait plus. Sous ses paupières à demi baissées, ses yeux étaient vitreux. Son cœur

ne battait plus. Un médecin aurait signé le certificat de décès sans barguigner. Mais Bolan était échaudé par sa mésaventure avec le joueur de cartes. Un colosse pareil, tant qu'on ne lui a pas brûlé la cervelle, on ne peut être sûr de rien. Soucieux de sa propre tranquillité, l'Exécuteur lui tira une balle dans la tempe.

Après avoir jeté l'Automag sous un meuble, il récupéra son couteau dans la cuisse du mort, l'essuya grossièrement sur la moquette et le rangea dans son étui. Puis, il sortit son Desert Eagle et se lança à la poursuite de Taktsis. Le Grec était facile à suivre. Comme Sollier, il laissait du sang dans son sillage.

Bolan suivit les traces jusqu'au premier étage. Sur le palier, Taktsis avait dû faire une pause car il avait beaucoup saigné au même endroit. Et puis, le pointillé rouge redémarrait. Bolan arriva au deuxième étage juste à temps pour voir Taktsis au bout d'un couloir, qui s'en allait en boitant beaucoup. Taktsis se retourna. D'une main, il se tenait l'aine. Il avait un peu de sang autour de la braguette. Le plus gros de l'hémorragie s'écoulait dans la jambe du pantalon et gouttait à côté de la chaussure.

Avant que Bolan puisse tirer, Taktsis disparut dans une chambre. La porte resta entrouverte. Bolan s'approcha.

— Rends-toi, Christophoros ! cria-t-il.

— D'où tu me connais, toi ? s'étonna le Grec.

— Tu es une célébrité, mon gars, répondit Bolan.

Taktsis éclata de rire mais c'était un rire jaune.

— Sors de là-dedans avec les mains sur la tête ! dit encore Bolan. C'est ta seule chance.

Pour toute réponse, Taktsis tira une rafale par l'entrebâillement de la porte.

— T'es blessé, dit Bolan.

— Je vais très bien.

— T'as du sang sur ton pantalon.

— C'est pas du sang, c'est le rouge à lèvres de ta mère !

Bolan n'était pas d'humeur à rire.

— Je vais te déloger de là vite fait, bien fait, espèce de salaud !

Il fit passer son Desert Eagle dans la main gauche et glissa la main droite dans son sac, à la recherche d'une grenade flash-bang. Mais Taktsis avait un coup d'avance !

— Je ne ferais pas ça à ta place ! cria-t-il. Je ne suis pas seul.

Il ôta son bâillon à Kremer, lui pinça la pointe d'un sein et, lorsqu'elle eut poussé deux ou trois cris stridents, il le lui remit. Renonçant au grenadage, Bolan fit passer de nouveau son Desert Eagle dans sa main droite. La porte de la chambre s'ouvrit en grand et Taktsis fit sa réapparition. Il était retranché derrière une jeune femme qui devait être très belle, abstraction faite de son œil au beurre noir.

Par ailleurs, elle était fort bien faite. Bolan fut obligé de s'en rendre compte car elle était entièrement nue. Le sang qui lui dégoulinait le long de la cuisse faisait penser à des violences sexuelles.

La tête en arrière, presque asphyxiée, elle cherchait de l'air. Sa bouche était fermée par un morceau d'adhésif et elle ne respirait que par une narine. L'autre était bouchée. Quelque chose en dépassait. Une tige de métal. Avec un peu de sang dessus. Taktsis jubilait.

— Regarde-la ! dit-il. Elle tremble ! Elle gémit ! Elle chiale de peur.

Taktsis exagérait. Bolan eut l'impression que la femme était courageuse. Si elle grimaçait, c'était plutôt à cause du corps étranger dans sa narine. En tout cas, elle ne pleurait pas, elle ne gémissait pas et, si elle tremblait un peu, c'était de froid.

— Ah ! reprit Taktsis. Parce qu'elle a encore de l'espoir, cette connasse ! Alors que c'est un cadavre en sursis.

— Un peu comme toi, murmura Bolan.

Soudain, il comprit : ce que Taktsis avait enfoncé dans la fosse nasale de cette femme, c'était un détonateur.

— Vas-y, tire ! lança le Grec avec un air de défi. Je n'ai qu'à appuyer là-dessus, ajouta-t-il en brandissant un déclencheur, et cette pute n'aura plus de tête.

Bolan savait qu'il disait vrai ; un détonateur tout seul peut envoyer valser un casque lourd à 20 mètres de haut à l'armée, on fait ça devant les bleus pour leur montrer que ce ne sont pas des jouets. Il avait vu faire l'expérience d'un *déto* glissé dans un pied de cochon : il n'en était rien resté.

Taktsis ricana.

— Remarque, ajouta-t-il, avec le cul qu'elle a, il restera le meilleur.

Bolan visa soigneusement la pointe du nez du pourri et attendit.

— Même comme ça, dit Taktsis, tu ne peux pas m'empêcher de...

Et Bolan tira.

Sans perdre une seconde, il ramassa le déclencheur et l'éteignit. Puis, il attrapa le bout du détonateur entre le pouce et l'index et, très délicatement, l'extirpa de la narine de Kremer.

— Voilà, vous n'avez plus rien à craindre, lui dit-il en décollant l'adhésif qui la bâillonnait.

Son premier mot, lorsqu'elle put de nouveau parler, fut : Merci. Comme il ne pouvait s'empêcher de la regarder, elle mit pudiquement une main sur ses seins et l'autre sur son ventre. Mais les yeux de l'Exécuteur reflétaient plutôt de l'inquiétude que du désir.

— Il ne m'a pas violée, dit Kremer, répondant à la question qu'il répugnait à poser. Il était sur le point de le faire quand il a entendu du raffut au rez-de-chaussée. Alors, il s'est rhabillé en quatrième vitesse

et il est descendu voir ce qui se passait.

Mack Bolan, pas complètement convaincu, plissa les yeux.

— Le sang sur votre cuisse ?

— Oh ! ça ? Ce n'est rien, répondit Kremer. Il m'a éraflée en découpant, comment dire ? l'ultime rempart de ma vertu.

Bolan consentit à sourire.

— Vous n'avez plus rien à craindre... sauf de vous enrhummer, dit-il. Où sont vos vêtements ?

— Là-dedans, répondit Kremer en montrant la chambre de Taktsis. Mais ce n'est plus que de la charpie. Il m'a déshabillée avec son couteau.

— On va trouver de quoi vous couvrir, décréta Bolan.

Ils n'eurent pas à aller loin. La garde-robe de Taktsis n'était pas celle d'un dandy mais enfin il y avait de quoi.

— Le jean est un peu trop grand, mais c'est la mode des baggy, dit Kremer lorsqu'elle fut rhabillée de pied en cap. Et les chemises de mec, j'ai l'habitude.

— Maintenant que nous sommes à égalité, vestimentairement parlant, j'aimerais savoir qui vous êtes et ce que vous faites là, lui demanda Bolan.

Elle le lui dit. Puis, elle lui posa les mêmes questions, auxquelles il ne répondit pas. Elle parla alors de son collègue Michelet, qui était peut-être retenu prisonnier lui aussi par cette bande de voyous. Elle lui proposa de le chercher. Comme Bolan avait eu l'intention de fouiller la maison de toute façon, il dit oui.

Au deuxième étage, ils ne trouvèrent rien d'intéressant et au premier étage non plus.

Au rez-de-chaussée, Kremer fut surprise par le nombre de cadavres surprise, mais pas choquée. Tandis qu'elle contemplait Petit François en ayant l'air de se demander comment on s'y prenait pour venir à bout d'un tel colosse, Bolan s'approcha de Sollier. L'Ukrainien était pâle, un peu groggy, mais le garrot était bien fichu : il survivrait.

— Où il est, le labo de ton patron ?

— Dans ton cul, répondit Sollier.

— J'ai déjà regardé, il n'y a rien, répliqua Bolan. Alors, il est où ?

A la différence de Filippo Nolani, Sollier n'était pas à l'article de la mort. Nolani n'avait rien eu à perdre à faire le malin. Sollier avait gros à gagner à collaborer.

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

— Demande-moi plutôt ce que je vais te faire si tu ne me dis pas ce que je veux savoir.

— Raconte, camarade !

— Je vais te retirer ton garrot et tu seras mort dans deux minutes. Alors ?

Alors, Sollier lui donna une adresse.

— O.K., dit Bolan. Si tu t'es foutu de ma gueule, je reviens dans une heure, je t'ouvre le bide et je te vide comme une volaille.

Bolan et Kremer continuèrent de fouiller le manoir. Après avoir parcouru beaucoup de pièces, ils se retrouvèrent devant une porte verrouillée, trop solide pour être enfoncée d'un coup d'épaule. Bolan fit les préparatifs pour l'ouvrir comme il avait ouvert la fenêtre tout à l'heure dans l'appartement de Beach Avenue. Après avoir fixé une petite quantité de C4 au niveau de la serrure, il attrapa dans une vitrine une espèce de compotier orné d'un dragon bleu sur fond blanc.

— Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ? lui demanda Kremer.

— Je vais le scotcher par-dessus l'explosif pour concentrer le souffle contre la porte, expliqua Bolan.

— Vous ne pourriez pas prendre autre chose ?

— Pourquoi ? demanda le Guerrier.

— Ce décor, répondit-elle. J'ai l'impression que c'est une porcelaine chinoise.

— Et alors ?

— Et alors, repartit Kremer, la porcelaine bleu – blanc, c'est l'une des plus précieuses. Récemment, il y a des vases qui ont atteint vingt millions de dollars chez Sotheby's. Si je ne me trompe, ce bol vaut au bas mot cinquante mille.

Bolan laissa échapper un sifflement admiratif.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Eh bien, c'est désormais une chose avérée que Forester est un criminel, n'est-ce pas ? dit Kremer. Tous ses biens vont être saisis. Y compris ce fragile objet à plusieurs dizaines de milliers de dollars. Vous ne voudriez pas faire perdre une telle somme au contribuable canadien ?

Bolan se demanda si par hasard l'ustensile creux dont il s'était servi pour ressortir de chez Forester n'avait pas été, lui aussi, blanc avec des motifs bleus. Mais, non ! Autant qu'il s'en souvienne, ç'avait été un banal chaudron de cuivre. Ouf !

Il alla fouiller dans les placards de la cuisine et revint avec un saladier en inox.

— Ça, je peux ?

De l'autre côté de la porte, ils trouvèrent une armurerie bien garnie. Devant une arme longue, de la même couleur que la tenue de combat des Marines, l'Exécuteur s'exclama :

— Comment ont-ils eu ce truc-là ?

Il avait l'air bluffé. Kremer ne comprit pas pourquoi. Pour elle, ce n'était guère qu'un fusil en configuration bullpup surmonté d'une lunette, et qui n'avait rien d'exceptionnel, à part peut-être son aspect bariolé.

— Qu'est-ce qui vous étonne ? demanda-t-elle.

— C'est un XM25, dit Bolan.

Elle le regarda avec des yeux ronds.

— Un lance-grenades expérimental, expliqua-t-il.

Kremer remarqua alors que le canon était effectivement un peu gros pour un fusil. Bolan attira son attention sur ce qu'elle avait d'abord pris pour une lunette.

— Ceci, c'est un télémètre laser, qui évalue précisément la distance de la cible. Il est couplé avec un ordinateur balistique qui calcule la trajectoire. Le plus beau, c'est que tout le processus, depuis l'acquisition de la cible jusqu'à son élimination, ne prend qu'une dizaine de secondes. Il faudrait dix minutes pour obtenir le même résultat avec un mortier. Et ça, ajouta-t-il en pointant du doigt un emballage sur lequel était écrit Low-velocity 25x40mm High-Explosive Air Bursting, c'est sans doute les munitions qui vont avec.

Bolan ouvrit la boîte.

— C'est bien ça, dit-il en découvrant vingt-quatre petites grenades bicolores soigneusement rangées dans des alvéoles en carton. Ce sont de vrais bijoux. Chacune est équipée d'une puce électronique qui enregistre la trajectoire calculée par l'ordinateur.

— Vous connaissez mieux les armes que les porcelaines, dit Kremer.

— Je l'avoue.

Comme elle avait paru intéressée par ses explications, il continua.

— Le XM25 est vraiment l'arme idéale pour atteindre un combattant qui se planque derrière un mur ou qui se terre. Il a été testé en Afghanistan. Il y a plus d'un taliban qui se croyait invincible derrière son compound et qui a été amèrement déçu : la grenade lui a explosé au-dessus de la tête ou dans le dos. Cent pour cent de chances d'un côté, zéro pour cent de chance de l'autre.

Pas moyen de rater son coup. Il n'y a qu'à envoyer une signature laser sur la cible et appuyer sur la détente. L'ordinateur fait le reste.

— Tant qu'il y est, il envoie un SMS à la veuve ? demanda Kremer.

En riant, Bolan soupesa le lance-grenades.

— En tout cas, il tombe bien, celui-là !

— Pourquoi ?

— Tel que vous me voyez, je vais attaquer le labo de Forester.

— Vous savez où il est ?

— Bah, oui.

— Nous, on n'a jamais réussi à le trouver ! Et la brigade des stupés non plus.

— Faut croire que vous n'avez pas employé la bonne méthode.

— Je vais avec vous, dit Kremer.

Elle avait l'air décidé.

— Pas question ! répliqua sèchement Bolan.

Le Guerrier aimait travailler seul, ne prenant jamais conseil que de lui-même et de son courage.

— Rentrez sagement chez vous ! enchaîna-t-il, sur un ton radouci mais toujours aussi ferme. Ce serait trop bête que vous vous fassiez tuer maintenant, après tout le mal que je me suis donné pour vous sauver la vie !

— Rentrer chez moi, je veux bien ! répondit Kremer. Seulement, je ne sais pas ce que sont devenues les clés de mon auto. Elles étaient dans la poche du jean que l'autre sagouin a déchiqueté.

— On n'a pas le temps de les chercher !

— Dans ce cas, raccompagnez-moi à Vancouver.

— En laissant votre voiture dans les parages ? Ce ne serait pas très malin. Demain, vous auriez du mal à expliquer comment elle s'est retrouvée là !

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Montrez-moi où elle est. Je n'ai pas besoin de clés pour la faire démarrer.

Ils sortirent dans le parc. Après avoir marché pendant un certain temps entre les arbres :

— C'est là ! annonça Kremer. Derrière ce bosquet ! Seulement, derrière le bosquet, la voiture n'y était plus.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Kremer. Une réponse vint à l'esprit de Bolan, mais il préféra la garder pour lui.

Vancouver, Canada

Après lui avoir donné dix dollars et souhaité bon vent, l'Exécuteur déposa Ruth Kremer près d'une station de taxis et prit la direction les docks. Le labo de Forester, selon Sollier, se trouvait sur le chantier naval de Burrard.

Le chantier était désaffecté depuis des lustres. Les constructions à l'abandon auraient déjà eu triste mine en plein jour et par beau temps mais, de nuit, sous le crachin, elles étaient lugubres. Avec la lune embusquée derrière des nuages noirs et partout des ombres menaçantes, cela faisait un vrai décor de film d'horreur. Bolan s'avança dans une large allée bordée de hangars dont il ne subsistait, la plupart du temps, que la charpente.

A l'adresse indiquée, il y avait un entrepôt en bon état de conservation. Bolan y pénétra prudemment. Il avait le MP5 à la main, le XM25 en bandoulière, son Beretta 93-R et son Desert Eagle.44 Magnum en réserve. L'entrepôt était vide, à part des tonnes de poussière, des toiles d'araignée grandes comme des chaluts et de vieilles armoires métalliques.

L'Exécuteur en fit le tour sans rien remarquer de suspect et il en vint à se demander si l'autre pourri ne l'avait pas roulé dans la farine. Tout bien pesé, c'était peu probable : il n'avait pas eu l'air inquiet lorsque Bolan l'avait menacé de revenir l'étriper cela plaidait en sa faveur. Après avoir perdu tout ce sang, il avait peut-être seulement eu les idées embrouillées et il s'était trompé dans le numéro de l'entrepôt.

Bolan décida de lui faire crédit et se mit à inspecter le voisinage. Il visita dix ou quinze entrepôts en pure perte, jusqu'à ce qu'il arrive au bout de l'allée. Il se préparait à faire demi-tour lorsque son attention fut attirée par une bâche qui claquait au vent, dans l'allée suivante. Elle bouchait l'entrée d'un petit bâtiment pas trop décati. Lorsqu'une bourrasque plus forte que les autres en souleva un coin, quelque chose étincela dans un rayon de lune.

Intrigué, Bolan alla voir ce que c'était. Il tomba sur des voitures et pas des vieux tacots ! C'était deux Porsche Cayenne, une Jeep et... une Bugatti Veyron.

Forester était là ! Le renseignement était donc bon et ça faisait un abdomen de moins à charcuter !

Forester était là ! Et il n'était pas seul !

Du coup, Bolan retourna à l'entrepôt que lui avait désigné Sollier. Il remarqua une trace de pas. Presque effacée. C'est pour cela qu'elle lui avait échappé tout à l'heure. Cherchant mieux, il en vit une autre. Et une autre encore. L'endroit était fréquenté. Soudain, une trappe s'ouvrit, juste devant lui. Une trappe dissimulée sous le tapis de

poussière.

Un homme commença à émerger. En voyant Bolan, il s'écria Tabernacle ! avec un fort accent québécois. C'était Courtemanche. Bolan lui shoota dans la tête. L'autre redescendit plus vite qu'il était monté. L'Exécuteur regarda par la trappe. Courtemanche gisait au pied de l'échelle métallique, mort. Il avait atterri sur le dos et s'était fracassé le crâne. Mais, le plus extraordinaire, c'était le labo. Vaste, bien éclairé, clean, avec des cuves en inox qui brillaient, des tubes, des robinets. C'aurait pu être une innocente fabrique de yaourts ou de biscuits. Mais, ce qui se cuisinait ici, c'était un poison de la pire espèce !

Des hommes circulaient entre les installations, certains en blouse blanche, certains en costume. Le grand, tiré à quatre épingles, ça devait être Allan Forester.

Les types en costume dégainèrent des flingues. Bolan leur balança quelques courtes rafales avec le MP5. Les balles ricochèrent sur les cuves en faisant des gerbes d'étincelles. Personne ne fut touché. Bolan voulait juste les obliger à se planquer, le temps qu'il attrape le XM25.

Il y avait quatre grenades dans le chargeur. Le Guerrier les tira toutes les quatre. Des cuves explosèrent. Des nuages de vapeur se répandirent une vapeur qui ne devait pas être très bonne pour les bronches car il y eut des quintes de toux !

Bolan referma la trappe et la bloqua avec une des armoires métalliques. Ceux qui ne voulaient pas périr empoisonnés par leur propre venin avaient intérêt à courir vers les issues de secours. Bolan savait où les retrouver. Après avoir rechargé le lance-grenades, il courut vers le garage. Pour incroyable que ça paraisse, les types l'avaient devancé. Les deux Porsche Cayenne et la Jeep lui passèrent sous le nez.

L'Exécuteur épaula le XM25. Il l'avait dit lui-même : entre l'acquisition de la cible et son élimination, tout se passait en un clin d'œil, avec cent pour cent de chances d'un côté et zéro pour cent de chances de l'autre. Ce n'était peut-être pas fair-play mais la guerre n'est pas un jeu !

La voiture de tête explosa. Les deux autres ne réussirent pas à s'arrêter et cela fit un beau carambolage.

— Décidément, pensa Bolan, on fait des merveilles avec un flingue à trente mille dollars et des grenades à mille dollars chacune.

Dans la voiture de tête, ils étaient tous morts. Bolan tira une grenade dans chacune des deux autres. Elles furent transformées en tas de ferraille et s'enflammèrent. Impossible d'imaginer qu'il y ait des survivants. Ce n'était pas pour rien que le XM25 avait été surnommé le Punisseur.

Soudain, Bolan entendit derrière lui le feulement d'un moteur. Il

se retourna. C'était la Bugatti qui se carapatait dans l'autre sens. Il épaula sans perdre de temps. Le télémètre fit ses calculs. L'ordinateur balistique signa l'arrêt de mort de Forester. La grenade 25x40mm HEAB reçut son ordre de mission. Bolan n'avait plus qu'à appuyer sur la détente.

Et puis, soudain, changeant d'avis, il annula tout, écarta le XM25, sortit son Desert Eagle et tira dans les pneus.

La Bugatti fit une embardée et termina sa course dans un lampadaire. Le temps que Bolan le rejoigne, Forester s'était extirpé de la voiture. Il était armé. Tout courant, Bolan tira deux fois. Forester fut touché à l'épaule et au cou. Il tomba sur le dos, la main devant la gorge, des flots de sang jaillissant entre ses doigts. Il convulsait. Bolan, d'une balle en plein front, abrégea ses souffrances.

Puis, il fit le tour de la belle voiture.

A part une bosse au pare-chocs, elle était intacte.

Bolan pensa à Ruth Kremer et il sourit. Elle allait être contente. Il venait d'enrichir d'un million de dollars le fisc canadien.

Bolan se croyait au bout de ses peines. C'est alors qu'il reçut un coup de téléphone de Brognola.

— Écoute, Striker ! dit le grand Fédéral d'une voix qui trahissait son excitation. Gadgets a continué de fouiller dans l'ordinateur de Fitzpatrick. Et il a trouvé quelque chose d'énorme.

— Quoi ?

— Le nom de la personne qui l'a embauché pour tuer les deux agents de la D.E.A. à Vancouver.

— C'est qui ?

En entendant la réponse, Bolan resta sans voix.

— Je sais, reprit Brognola, c'est à n'y rien comprendre. Mais c'est un fait.

Bolan ne demanda pas si Gadgets était sûr de son coup : mais il ne disait jamais rien à moins d'être sûr de son coup.

— Tu as son adresse ?

Brognola la lui donna.

— Ce n'est pas très loin d'ici, dit Bolan. J'y vais.

— Oui, approuva Brognola. Dépêche-toi !

CHAPITRE XIV

Lorsqu'il apprit qu'un tueur solitaire foutait le bordel dans Vancouver et sa banlieue, le Chief constable Nash décida de réunir la cellule de crise au commissariat central. Comme c'était le milieu de la nuit et que Helen McDougall avait renvoyé son chauffeur, Friedländer dit qu'il irait la chercher.

Le logement de fonction de McDougall ressemblait à un cottage anglais, avec son toit de tuiles, sa grosse cheminée, ses encadrements de fenêtres aux couleurs pimpantes, son jardin délimité par une clôture peinte en blanc. Friedländer n'eut qu'à sonner une fois pour qu'aussitôt McDougall vienne ouvrir.

Elle avait un téléphone portable collé à l'oreille.

— C'est lui, vous êtes sûrs ? était-elle en train de demander. Pas d'erreur possible ? Bon, bon...

Dans le vestibule, il y avait un guéridon couvert de courrier et de journaux, une amphore dans laquelle étaient piqués une demi-douzaine de parapluies, un panier à chat, une écuelle remplie d'eau et une autre remplie de croquettes. Du coup, Friedländer remarqua la chatière dans la porte d'entrée.

— Sans blague ? s'exclama McDougall.

Comme Friedländer entendait les questions mais pas les réponses, la teneur de la conversation lui échappait.

— De toute façon, nous finirons par le savoir, dit encore McDougall dans le téléphone. Le sergent Friedländer est déjà là, chef. J'arrive ! Nous allons voir ça ensemble...

Tout en parlant, McDougall traversa le salon et passa dans la chambre. Machinalement, Friedländer la suivit.

— C'était Balmer, expliqua-t-elle après avoir raccroché. Forester a été retrouvé mort dans les docks.

— Première nouvelle ! s'exclama Friedländer.

— Ça vient juste d'arriver.

— On est sûrs que c'est lui ?

— Dieu merci, oui.

Un gros chat gris fit son apparition et vint se frotter contre les jambes de Friedländer.

— Balmer ne m'a pas donné de détails, reprit McDougall. Il m'a juste dit qu'un type avait détruit son labo et en avait profité pour lui régler son compte. Sans doute le même fou furieux qui a déjà attaqué son appartement et puis sa résidence secondaire.

Elle était rayonnante.

— Il fait froid dehors ? demanda-t-elle tout à trac.

— Un froid de canard, madame.

— Dans ce cas...

McDougall ouvrit en grand les deux portes de la penderie et attrapa un loden, qu'elle commença à enfiler.

Elle avait toujours l'air contente.

Mais, tout à coup, elle changea de figure et, sans achever de mettre son loden, elle referma brusquement la penderie.

Pas assez vite toutefois pour empêcher Friedländer d'apercevoir un ciré blanc, coincé entre deux manteaux sombres.

Elle se tourna lentement vers lui, un œil feignant l'indifférence, l'autre observant l'effet produit.

Le sergent se souvint de la description de la femme qui avait guidé les deux tueurs jusqu'à l'église Saint-Jean – Baptiste : « Une grande perche avec un ciré blanc et un pébroque transparent. » Or, McDougall était très grande. Elle avait un ciré blanc dans sa garde-robe. Et, à la réflexion, il croyait avoir aperçu un parapluie transparent dans l'entrée.

Il garda un visage impassible mais ses soupçons étaient éveillés.

Certes, McDougall ne devait pas être la seule femme à porter un ciré blanc. Mais l'on parlait de quelqu'un qui avait en même temps un ciré blanc, un parapluie transparent et la bonne taille ; qui était au courant de l'emplacement des dernières caméras de surveillance ; qui connaissait les noms des agents de la D.E. A. infiltrés dans la pègre locale et qui aurait pu avoir le contact avec un criminel du calibre de James Fitzpatrick.

Elles ne devaient pas être nombreuses à remplir toutes ces conditions à la fois !

Friedländer aurait été prêt à parier qu'il n'y en avait pas deux dans toute la Colombie britannique et que l'unique exemplaire, il l'avait là, devant lui.

D'un seul coup, ses soupçons cédèrent la place à une certitude. Ainsi donc, c'était elle, la commanditaire du meurtre des deux agents de la D.E.A. !

Le sang du sergent se mit à bouillir. Malgré lui, ses traits se crispèrent. Un coin de sa bouche tremblota. McDougall n'eut besoin que de cela pour comprendre qu'elle était démasquée. Elle rougit, blêmit, bleuit, devint violette. Friedländer songea au Beretta 96 accroché à sa ceinture. Mais l'arme était enfouie sous trois épaisseurs de vêtements : un pull, une veste boutonnée de haut en bas et un trench-coat dont la ceinture était nouée ! Et Friedländer ne se souvenait même pas s'il avait chambré une cartouche !

Mine de rien, il commença à dénouer la ceinture de son imper. Ma parole, il me prend pour une conne ! pensa McDougall en sortant son SIG-Sauer SP2340. Friedländer leva les mains sans qu'elle ait eu

besoin de le demander.

— Comment avez-vous pu faire ça ? dit-il.

McDougall se contenta de hausser les épaules.

— C'était des gens bien, reprit Friedländer. Et d'excellents agents.

McDougall fronça ses gros sourcils.

— Je ne dis pas non.

— Ils avaient un père, une mère, des gens qui les aimaient...

— Oui, naturellement. Personne n'est une île, comme dit le poète.

Cette réponse cynique offusqua Friedländer.

— Je ne peux même pas me consoler en pensant que vous avez leur mort sur la conscience : vous n'avez pas de conscience !

— On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, dit McDougall.

— Je vois les œufs cassés mais je ne vois pas l'omelette, madame, répliqua Friedländer.

— Vous ne voyez pas l'omelette ? s'écria McDougall sur un ton qui paraissait sincèrement indigné. Regardez mieux, sergent ! Et Forester, alors ? Il narguait tout le monde ! Avec tous vos flics, vous n'avez jamais été capables de lui foutre ne serait-ce qu'une contredanse pour stationnement interdit ! Maintenant, il est mort ! Je m'étais juré d'avoir les deux oreilles et la queue de cette ordure. C'est fait !

— Seigneur Jésus ! s'exclama Friedländer avec une moue de dégoût. Vous avez provoqué une guerre des gangs dans Vancouver ! Grâce à vous, on a ramassé des morts et des blessés un peu partout. Il a même fallu une échelle de pompiers pour aller cueillir des bras humains dans les arbres ! Vous n'avez pas l'impression que le remède a été pire que le mal ?

— Oh non ! répondit McDougall avec aplomb. L'impunité des criminels, c'est ça, le plus grand trouble à l'ordre public !

Elle visa la poitrine de Friedländer.

— Assez péroré ! reprit-elle. Je suis désolée, sergent, mais...

Elle arma le chien de son pistolet. Elle allait tirer.

— Je ne ferais pas ça si j'étais vous, madame ! lança Bolan, qui venait de se glisser dans la pièce.

Le sergent Friedländer passa de « figé de peur » à « figé de stupeur ». Quant à McDougall, en voyant le canon d'un Desert Eagle pointé sur elle, elle devint livide et les vilains points qui lui gâtaient le teint parurent plus écarlates que jamais. Un éclair de haine passa dans ses petits yeux.

— Lâchez votre arme ! ordonna Bolan. Et mettez les mains sur la tête.

— Plutôt mourir ! dit McDougall.

— S'il n'y a que ça pour vous faire plaisir, madame...

McDougall baissa son arme, juste un peu, en signe de reddition.

Puis, elle pivota vers Bolan et, lorsqu'elle eut fait un quart de tour, elle tenta le tout pour le tout. Bolan l'avait vue venir, il tira le premier. La détonation fit fuir le chat. Tandis qu'une balle de 44 Magnum lui traversait le crâne, McDougall tomba mollement et atterrit sur le dos, les bras en croix. Bolan se pencha sur elle. Avec l'énorme trou rouge qu'elle avait au milieu du front, elle ne pouvait être que morte. Sous sa tête, la moquette était tout doucement en train de se gorger de sang.

— Pour ce qui est de l'impunité, elle avait raison, dit Bolan. Moi aussi, parfois, ça me donne des envies de meurtre.

Friedländer ne put s'empêcher de sourire.

— Vous pouvez baisser les bras, lui dit Bolan. Pourvu que vous ne fassiez pas de gestes brusques.

Friedländer obéit.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Bolan.

— Je suis le sergent Friedländer, de l'Homicide Unit.

— L'Homicide Unit ? répéta Bolan. Vous savez que Ruth Kremer et Percy Michelet se sont introduits dans la résidence secondaire de Forester à Coquitlam, hier soir ?

— Euh, non.

— Ils sont tombés sur un os : Christophoros Taktsis.

Le sergent fit une grimace qui en disait long.

— Vous le connaissez ? reprit Bolan.

Friedländer acquiesça d'un hochement de tête et attendit la suite en retenant son souffle.

— J'ai deux nouvelles pour vous, sergent. Une bonne et une mauvaise. Je commence par laquelle ?

— La bonne.

— Ruth Kremer va bien.

— Comment le savez-vous ? demanda le sergent.

— J'y étais, répondit sobrement Bolan.

A ces mots, Friedländer comprit qu'il avait affaire au « fou furieux » qui courait après Forester depuis hier soir.

— Et la mauvaise, suggéra le sergent, c'est que vous ne pouvez pas en dire autant de Michelet ?

— Exact. Il a disparu. Taktsis l'aura tué. Ça ne fait pas un pli, sergent. Taktsis n'a jamais épargné personne.

Friedländer chercha une raison d'espérer.

— Il a bien épargné Kremer ?

— Détrompez-vous, dit Bolan. Il lui avait juste accordé un sursis parce qu'elle est belle et qu'il avait l'intention de la violer avant. Il faut vous faire une raison, poursuivit-il avec gravité. Votre homme est mort. Friedländer resta sans réaction.

— Je ne pense pas que Taktsis ait laissé traîner son corps dans le

parc, enchaîna Bolan. Kremer m'a montré où ils avaient laissé leur voiture. Celle-ci a disparu aussi. Il y a gros à parier que vous la retrouverez au fond du lac le plus proche, avec Michelet dans la malle.

Friedländer resta une seconde silencieux, mais quand il voulut poser une question, il se rendit compte qu'il était seul ; sans un bruit, Bolan était reparti comme il était venu.

Mais le combat de Mack Bolan continue...

Dubaï, août 2012

Le jour se levait sur les eaux miroitantes du golfe Persique et le nouveau quartier de Downtown Burj Dubaï. Les rayons du soleil commençaient à brûler la ville et ses fulgurances architecturales de béton, d'acier et de verre. Bientôt, la chaleur deviendrait insupportable.

Mack Bolan repoussa délicatement le corps nu qui l'enlaçait, souleva les draps et se leva. Un instant, il regarda Nadya, l'escort girl dont il avait loué les services la veille. Elle dormait, au milieu de ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'à ses hanches de déesse babylonienne. Sous une paisible respiration, ses seins ondulaient comme les dunes du désert.

Bolan esquissa un léger sourire. Nadya lui avait donné accès à la suite où elle exerçait, située au vingt-neuvième étage de la Burj Khalifa, la plus haute tour du monde qui culminait à plus de huit cents mètres. La prostituée de luxe lui avait également ouvert les portes de son monde de délices... Il ne regrettait pas ce bonus.

L'Exécuteur balaya du regard la vaste chambre, décorée avec de la pierre, du Zebrano, un bois africain rare et du stuc vénitien auxquels avaient été adjoints des tissus précieux aux infinies nuances de gris et des revêtements muraux en cuir. La lumière tentait de percer les rideaux opaques qui occultaient la grande baie vitrée, donnant sur la capitale de l'émirat. Bolan jeta un bref coup d'œil à sa montre numérique.

Il lui restait cinq minutes.

Il entra dans la salle de bains, enfila des vêtements, un jean et une chemisette et chaussa une paire de mocassins JM Weston, sans prendre la peine de mettre des chaussettes. Puis il s'empara de la longue mallette qu'il avait entreposée dans la baignoire à remous. Il la posa sur la surface en marbre des lavabos et observa son reflet dans le miroir. Il ne se reconnut pas et soupira avant d'ouvrir le curieux bagage.

A l'intérieur, dans des compartiments en mousse alvéolée, reposaient les éléments d'un fusil de précision surnommé Mini-Hecate. Bolan les monta rapidement, sans hésitation, et observa l'arme obtenue, l'air satisfait. Un PGM338, fabriqué en France par la société PGM Précision, et qui tirait des munitions supersoniques de calibre .338 Lapua Magnum jusqu'à une distance effective de mille deux cents mètres. Qui peut le plus, peut le moins, songea-t-il. Aujourd'hui, sa cible évoluerait à seulement neuf cents mètres.

Le Mini-Hecate était relativement léger et très maniable,

contrairement aux autres armes à destination des snipers. C'est pour cette raison que Bolan l'avait choisi. Cela n'avait pas été facile de s'en procurer un à Dubaï, mais grâce à l'entremise d'un marchand d'armes soviétique plus ou moins affilié à l'organisation clandestine Stony Man, il avait fini par en dégouter un, moyennant la coquette somme de trente mille dollars, lunette de visée comprise. Bien sûr, il aurait préféré une bonne carabine Marlin 444 avec armement par levier sous garde et système de visée Ghost Ring. Mais celle-ci était plus indiquée pour la chasse en battue et à courte distance. Rien à voir avec sa mission d'aujourd'hui, un petit gibier, mobile et positionné à presque un kilomètre.

Bolan retourna dans la chambre, ouvrit légèrement les rideaux en prenant soin de ne pas réveiller Nadya. Il posa le fusil sur la moquette épaisse, fouilla dans un sac à dos et en extirpa une tournette coupe-verre. Il fixa la puissante ventouse de l'instrument sur la surface vitrée de la baie et opéra un tour complet pour graver un tracé sphérique, tout en exerçant une pression constante sur la molette. Son geste s'accompagna d'un crissement comparable à celui d'une lame de patin sur la glace. Nadya gémit, gesticula, puis se retourna, enfouissant sa tête dans un moelleux oreiller.

Bolan tira sur la ventouse de toutes ses forces, emportant un morceau de verre rond. L'air chaud du dehors s'engouffra immédiatement par le trou pratiqué et se mêla à celui rafraîchi par la climatisation. L'Exécuteur regarda sa montre.

Une minute.

Il saisit le fusil, régla la plaque de couche de la crosse en fonction de sa morphologie, afin de réduire les effets du recul. Puis il épaula le Mini-Hecate, passa le canon muni d'un long silencieux à travers l'ouverture pratiquée dans la baie vitrée et approcha son œil droit de la lunette d'aide à la visée Schmidt & Bender. Bolan orienta le fusil vers l'entrée d'un immeuble qui lui faisait face et régla la bague de grossissement.

Un gros véhicule tout-terrain blanc entra soudain dans son champ de vision. Le Range Rover Supercharged s'immobilisa, faisant taire son moteur V8 5 litres de 510 chevaux. Quatre gardes du corps asiatiques en descendirent rapidement et prirent position jusqu'au hall d'entrée du bâtiment, composant une haie de protection.

Bolan aligna l'un d'eux dans sa ligne de mire. Il observa un instant la petite boucle d'oreille en diamant qui étincelait à l'oreille de l'homme et le tatouage en forme de dragon qui courait sur sa nuque. Il ne s'attarda pas et repositionna sa visée sur le Range Rover. Un petit homme ne tarda pas à en sortir. Son pas était rapide. Bolan ne disposait que de quelques secondes. Il plaça le réticule au milieu de l'arrière du crâne de sa cible, pulpe de l'index plaquée sur la queue de

détente.

Et fit feu.

Le frein de bouche à inverseur de flux absorba la moitié du recul. Bolan ne broncha pas, son épaule musclée non plus. La balle fusa du canon à la vitesse de 936 mètres par seconde, fendit l'air brûlant et pulvérisa la tête de Kim Hil-ong, un réfugié nord-coréen devenu patron de la mafia de Macao. L'homme était venu à Dubaï pour garantir un approvisionnement en uranium au nouveau dictateur de Pyongyang, Kim Jong-un. Un marché juteux que Bolan venait de faire échouer.

L'Exécuteur ne s'attarda pas. Il posa son fusil, effaça ses empreintes et harnacha son sac à dos. Avant de quitter la somptueuse suite, il posa un ultime regard sur Nadya.

Elle dormait profondément, sur le ventre, offrant ses fesses cambrées et ambrées à la vue. Bolan s'en délecta une dernière fois. À son réveil, elle découvrirait l'arme, téléphonerait vraisemblablement à la Police locale. Elle affirmerait avoir passé la nuit avec un homme roux, moustachu, aux yeux verts. Ce que confirmeraient les enregistrements des caméras de surveillance de l'hôtel Armani. Mais cela avait peu d'importance. Mack Bolan était grîmé. Rosa Chambers, une maquilleuse professionnelle qui travaillait aux studios Pinewood, près de Londres, avait fait des merveilles. Elle avait transformé Mack Bolan en Patrick Keen, ingénieur commercial en téléphonie mobile de nationalité irlandaise.

L'Exécuteur sortit de la tour et entra dans l'ombre dantesque de la Burj Khalifa. Il leva la tête. L'architecte de l'édifice s'était inspiré d'une fleur du désert baptisée Hymenocallis pour concevoir cette prodigieuse superstructure. Bolan ne détecta rien de floral dans ce design démesuré. Il accéléra le pas et se dirigea vers un taxi à la carrosserie couleur crème qui l'attendait.

— Marina Dubaï, se contenta-t-il de lancer au chauffeur.

Ce dernier démarra sans un mot. Sur la route, Bolan aperçut plusieurs voitures de police, gyrophares tournant et sirène hurlante.

— Même ici, on n'est plus en sécurité, se plaignit le chauffeur d'origine indienne.

Le taxi fila jusqu'au cœur du nouveau Dubaï, en front de mer, à trente kilomètres environ du centre-ville. Là, le groupe immobilier émirati Emaar Properties était en train d'ériger la plus grande marina du monde, bordée par plus de deux cents gratte-ciel et immeubles. Le taxi abandonna Bolan au pied de l'un d'eux.

L'Exécuteur entra dans le hall, présenta un badge d'accès magnétique à l'agent de sécurité et prit l'ascenseur. Parvenu au dernier étage, il emprunta un escalier de service et déboucha sur une plate-forme où l'attendait un hélicoptère, pales tournoyantes. Il baissa

la tête et grimpa dans l'aéronef qui décolla sans attendre.

Via le système de communication, le pilote indiqua qu'ils rejoindraient l'aéroport de Doha, au Qatar, dans quelques heures. Bolan se cala dans son siège et regarda l'île artificielle de Palm Jumeirah, la plus grande du monde. Vue du ciel, on percevait pleinement sa forme de palmier, constituée d'un tronc et de seize palmes. Une pure folie.

L'Exécuteur n'était pas mécontent de quitter cette cité grandiloquente, lui qui aspirait désormais à plus de discrétion. Lui qui venait d'achever sa dernière mission.

Table des matières

CHAOS À VANCOUVER

PROLOGUE

Vancouver, Canada

CHAPITRE PREMIER

Miami, Floride

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Vancouver, Canada

CHAPITRE IV

Miami, Floride

CHAPITRE V

Vancouver, Canada

Miami, Floride

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

Vancouver, Canada

Pembroke Pines, Floride.

CHAPITRE VIII

Vancouver, Canada

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

Dans l'avion entre Miami et Vancouver

Vancouver, Colombie britannique

CHAPITRE XI

Vancouver, Canada

Coquitlam, Canada.

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

Vancouver, Canada

CHAPITRE XIV

Dubai, août 2012